

Mode d'emploi pour un bonheur partagé

Yves de Morsier

802 Desert Creek Road
NUMBUGGA via BEGA NSW 2550
AUSTRALIA
Tél.: 00 612 / 6492 8498
E-mail: yumorsier@optusnet.com.au

- 0 -

Communauté et autolimitation

une mise en mouvement du changement

© copyright Yves de Morsier
Mars 2008

TITRES DES HUIT PARTIES DE CET ESSAI

Chaque partie peut se lire indépendamment des autres, dans l'ordre choisi par le lecteur. Une introduction commune, répétée dans chaque volume, expose l'esprit de la démarche et permet de situer chaque partie par rapport à l'ensemble.

0 - Communauté et autolimitation: une mise en mouvement du changement

1 - Confort et effort: une réconciliation entre nature et humanité

2 - Récessif et dominant: une réconciliation entre féminité et masculinité

3 - Simplicité et abondance: une réconciliation entre pauvretés et richesses

4 - Circulaire et linéaire: une réconciliation entre Sud et Nord

5 - Vocation et subsistance: une réconciliation entre idéaux, argent et marché

6 - Savoir et connaissance: une réconciliation entre intellect, corps et autres facultés

7 - Esprit et matière: une réconciliation entre apparences et Réalité

TABLE DES MATIERES

TITRES DES HUIT PARTIES DE CET ESSAI	2
TABLE DES MATIÈRES	3
ESPRIT DE LA DÉMARCHE - DÉMARCHE DE L'ESPRIT	6
<i>La nécessité du changement</i>	6
<i>Le risque des généralisations</i>	7
<i>Un témoignage</i>	9
<i>Des constats et des outils</i>	9
<i>L'autolimitation</i>	10
<i>Le désir de bonheur</i>	11
<i>Une action des personnes au sein de la communauté locale</i>	12
<i>Les lois de cumul, de corruption et de blanchiment</i>	12
<i>La mise en mouvement du changement</i>	13
1) LA TERRE ET L'ESPACE ENTRE ESPRIT ET MATIERE	16
L'impact des mots et des cultures	16
<i>Les mots comme des wagons</i>	16
<i>Le point de vue occidental</i>	17
<i>Notre culture occidentale et les cultures du Sud</i>	17
La Terre, le territoire, l'espace et le lieu	18
<i>La Terre</i>	18
<i>Le territoire et le cadastre</i>	19
<i>La terre, le milieu, l'espace, le lieu</i>	20
<i>Une autre perception du territoire, lieu des relations</i>	21
L'espace entre esprit et matière	22
1) <i>Les deux composantes de l'espace</i>	22
2) <i>Un intervalle de vie et de création</i>	22

2) LA RECHERCHE SPIRITUELLE COMME INTERROGATION ET PERCEPTION	23
Trois domaines indissociables: l'esprit, le divin et la conscience	23
1) <i>L'esprit et tout ce qu'il inclut</i>	23
2) <i>La pauvreté de nos multiples images du divin</i>	24
3) <i>La conscience qui distingue</i>	24
<i>La chaîne des transformations ou chaîne des perceptions</i>	25
L'esprit et ce qui en a été malheureusement fait	27
1) <i>L'esprit comme source</i>	27
2) <i>Une dimension galvaudée et manipulée</i>	27
3) <i>Ce que la spiritualité n'est pas</i>	28
4) <i>La spiritualité et la religion</i>	29
5) <i>L'institution et la communauté vivante</i>	30
6) <i>La contemplation et la morale</i>	31
7) <i>La religion et la culpabilité</i>	33
Quelques bécquilles de notre recherche spirituelle	34
<i>Le sens de la vie spirituelle</i>	34
<i>Les outils de la recherche</i>	35
1) <i>L'enseignement et l'expérience</i>	36
2) <i>La foi et la pratique</i>	36
<i>Observation, conscience et perception</i>	37
3) PERDRE L'ESPRIT: SEPT DÉSÉQUILIBRES MAJEURS	38
Un monde en déliquescence	38
Sept déséquilibres	39
4) LA DIMENSION COMMUNAUTAIRE	41
Les facteurs de l'équilibre et de l'équité	41
<i>Conscience de l'équilibre</i>	41
<i>L'ampleur de nos besoins</i>	42
<i>Disponibilité des ressources et absorption des déchets</i>	42
<i>Le critère d'équilibre</i>	42

Table des matières

<i>Le critère d'équité</i>	43	<i>3) Les limites stratégiques</i>	69
<i>Les besoins et les cycles</i>	44	<i>4) Les limites psychologiques</i>	70
<i>La faible compatibilité de nos activités avec les cycles</i>	45	<i>Les raisons de l'autolimitation</i>	70
<i>La double loi du cumul</i>	46	<i>L'autolimitation positive</i>	71
<i>Profit individuel et service public</i>	47	<i>1) L'autolimitation cartographique</i>	72
Le rôle de la communauté	48	<i>2) L'autolimitation technologique</i>	73
<i>Mythe et participation</i>	49	<i>3) L'autolimitation stratégique</i>	73
<i>Communauté et participation</i>	51	<i>4) L'autolimitation psychologique</i>	74
Le projet communautaire	52	<i>L'autolimitation comme frein à la mondialisation</i>	74
<i>1) L'identification</i>	52	<i>L'autolimitation pour réduire complexité et anonymat</i>	75
<i>2) La recherche du consensus</i>	53	<i>L'autolimitation dans la lutte contre la pauvreté</i>	76
<i>3) Le processus dynamique de maturation</i>	54	<i>Maturité locale plutôt que gouvernement mondial</i>	77
<i>4) La nécessité de bilans réguliers et conscients</i>	55	5) LA FORCE DE LA VÉRITÉ	78
<i>La naissance du projet communautaire</i>	55	L'enjeu du bonheur	78
<i>Liberté</i>	57	Les sept courages	79
Mise en mouvement	58	<i>1) Le courage du choix spirituel</i>	79
<i>L'urgence d'une mise en mouvement</i>	58	<i>2) Le courage du choix de la lutte contre la souffrance</i>	79
<i>1) La loi du gain qualitatif</i>	59	<i>3) Le courage du choix de l'idéal</i>	80
<i>2) La loi des priorités</i>	59	<i>4) Le courage du choix de la solidarité</i>	80
<i>3) La loi de corruption</i>	60	<i>5) Le courage du choix de voir la réalité</i>	81
<i>4) La loi de blanchiment</i>	61	<i>6) Le courage du choix d'une pratique rigoureuse</i>	81
<i>5) La loi d'autodestruction</i>	61	<i>7) Le courage du choix de nos choix</i>	81
<i>6) La loi de compassion</i>	62	<i>La force de la vérité</i>	82
<i>7) La loi de sevrage</i>	62	<i>Gandhi</i>	83
<i>8) La loi de modernité</i>	63	<i>Satyagraha</i>	84
<i>9) La loi de la richesse de l'exclusivité de l'engagement</i>	64	6) NOTRE EXPÉRIENCE À NUMBUGGA	85
<i>10) La loi des cumuls</i>	64	La dimension communautaire	85
<i>11) La loi de "un choix = un vote"</i>	65	<i>Pratiquer l'alternative</i>	85
<i>12) La loi de la priorité du service sur le profit</i>	65	<i>Créer la communauté</i>	86
<i>13) La loi de la maturité communautaire</i>	66	Conscience et mise en mouvement	87
<i>Les petits groupes de la transition</i>	66	<i>Formuler et prendre conscience</i>	87
Limites et autolimitation	67	7) DES CONSTATS ET DES OUTILS	90
<i>L'énergie humaine</i>	67		
<i>Les limites de notre être</i>	68		
<i>1) Les limites cartographiques</i>	69		
<i>2) Les limites technologiques</i>	69		

1) la Terre et l'espace, entre esprit et matière	90
2) La recherche spirituelle comme interrogation et perception	92
3) Perdre l'esprit: sept déséquilibres majeurs	94
4) La dimension communautaire	94
5) La force de la vérité	101
RÉSUMÉ DES VOLUMES SUIVANTS	102
<i>1 - Confort et effort: une réconciliation entre nature et humanité</i>	<i>Error! Bookmark not defined.</i>
<i>2 - Récessif et dominant: une réconciliation entre féminité et masculinité</i>	<i>102</i>
<i>3 - Simplicité et abondance: une réconciliation entre pauvretés et richesses</i>	<i>103</i>
<i>4 - Circulaire et linéaire: une réconciliation entre Sud et Nord</i>	<i>103</i>
<i>5 - Vocation et subsistance: une réconciliation entre idéaux, argent et marché</i>	<i>104</i>
<i>6 - Savoir et connaissance: une réconciliation entre intellect, corps et autres facultés</i>	<i>104</i>
<i>7 - Esprit et matière: une réconciliation entre apparences et Réalité</i>	<i>105</i>

Esprit de la démarche...

ESPRIT DE LA DEMARCHE - DEMARCHE DE L'ESPRIT

Cet essai veut à la fois décrire une situation complexe et proposer des solutions pratiques. D'une part il tente de décrire la situation de notre société occidentale en proie à des déséquilibres profonds qui anéantissent progressivement nos conditions de vie et engendrent toujours plus d'injustice, et d'autre part il aspire aussi à proposer une autre vision du futur en suggérant un autre regard et des moyens très pratiques de modifier nos comportements de citoyens et de consommateurs.

Il veut d'abord décrire notre société occidentale en étudiant ses valeurs et sa mentalité ainsi que les comportements qui en découlent. C'est une sorte de panorama qui cherche dans nos valeurs et notre manière de penser les causes des grands déséquilibres de notre époque qu'on peut essayer de résumer à sept polarités pour lesquelles il est urgent de rétablir une harmonie fondée sur la complémentarité des contraires: 1) nature - humanité, 2) féminité - masculinité, 3) pauvreté - richesse, 4) Sud - Nord, 5) idéaux - argent et marché, 6) intellect - corps et autres facultés, 7) apparences - Réalité.

L'ensemble de cet essai est constitué de huit volumes: un volume d'introduction consacré à l'exposé des généralités et un volume pour chacun des sept déséquilibres mentionnés. Afin que le lecteur puisse ne lire que ce qui l'intéresse, chacun des thèmes mentionnés fait l'objet d'un livre séparé, qui peut donc se lire de manière indépendante des autres. Toutefois toutes les parties suivent ensemble un développement qu'il est préférable de lire dans l'ordre pour en saisir toutes les finesses. La présente introduction, commune à tous

ces volumes, veut établir le lien entre eux et expliquer la démarche qui les anime.

La nécessité du changement

Chacun voit le monde à sa façon, c'est une évidence! Pourtant nous ne sommes pas conscients de l'importance extrême de ces différences de perceptions et de représentations relatives à notre milieu, aux autres et à nous-mêmes. Entre personnes, entre milieux sociaux, entre classes d'âge, entre cultures différentes, il y a des mondes de différences. Qu'y a-t-il en commun entre le coolie indien et le cadre de Wall Street, entre les chasseurs du Kalahari et la vieille femme esquimau? C'est que nous vivons chacun, un peu comme les enfants en bas âge, profondément centrés sur notre propre manière de voir que nous croyons partager implicitement avec nos semblables. Mais ces différences de perceptions et de comportements sont en fait bien plus importantes que nous le croyons; parce qu'elles ne sont pas perçues et interprétées à leur juste manière, elles ne peuvent plus devenir sources d'enrichissement réciproque; refoulées, elles se retrouvent partout au coeur des grands conflits, à la source de nos compétitions et finalement à l'origine des grands déchirements de notre temps.

La nature elle-même semble avoir sa propre perception de ses équilibres fondamentaux qui ne sont pas acceptés par une humanité qui tente constamment de s'imposer à elle. La masculinité domine notre société occidentale et ne laisse pas d'espace à la féminité pour s'exprimer. La richesse matérielle écrase nos relations et broie le pauvre qui est pourtant riche sous maints aspects. Notre arrogance occidentale domine les autres cultures qui ont pourtant souvent les ressources spirituelles qui pourraient nous aider à trouver les véritables issues. L'argent et le marché règnent en rois sur nos

relations sociales alors que nos communautés locales devraient être capables de maîtriser ces mécanismes afin d'accorder une priorité aux impératifs de nature humaine. La raison et l'intellect nous empêchent d'écouter notre sensibilité, notre intuition et même notre corps qui pourtant ne cesse de nous parler en ami. En fin de compte nous restons prisonniers des apparences, de ce que nous voyons et pouvons mesurer, et oublions que l'essentiel dans notre vie se passe au-delà de l'aspect matériel visible, là où nous éprouvons les joies de l'esprit, la beauté, l'amour et la paix.

Pour quiconque prend la peine de s'arrêter un instant, il est évident que notre société occidentale court à sa perte. Les relations humaines se détériorent, les grands équilibres naturels sont menacés, le fossé entre riches et pauvres s'accroît. Notre esprit se meurt. Nous ne cessons de le répéter au point que cela devient un lieu commun.

Il n'est plus temps d'analyser en détail le mal; nous ne cessons de l'étudier depuis un demi-siècle et le connaissons relativement bien maintenant; mais il devient surtout de plus en plus urgent de montrer comment le changement nécessaire peut s'effectuer et plus particulièrement comment la mise en mouvement de ce changement peut se faire sans nous faire perdre la stabilité minimale nécessaire à notre survie. La grande énigme n'est pas de savoir quelles sources d'énergie nous pouvons exploiter au futur pour respecter notre environnement, même si cette question garde toute son importance, mais elle consiste à inventer ce qui peut nous donner le goût de vivre autrement et provoquer le changement, ce qui peut initier un mouvement de profonde évolution. La question n'est pas: que faire et comment? mais elle est: comment mettre en marche? Si nous parvenons à mettre en marche le changement, le reste suivra facilement, car les solutions sont toutes prêtes. Il ne manque que la

volonté de les appliquer. Cette volonté et ce désir de changement se situent donc au coeur du débat.

Le but de cet essai est justement de mettre en route, de mettre en mouvement, de trouver les points de ruptures qui permettent aux choses de changer. Il est certainement impératif de limiter les dégâts que nous causons, mais il est encore plus urgent de rouvrir une voie pour le bonheur dans un esprit convivial de partage. Le choix consiste certes à abandonner nos habitudes et nos certitudes, à cesser de détruire notre milieu naturel et social, à cesser de surexploiter et de surconsommer. Nous devons certainement effectuer un retournement et apprendre à pratiquer une forme d'autolimitation, mais il importe que cette autolimitation ne se transforme pas en grande privation ni en grande misère dans la douleur du renoncement. Elle n'a de sens, et surtout de chance de devenir réalité que si elle nous ouvre la porte d'un mieux être, la porte de ce bonheur auquel nous aspirons tous et que notre forme de développement semble éloigner de nous de plus en plus. Pour moi, la simplicité est la clé de notre futur.

Le risque des généralisations

C'est pourquoi cet essai cherchera d'abord à observer comment notre société fonctionne, quelles sont ses valeurs et ses mécanismes. Il cherchera à faire en quelque sorte une psychanalyse de notre civilisation occidentale pour déceler tous les aspects inconscients qui guident nos comportements. Il décrira certains mécanismes qui déterminent notre quotidien, le plus souvent sans que nous en ayons conscience.

Pour dégager des tendances générales, il ne faut pas craindre de généraliser. Toute généralisation est dangereuse car elle est forcément fautive en regard des multiples exceptions à la règle qu'elle émet.

Esprit de la démarche...

Mais si une affirmation d'ordre général ne peut être stricte vérité, elle n'est pas moins comme un doigt qui indique une direction. Comme dit le dicton chinois, lorsque le doigt montre la lune, l'imbécile regarde le doigt. Il faudra donc surtout s'intéresser à ce qu'indique chacune de ces vérités simplifiées et ne pas trop se focaliser sur le caractère imparfait de la formulation. Je demanderai au lecteur de se laisser entraîner avec un esprit d'ouverture afin de mieux pouvoir saisir la portée générale du message formulé, sans se laisser arrêter par le caractère toujours trop simpliste de la généralisation.

Il sera beaucoup question dans cet essai de l'Occident. Qu'est-ce que l'Occident? Il faudrait tout un livre pour cerner ce que ce mot peut recouvrir. Dans cet essai, cette appellation désignera les pays les plus riches, qui consomment la majeure partie des ressources disponibles, qui ont joui des fruits de la révolution industrielle, qui ont colonisé le monde, qui continuent à y jouer un rôle dominant et dont le mode de vie est celui de l'homme blanc. Ce sont principalement les pays d'Amérique du Nord et d'Europe, avec adjonction de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande, sans limites ni géographiques ni sociales trop précises. Bien que l'Occident (O majuscule) ait été une culture brillante, je serai très virulent dans ma critique à son égard, car je m'attaquerai à son matérialisme et à son manque total de scrupules quand il part à la conquête du monde. Il est certainement faux de diaboliser l'Occident. Il est certainement faux de résumer cette culture si créatrice à un occident (o minuscule) du négoce et de la guerre. Toutefois il faut reconnaître que c'est essentiellement la force des armes et de la technologie qui a permis à la Grande-Bretagne de dominer les mers, l'Asie, l'Amérique du Nord et une partie de l'Afrique, de concert avec la France, avec l'Espagne et le Portugal qui se sont imposés en Amérique latine, en Afrique et en Asie. Les formes de cette domination ont beaucoup évolué au cours des siècles, mais cette domination demeure. Ce ne sont pas le Mali ou le Laos qui

imposent leurs vues au niveau international! Il a bien fallu donc choisir un terme pour désigner ces nations riches. Je demande au lecteur d'accepter cette simplification car nous resterons toujours conscients que ce n'est qu'une simplification outrancière, mais pourtant parlante. On pourrait bien sûr parler des pays riches, de l'occident mercantile ou impérialiste, de l'homme blanc, mais on tomberait là aussi dans d'autres stéréotypes qui ne seraient guère meilleurs.

Il sera aussi beaucoup question des sociétés traditionnelles. Bien sûr, il ne faut pas rêver ni idéaliser ces sociétés qui souffrent des mêmes travers humains que nos sociétés modernes. Toutefois, vu qu'elles disposent de moins de moyens, elles jouissent souvent d'une échelle plus humaine qui permet une plus claire identification des acteurs et des mécanismes. Comment identifier d'une manière précise, dans une grande ville africaine, les retombées du jeu des multinationales sur le destin de la population locale? Une société traditionnelle n'offre-t-elle pas davantage de clarté? Le chef peut être violent, les traditions peuvent entraîner des pratiques destructrices, mais les causes en restent au moins plus lisibles. Par ailleurs, sous le label de sociétés traditionnelles, je comprendrai également toutes ces sociétés européennes dans leur forme héritée du monde agricole et même de la société du bourg, avant que l'internationalisation des relations économiques ne soit venue modifier les relations locales en profondeur, à l'image de ces sociétés rurales encore vivantes et authentiques, il y a quelques décennies seulement. On pourrait dire en raccourci que les sociétés traditionnelles sont celles qui consomment principalement les biens et services qu'elles produisent et dont l'activité est guidée par d'autres objectifs que des buts d'accumulation purement matérielle. Nous verrons dans cet essai le rôle important que joue le mythe, sous toutes ses formes, dans la

manière qu'il a d'orienter le projet d'une société, en tant que rêve de ce que peut être la vie.

Un témoignage

Cet essai aborde un éventail très large de sujets. Forcément, étant un généraliste, je ne suis pas en mesure d'avoir une connaissance complète et approfondie de chacun d'eux. Il ne faut donc pas attendre un traité complet et académique de chaque sujet abordé, mais il convient de comprendre mon approche comme un témoignage personnel, comme une prise de position, comme l'expression d'un engagement concernant une forme simple et conviviale de mode de vie. Cet essai n'est pas une encyclopédie de l'alternative qui traiterait tous les sujets de manière complète et proposerait une panoplie de solutions toutes faites. Non seulement je n'ai pas les connaissances nécessaires à une approche de ce type, mais je suis certain que cette approche serait fautive. Cet essai n'est pas une étude qui veut plaire à l'esprit, mais une prise de position personnelle qui veut inciter au changement et qui m'engage personnellement. Il constitue une forme de partage d'une réflexion que j'ai menée depuis quelques quarante ans pour adapter mon mode de vie à mes convictions, pour faire de ma vie un témoignage de ce que je crois. Je crois que cette aspiration à une cohérence entre convictions et mode de vie est importante et peut inspirer chacun de nous. L'essentiel de ce que nous apportons ne réside pas dans l'efficacité de nos discours, mais dans la cohérence de notre manière d'être et dans l'esprit qui anime chaque jour la pratique de notre quotidien. Notre être est notre seul outil; notre discours ne peut que formuler ce que nous vivons, sinon il reste futile et abstrait. La théorie n'a de sens que si elle nous aide à passer à la pratique, car seule notre pratique change le monde. Ceci demande du courage, beaucoup de courage. Et Gandhi reste, à mes yeux, l'un des modèles

humains les plus inspirants de cette forme de cohérence et de perfection de vie.

Je dirai aussi au cours de cet essai ce que nous essayons de réaliser en Australie, dans un lieu en pleine nature où nous tentons de mettre en oeuvre d'autres formes de subsistance, centrées sur la contemplation, orientées vers le travail pratique, l'écologie, l'accueil, le partage et la recherche.

Des constats et des outils

Non content de décrire nos valeurs et nos comportements, cet essai proposera aussi toute une série d'ébauches de solutions, sous la forme de constats qui viendront petit à petit, à coup de touches successives, compléter une fresque de ce que peut être une autre perception de la vie et initier ainsi un changement par le seul fait que cette recherche propose une autre interprétation de ce qui est. Le constat, par la nouvelle perspective qu'il propose, est instrument de changement. Il est facteur de mise en mouvement car il propose une autre mentalité, une autre attitude et donc un autre comportement.

A cette interprétation du monde qui nous entoure, sous forme de constats, cet essai adjoindra également toute une série d'outils qui seront autant de propositions d'action possibles au niveau personnel ou à l'échelle du petit groupe, au niveau local. Ces propositions peuvent sembler idéalistes au premier abord, car elles viennent contrer nos habitudes et briser nos a priori, mais elles ont toutes, ou presque, une application concrète possible à l'échelle individuelle, de manière progressive, car elles sont censées s'appliquer tout d'abord dans des domaines plus accessoires, puis, au fil du temps, de manière plus centrale, au fur et à mesure que la conscience collective évolue et que la communauté locale adopte ces nouvelles formes de comportement.

Esprit de la démarche...

L'emploi du mot "outil" peut étonner mais il a été choisi pour bien souligner le caractère très pratique de ces propositions; l'outil veut être cet instrument dont nous disposons personnellement dans notre quotidien pour actionner le changement. Cet usage du mot outil peut d'autant plus déranger qu'il se veut moteur d'un changement qui viendra perturber nos habitudes et notre petit confort. Ce mot revêt donc intentionnellement un côté provocateur.

Les constats expriment davantage une interprétation ou une manière de voir tandis que les outils proposent plutôt une action ou un comportement. Toutefois la ligne de partage entre constats et outils n'est pas si précise. Parfois, on aura l'impression que l'un remplace l'autre. Ceci est en fait sans importance, dans la mesure où seule importe la nécessité d'un changement de nos perceptions, attitudes et comportements. D'ailleurs, selon le sujet traité, la proportion entre constats et outils variera beaucoup ainsi que la manière dont ils sont formulés.

Outils et constats seront souvent présentés sous forme de listes de caractéristiques ou de points divers, un peu à la manière des listes du bouddhisme: les 3 joyaux, les 4 nobles vérités, les 5 agrégats. Cette manière de faire paraîtra présomptueuse mais elle doit être perçue avec un certain humour, avec un clin d'oeil amusé; elle veut, de manière très pratique, faciliter la compréhension et la mémorisation de ce qui est affirmé dans cet essai, mais elle cherche aussi à provoquer la réflexion, car, bien sûr, la réalité est bien plus complexe que ce qui sera affirmé par ces listes simplistes. Là où je vois quatre points, quelqu'un d'autre en verra trois ou cinq. Peu importe en fait, ce qui compte, c'est la prise de conscience que cette simplification outrancière permet et la perception des nécessités de changement qui en résultent. La vérité est mobile à nos yeux car elle évolue au fur et à

mesure de notre propre évolution personnelle. Dans ce sens, le mouvement est beaucoup plus important que la formulation.

Ces constats et outils ne sont pas neutres et exigent de chacun une conviction, un engagement personnel, un choix décisif, mais seulement à la mesure consentie par chacun. C'est là tout leur intérêt: ils constituent des prises de position affirmées et incarnent des choix déterminants. Ils ne veulent pas être des solutions passe-partout, mais ils sont destinés à être encore réinterprétés par chacun, par chaque communauté, par chaque culture, car il ne saurait y avoir de solution unique et universelle. Le droit à la différence doit être respecté, cependant il ne saurait constituer une échappatoire. Les deux nécessités de choisir et d'interpréter subsistent et s'avèrent fondamentales. En fait le malheur de notre société, c'est justement son incapacité à décider et à choisir, qui est l'expression d'un état de laisser-aller général qui caractérise notre état de bien-être matériel. Le bonheur matérialiste après lequel nous courrons n'est qu'un faux bonheur (autre évidence!), mais le plus grave c'est que nous courrons après cette forme de bonheur par conformisme, par paresse, par incapacité de rompre avec cette dynamique, par indécision souvent. C'est pourquoi les conditions de la mise en mouvement s'avèrent fondamentalement importantes.

L'autolimitation

Tant que chacun de nous fait tout ce qu'il peut pour consommer autant qu'il le peut, il n'y a pas de remède à nos maux. Mais si nous percevons que la vie est beaucoup plus riche lorsqu'elle s'ancre dans des valeurs non matérielles (vrai, beau, amour, justice, paix), la perspective trop matérialiste de nos sociétés occidentales nous paraît soudain complètement folle et déplacée. Non seulement nos comportements entraînent une grave déprédation de l'environnement

et une injustice profonde dans les relations entre riches et pauvres, mais ils nous éloignent en fait du vrai bonheur en créant, à l'image de la publicité, un mirage fondé sur une consommation exacerbée incapable de nous satisfaire. Le futur, s'il aspire à être plus harmonieux, ne peut que reposer sur une forme d'autolimitation. L'autolimitation, parce qu'elle est librement consentie, permet cette juste simplification de nos modes de vie qui nous ouvre à la richesse de la vie, car elle permet que cette vie ne soit plus ensevelie sous le masque du consumérisme mais qu'elle puisse au contraire se développer harmonieusement si elle parvient à restaurer des liens de collaboration et de solidarité au sein de la communauté locale, en remplacement des lois de compétition et de quête individualiste. Cet essai montrera combien l'autolimitation est un mouvement créatif de la douceur et pourquoi ce changement permet de répondre aux défis de notre temps et selon quels termes il doit s'effectuer. Ce mieux rendu possible par un moins, c'est ce que j'ai appelé la loi du gain qualitatif: lorsque la supériorité d'un mode de vie autolimité (*small is beautiful*) paraît évidente, ce nouveau mode de vie devient attractif, par le gain qualitatif qu'il rend possible.

Le désir de bonheur

Les constats et outils que je proposerai se veulent très concrets et réalistes, mais ils n'en seront pas moins choquants et trop idéalistes parfois. C'est le propre d'une psychothérapie de découvrir les aspects choquants de nos convictions et de nos comportements. Il est important de persévérer dans ces temps de remise en question pour assumer pleinement le côté déstabilisant de nos découvertes, franchir cette phase de transformation mentale et retrouver sur l'autre rive une nouvelle cohérence qui se reconstruit petit à petit. Je demande donc au lecteur de faire un effort pour m'accompagner sur ce chemin et se prêter au jeu de la découverte d'une autre réalité possible qui est en

fait beaucoup plus réaliste que celle dans laquelle nous vivons, car elle s'ancre mieux dans le sens profond de la vie, quel qu'il soit, par le simple fait qu'elle reste en mouvement et voit au-delà des simples apparences. Petit à petit prendra forme ce qui deviendra notre mosaïque et j'espère qu'elle saura toucher le lecteur et faire vibrer en lui la fibre du bonheur.

Lorsque ce désir de bonheur sera clair, il sera plus facile de dire que notre esprit doit pouvoir dominer les forces de la matière. C'est à la soif de beauté, de justice et d'amour de guider nos pas dans ce monde matériel. Matière et esprit ne s'opposent pas, ce sont les deux aspects non contradictoires, bien que différents, d'une même réalité. L'art de cette relation entre esprit et matière consiste à percevoir cette prééminence de l'esprit sur la matière et ce lien indélébile qui lie ces deux entités trop souvent comprises comme antagonistes. La pratique de l'architecture me l'a appris au quotidien: on construit les murs, les planchers, le toit, mais l'essentiel de ce que l'on crée se situe en fait entre ces éléments, dans l'espace immatériel qui apparaît par le jeu des murs, des planchers, des matériaux et de la lumière. Je ne manipule que la matière, mais je crée en fait le vide qui naît du fait qu'il est compris entre ces éléments que j'ai mis en place. C'est l'esprit plus que la matière qui génère la présence de cet espace et cet espace prend corps davantage par le contenu qu'il enveloppe que par la forme apparente elle-même qui le limite. Enigme de cette relation entre esprit et matière.

La vérité de l'esprit reste indicible. C'est pourquoi le titre général de cet essai ressemble un peu à une énigme: il veut dire une vérité sans la figer, en laissant la porte ouverte à différentes interprétations possibles. Elle et Lui, c'est l'énergie qui nous anime, c'est notre source, c'est l'Esprit qui nous inspire, c'est cette force de vie sans laquelle nous ne serions rien, c'est cette Réalité à la fois masculine et

Esprit de la démarche...

féminine qui nous crée sans cesse; la Terre, c'est la planète sur laquelle nous vivons, qui est plus qu'un simple amas de minéraux, car elle est un organisme vivant, certainement doté de sa propre vitalité et de son propre esprit; c'est aussi le lieu de notre incarnation, c'est-à-dire de notre perception et de notre expression; eux, ce sont ces autres, différents de nous, issus de ces autres peuples, de ces autres cultures, de ces autres sensibilités et traditions si différentes de la nôtre; nous, c'est notre propre collectivité, à l'échelon local ou régional, c'est le groupe auquel nous nous identifions; et moi, qui suis-je? quel est le sens de ma vie? A chacun de réinterpréter ce titre à sa propre manière, pour mieux pouvoir y reconnaître la complexité et la multiplicité des forces qui façonnent notre mystérieuse et insaisissable réalité au quotidien.

Une action des personnes au sein de la communauté locale

Les véritables possibilités de changement et d'action sont d'abord bien évidemment celles des personnes; pourtant, la communauté locale joue tout autant un rôle prépondérant car elle constitue le lieu de l'enracinement des personnes et des actions, et elle offre les possibilités de la réalisation de petites transformations qui finissent par affecter l'ensemble de la société, changer les relations et les valeurs, changer les expériences, changer la culture locale.

L'individu tout seul ne peut pas grand chose, car, comme nous le verrons, il s'agit surtout d'améliorer la qualité de nos relations qui impliquent forcément plusieurs acteurs. L'individu est donc fort de ce qu'il peut engendrer dans ses relations aux autres, et la communauté locale est ainsi le champ rêvé pour expérimenter ce nouveau type de relations où chacun a besoin des autres pour être soutenu, encouragé, stimulé. On imagine des petits groupes qui se forment pour soutenir tel commerce qui offre une bonne qualité de biens produits

localement dans des conditions écologiques et équitables, mais on imagine aussi des petits groupes qui se réunissent pour réfléchir aux moyens à mettre en oeuvre pour créer des relations plus harmonieuses au niveau local, avec nos semblables ou avec les autres, ceux des autres cultures et des autres continents, ou tout simplement avec la nature qui nous entoure de manière immédiate.

Le leitmotiv de cette démarche, c'est le slogan "*un choix = un vote*", c'est-à-dire que chaque fois que je choisis quelque chose, je la plébiscite, qu'il s'agisse d'un bien de consommation, d'une coutume, d'une opinion, d'un comportement. Et de la sorte j'encourage ces manières de faire. Au contraire, en m'abstenant de consommer ce que je désapprouve, j'exerce une pression sur les coutumes ou sur le producteur pour qu'il change ses méthodes. La concertation du groupe est ici déterminante pour créer une réelle pression. C'est le retournement du marketing et de la démocratie dans sa vocation première.

Les lois de cumul, de corruption et de blanchiment

Chacun de nous a un effet sur le monde. C'est la loi du double cumul qui régit cette relation complexe entre notre comportement et l'évolution du monde:

- C'est le cumul de nos activités respectives (pourtant individuellement peu nocives) qui engendre les grands déséquilibres;
- et c'est le cumul de nos renoncements respectifs (avec le prix élevé qu'ils représentent pour chacun de nous) qui permet de rétablir ou de maintenir l'équilibre.

Cette loi du double cumul est complétée par deux autres:

- D'abord la loi de corruption: lorsque nous réalisons que notre mode de vie est fondé sur des privilèges issus de la corruption (exploitation des autres et destruction de la nature), nous sommes incités à reconsidérer ces privilèges et à envisager un mode de vie plus équitable.
- Et puis la loi de blanchiment: lorsque nous percevons que les produits de notre consommation ont été blanchis (par une présentation anodine sur les rayons de nos supermarchés) et ne révèlent plus, de ce fait, leur origine souvent corrompue, nous ne pouvons pas continuer à les consommer dans l'indifférence.

La mise en mouvement du changement

Comme on peut le constater dans la formulation de ces lois, il ne s'agit pas tant de prescrire le juste comportement mais surtout de provoquer la prise de conscience et de mettre en mouvement le changement. Le coeur de la question réside dans notre propre conscience, car c'est la conscience qui est le vrai moteur de la métamorphose lorsqu'elle est assez libre pour percevoir l'injustice et voir combien cette injustice est insupportable et appelle le changement de nos comportements. C'est donc une oeuvre de l'esprit, du coeur et du mental, plus qu'une question des moyens à mettre en oeuvre.

Le mouvement du changement doit être ascendant, il doit partir de l'implication locale. La force de ce mouvement ascendant repose sur le constat suivant: Coca-Cola ou Microsoft ne sont des pouvoirs que parce que nous les nourrissons de notre soutien. Les pouvoirs qui nous gouvernent jouissent aussi de notre soutien, dû de plus en plus à une forme d'indifférence. Cette indifférence exprime certes une forme d'impuissance, mais elle n'en contribue pas moins à laisser

faire: tout ce que nous abandonnons au contrôle des puissants se retourne contre nous, riches et pauvres.

De même, la dégradation de nos villes naît de nos propres comportements: elle est le fruit de notre esprit de compétition et de notre manque de solidarité qui relègue en banlieue tous les marginaux dont le nombre croît avec les années. Peut-être aujourd'hui suis-je encore bien loti, mais cette course de compétition se retourne déjà contre chacun d'entre nous, non seulement parce qu'il ne saurait y avoir que des gagnants, mais surtout parce que seule la capacité de collaborer vraiment à la construction de notre communauté peut nous offrir des relations harmonieuses et un réel bien-être à tous.

C'est pourquoi nos sociétés doivent se féminiser; elles doivent revenir à un mode plus naturel et plus organique, à une échelle plus humaine, à un contrôle de l'homme sur les forces du marché. Elles doivent s'ouvrir à la diversité culturelle, elles doivent réapprendre l'idéal qui n'est rien d'autre que le pragmatisme du bonheur. Cet essai cherche à montrer comment cela est possible et à décrire les chemins de cette réalisation.

Il est redevable à toutes celles et tous ceux qui luttent, à toutes celles et tous ceux qui se sont engagés afin de rester fidèles à la vérité, pour une plus grande équité et une meilleure justice, dans un esprit qui nous inspire et nous incite à nous engager aussi sur ce chemin créatif de recherche et de vie.

Esprit de la démarche...

Communauté et autolimitation: une mise en mouvement du changement

Ce premier volume définit quelques principes de base qui illustreront l'esprit de cet essai consacré aux grands déséquilibres de notre époque. Je situerai cet essai dans une tension entre esprit et matière et dirai ce que j'entends par des mots comme esprit, spiritualité, âme, ou comme territoire, terre, espace, lieu, qui constituent le cadre de notre milieu de vie et notre ancrage au quotidien. Je montrerai comment la dimension de l'esprit a été galvaudée ou déformée pour devenir le champ de la culpabilité qui nous empêche d'accéder à la vraie libération, bien que cette libération soit en fait la composante principale de notre existence. Cette autre compréhension débouche sur une autre interprétation des sept grands déséquilibres qui caractérisent notre époque. Je montrerai enfin l'importance de la maturité communautaire locale pour générer des choix conscients prônant l'autolimitation comme principal remède qui nous ouvre les portes d'une vie beaucoup plus riche, variée et créative. Je décrirai les conditions nécessaires pour que se fasse une mise en mouvement qui mène à un changement progressif en douceur.

1) LA TERRE ET L'ESPACE ENTRE ESPRIT ET MATIERE

Cet essai repose sur une conviction fondamentale: la vie n'est pas que matière (mécanique, chimie et physique) mais elle est guidée par la force de l'esprit: des forces comme la beauté, l'amour, la justice sont les énergies réelles de notre univers et ce sont elles qui déterminent notre devenir, plus que ne le font les forces mécaniques. Contentons-nous pour le moment de cette affirmation trop simpliste.

L'impact des mots et des cultures

Une autre conviction fondamentale servira de refrain: il n'y a pas de réalité objective car nos perceptions sont marquées par notre esprit, c'est-à-dire notre manière de regarder le monde, façonnée elle-même par notre vécu, par notre culture, par notre appartenance de classe et surtout par nos privilèges qui viennent reconfigurer notre manière de voir. Toute la psychologie et toute la sociologie reposent sur ce fondement évident.

Notre relation à notre corps et à la matière, à la terre et à notre milieu, à l'espace et au temps, à nos semblables et à la nature, est marquée par ce que nous sommes, par notre culture héritée et par notre propre culture personnelle, par nos expériences, par nos conventions, par nos habitudes, ou tout simplement par notre paresse de chercher au-delà des premières apparences. Nous tissons notre propre relation avec notre environnement, comme avec nos proches, en fonction de nos expériences positives ou négatives, plaisantes ou douloureuses, en fonction de nos impressions, de nos sentiments, de nos désirs. Et toutes ces impressions viennent influencer notre manière de voir.

Elles forgent notre perception du monde et de la vie. Elles sont autant de filtres et de verres formants, ou déformants, qui influencent notre vision.

Les mots comme des wagons

Les mots n'ont donc pas de sens absolu mais, comme des wagons, ils se chargent de tout un contenu dont ils se font les véhicules. Chaque mot évoque quelque chose de différent pour chacun de nous, car il est lié à un vécu très différent selon la personne qui le reçoit et il s'imprègne ainsi de toute une subjectivité, ou même, souvent, de toute une compréhension très personnelle qui se croit malgré tout universelle. Chacun charge ainsi à sa guise chaque wagon (chaque mot) de significations qui lui sont propres. Ma parole ne trouvera d'ailleurs d'auditeur attentif que si elle trouve un écho en lui, c'est-à-dire s'il jouit justement de cette faculté de se réapproprier ce qui vient d'être exprimé, parce que cela entre en résonance avec une pensée, une émotion, une perception liée à son vécu ou à sa formation intellectuelle.

Je ne peux assumer que la responsabilité de la clarté d'émission de mes propres propos, et non celle de la réception de ces propos par l'interlocuteur. Toutefois, je peux veiller à la manière dont je crois que mon expression sera perçue et en tenir compte dans ma manière de m'exprimer; je peux tenter de devancer, par la pensée, l'effet de ma parole et ainsi moduler mon discours pour lui donner plus de chances d'être bien compris, c'est-à-dire de transmettre ma propre manière de voir.

Les non-dits sont un autre obstacle à notre communication, soit que je ne dise pas ce que je considère comme évident et acquis, soit au contraire que je ne dise pas ce dont je n'ai pas conscience. Et puis il y

a aussi ce qui n'a pas été explicité assez clairement pour prévenir les interprétations erronées. Le discours doit aussi souvent oser formuler explicitement ce qu'il n'a pas voulu dire pour éviter les malentendus et écarter toute chance d'interprétation erronée de ce qui a été dit. A leur mesure, les non-dits et le silence sont aussi des formes d'expression même si elles ne sont pas explicites.

Dans cet essai, il sera donc surtout question de nos propres perceptions, plutôt que de réalités prétendues objectives.

Le point de vue occidental

La relation que nous percevons entre esprit et matière est profondément marquée par notre culture., car notre perception, comme le sens des mots, est modulée par tout un contexte social et personnel.

Tout au cours de cet essai, je parlerai forcément en affichant mon point de vue d'occidental, car je ne saurais faire autrement, n'en connaissant pas d'autre de l'intérieur. Je suis originaire d'Europe où j'ai vécu et j'ai une formation culturelle purement occidentale. Je me suis néanmoins toujours beaucoup intéressé aux autres cultures qui me fascinent par leur diversité et que j'ai eu l'occasion de découvrir à travers mes diverses expériences professionnelles, séjours ou voyages à l'étranger. Je ne peux cependant exprimer que mon point de vue d'Européen, car je ne vois ces autres cultures que de l'extérieur, à travers ma propre mentalité.

Pourtant il sera beaucoup question de diverses cultures, de diverses religions ou spiritualités. Quand je parle d'autres cultures différentes de celle d'occident, je n'entends pas seulement les cultures qui fleurissent sous les tropiques, en Afrique, en Asie, en Amérique latine

ou en Océanie, ou proches des pôles, en Laponie, en Sibérie ou en Alaska, mais je songe aussi à toutes les ramifications de notre culture occidentale qui s'enracinent dans diverses cultures traditionnelles, qui se sont transformées au contact les unes des autres, qui se sont métissées, qui se sont urbanisées, qui se sont modernisées. Je considérerai donc comme cultures à part entières les cultures rurales, les cultures urbaines ou les cultures traditionnelles ou artisanales, et bien d'autres encore. Le seul concept de culture nécessitera que nous nous penchions d'ailleurs sur ce qu'est l'identité culturelle et nous verrons qu'elle est extrêmement difficile à cerner, bien que les contrastes entre diverses cultures soient patents.

Ainsi même, étant donné cette diversité culturelle propre à notre occident même, notre panorama des diverses cultures se déroulera principalement en occident; c'est, comme je l'ai dit, le terrain que je connais le mieux pour y avoir vécu et pour m'y être imprégné de cette manière de percevoir le monde, mais c'est aussi le lieu de l'enjeu principal de notre monde car c'est surtout notre civilisation qui a cherché à dominer le monde et qui est parvenue à imposer son modèle comme universel. C'est donc ce modèle qui doit être changé pour permettre aux autres de trouver leur propre voie.

Notre culture occidentale et les cultures du Sud

Cela n'empêchera pas de prendre un certain recul critique, et aussi d'aller voir ailleurs, sur d'autres continents. Car, même si je ne peux vraiment pas connaître ces autres cultures de l'intérieur, je peux essayer du moins de comprendre leur point de vue et leur manière de percevoir leur relation avec le milieu naturel et social, avec l'espace, avec le temps, avec la terre. En essayant de pénétrer dans ces autres mentalités, je m'enrichis doublement:

Communauté et autolimitation

- D'abord je m'enrichis par contraste, parce que je suis contraint d'entrer dans un autre cadre de référence et dans une autre manière de vivre et de penser. J'acquiers ainsi un recul par rapport à mon propre milieu et je me procure des points de comparaison qui me permettent de mieux prendre conscience de la nature de ma propre société, de ses tares, mais aussi de ses qualités.
- Et puis je m'enrichis par accord, parce que je profite aussi de toute la richesse des autres cultures qui pratiquent autrement et me proposeront autant de solutions qu'elles ont de pratiques différentes des nôtres. Ces autres manières de faire ne sont certainement pas des recettes que nous pourrions appliquer directement chez nous car elles sont étroitement liées à leur contexte d'origine, mais elles nous servent de sources d'inspiration et nous proposent chez nous d'autres manières de faire que nous pourrions développer en nous réappropriant à notre manière ces pratiques venues d'autres cultures.

La conviction que notre culture occidentale est universelle nous empêche de recevoir le message des autres cultures et nous bloque dans une attitude de fausse supériorité qui nous enferme dans l'ignorance.

La Terre, le territoire, l'espace et le lieu

Comme nous sommes principalement esprit (sensibilité, émotion, intelligence, contemplation), notre perception de la matière passe essentiellement par notre corps et par notre double relation au milieu naturel et à la collectivité locale. La terre est notre principal support. C'est elle qui nous nourrit et nous procure tout ce dont nous avons besoin, car elle se fait le capteur et l'intermédiaire d'une énergie que nous ne pouvons utiliser directement: le soleil. Tout, ou presque, est sur la terre un fruit de l'énergie solaire: les forêts, le pétrole, les

cycles de l'eau et du carbone, le vent, la vie. La terre est donc notre lien au monde.

La Terre

En fait, la Terre est un organisme vivant qui a existé bien avant nous et qui nous survivra apparemment pour des millions d'années. Elle a son propre équilibre qui nous nourrit et nous procure tout ce dont nous avons besoin. Comme le dit le dicton africain, nos ancêtres nous l'ont transmise dans le meilleur état possible et c'est notre responsabilité de la transmettre à nos enfants afin qu'ils puissent y vivre au moins aussi bien que nous. Il est donc exclu de nous comporter uniquement en fonction de nos désirs de l'instant, en refusant de percevoir cette continuité qui nous dépasse largement. Notre propre vie n'est rien par rapport à celle de la Terre; on dit que, par rapport à la durée d'un jour qui représenterait toute la vie de la planète Terre, c'est comme si l'humanité était apparue à minuit moins cinq, c'est-à-dire au dernier moment, juste avant la fin de cette longue période. Pourtant malgré cette fragilité de notre insertion dans ce cycle oh combien plus vaste, et malgré les terribles dégâts que nous avons déjà été capables de provoquer en si peu de temps (ces cinq dernières minutes avant minuit), nous nous percevons en maîtres comme si nous avions droit de disposer de tout ce que la Terre nous procure, sans considérer les conséquences de notre attitude dominatrice et conquérante. Nous développons ainsi une relation de propriétaire avec la terre qui est en contradiction profonde avec son véritable sens nourricier et sacré. C'est une vision occidentale des choses, voire même occidentale contemporaine. On verra comment cette perception possessive de la terre, alliée trop souvent à une détermination d'en tirer toute la substance possible à des fins de jouissance personnelle, constitue une des causes majeures des grands déséquilibres de notre temps.

Nous nous sommes approprié la terre comme si c'était un bien quelconque. "La propriété, c'est le vol" disait Proudhon. C'est certainement vrai de la propriété foncière. Le cadastre a divisé la terre en parcelles. Les services fonciers des administrations d'Etat sont en fait tous des organes de gestion de biens volés, surtout dans les ex-colonies et plus particulièrement aux Etats-Unis et en Australie où la "squattocracy" s'est emparée des terres occupées par les autochtones. Aux origines de nos sociétés, la terre était gratuite et commune, et les cultures les plus matures ont su conserver ce respect de la terre comme bien irremplaçable et surtout commun, que personne n'a le droit de s'arroger. C'est un bien commun et limité, comme le sont aussi l'air, l'eau. Les biens naturels sont par essence communs, et c'est pourquoi on les appelle les communaux.

Dans les sociétés traditionnelles, le droit de propriété foncière s'établit essentiellement à travers le travail de la terre, c'est-à-dire la clause du besoin effectif du groupe qui l'occupe: la terre est à celui qui la travaille pour sa subsistance et celle de ses proches. La jouissance de la terre devrait être gérée par l'ensemble de la communauté, à titre de communaux. La propriété foncière devrait être remplacée par un droit de jouissance et une obligation d'entretien attribués par la collectivité à certaines familles ou groupes de personnes pour une durée limitée.

Le territoire et le cadastre

Il est naturel que chacun de nous tisse une relation personnelle avec la terre sur laquelle il vit. Les mots sont très révélateurs de nos perceptions, car ils s'en font les supports. Examinons donc les mots que nous utilisons pour désigner notre milieu naturel et social, le lieu

où nous vivons et par l'intermédiaire duquel nous établissons nos relations avec nos semblables.

Dans sa forme d'appropriation, même seulement subjective, la terre devient d'abord *territoire*:

- Le mot *territoire* est un concept très français, qui revêt un fort sens administratif: le territoire national, c'est-à-dire le pays en termes administratifs, est divisé en diverses unités de gestion auxquelles correspondent les organes administratifs respectifs qui gèrent ces surfaces de terre ainsi définies: les territoires de leurs circonscriptions. Le territoire est donc, en français, d'abord défini comme unité administrative qui soumet une portion de terre clairement délimitée à la juridiction d'une autorité précise. On retrouve pourtant ce sens également dans la culture anglo-saxonne mais seulement pour décrire des unités périphériques: les expressions de North West Territories au Canada ou de Northern Territory en Australie définissent toutes deux des terres éloignées dépendantes, administrées par la métropole ou par une autorité plus proche mais qui leur reste extérieure.
- Mais, à l'origine, ce mot territoire revêt un sens très étroitement animalier, dans le sens où le territoire est la portion d'espace dans laquelle vit un animal et sur laquelle il exerce un certain contrôle. C'est l'espace dont il a besoin pour vivre, lui et sa portée. Par extension, au sens stratégique ou militaire, le territoire est cette portion de terre qui appartient à une communauté et que celle-ci défend contre autrui: c'est l'espace qu'elle occupe et qu'elle se refuse à partager avec d'autres.
- Ce territoire est aussi l'espace que les membres de cette communauté non seulement occupent mais fréquentent au quotidien et découvrent de manière personnelle et subjective, à

Communauté et autolimitation

partir de leur lieu de résidence et des trajets qu'ils effectuent pour aller d'un point à l'autre de leurs attaches. C'est l'espace avec lequel ils tissent des liens et auquel ils s'identifient.

La géométrie est un aspect fondamental du concept usuel de territoire qui est défini essentiellement par la notion de surface et surtout de limites qui l'enserrent. Le territoire est une surface qui se distingue de son voisin par des limites clairement définies, étroitement liée à l'outil cadastral qui définit la division du sol en parcelles. Le cadastre est bien entendu un outil proprement occidental qui va de pair avec une perception tout aussi occidentale du territoire: une surface qu'on s'approprie, qu'on possède, qu'on défend et qu'on fait fructifier. Le territoire revêt ainsi un sens économique. Il est le support de nos activités, d'abord parce qu'il fructifie naturellement grâce à ce qui y pousse selon les forces de la nature elle-même, et ensuite parce qu'on y investit, en capital et en main d'oeuvre, de manière à le faire fructifier davantage.

La terre, le milieu, l'espace, le lieu

Pourtant, notre milieu ne se résume pas au territoire mais il est perçu de manières multiples selon le sens que nous lui attribuons:

- La *terre* est cet organisme vivant qui nous nourrit et qui constitue nos racines, notre ancrage au lieu de vie. L'expression "notre terre" exprime une relation émotive à un lieu, définie surtout par notre propre vécu caractérisé davantage par les divers pôles que cette terre représente que par sa périphérie ou par son aspect géométrique. La terre n'a d'ailleurs pas de limites précises, car elle est un ensemble, perçu toutefois à partir d'une position particulière. Avec un T majuscule, la Terre devient sacrée, elle est

animée, comme un être qu'on respecte, héritée de nos ancêtres et empruntée à nos enfants.

- Le *milieu* est le contexte dans lequel nous vivons et auquel nous appartenons. Il est notre petit univers, réduit à notre échelle, c'est-à-dire à cette échelle où nous percevons notre lieu de vie; parce que nous lui appartenons, il est le centre autour duquel tout tourne pour nous. C'est pourquoi il s'appelle milieu.
- Par contre, l'*environnement* est ce même contexte, mais perçu de notre point de vue anthropocentrique, comme contexte auquel nous n'appartenons pas et comme autre que nous pouvons essayer de configurer à notre guise. Comme le territoire, il apparaît comme un objet qui nous est extérieur et que nous devrions pouvoir gérer rationnellement.
- L'*espace*, par ses trois dimensions, permet de passer du plan du territoire ou de la terre, à un volume qui, dans sa dimension infinie, se confond avec l'univers. Il est surtout fait de vide. Il peut aussi être perçu de façon plus limitée, comme volume de vide que nous occupons, compris dans des limites physiques (murs, sols, toitures). En plus de ses trois dimensions physiques, de ses pleins et de ses vides, l'espace a d'autres dimensions cachées, dimensions symboliques, affectives. En effet, les divers sens de la place du marché, de la cathédrale, de la montagne qui nous domine, marquent l'espace environnant de leurs empreintes respectives et chargent cet espace de valeurs symboliques et affectives particulières, propres à la communauté locale.
- A l'espace est liée la dimension du *temps*. L'espace-temps est un sujet favori de la physique et de la philosophie. La perception que nous avons du temps transforme profondément notre perception de l'espace. Dans notre logique matérialiste, la vitesse établit un rapport entre l'espace et le temps. Dans une perspective plus sensible, on constate que ces dimensions du temps et de l'espace

ne sont pas si étroitement dépendantes car elles sont des illusions partielles, ou du moins elles sont différentes de leurs apparences. Par ailleurs, à ces quatre dimensions de l'espace-temps s'en ajoutent, là aussi, bien d'autres, liées à notre perception.

- *L'univers* est l'espace sidéral. Il n'est pas seulement physique. Son évolution suit une orientation qui n'est pas le fruit du hasard. L'évolution a une direction, même si celle-ci nous échappe, même si elle ne se fait pas au sens darwinien d'une complexité croissante, car elle implique aussi un mouvement de simplification, d'élagage et de purification de notre propre désordre intérieur pour mieux nous laisser entraîner par cette orientation qui vient donner un sens beaucoup plus large à notre vie que tout ce que nous pouvons imaginer.
- Le *cosmos* inclut non seulement l'univers visible mais surtout aussi les forces qui le guident dans son évolution. Il est l'expression la plus tangible de celui qu'on peut appeler Dieu, ou qu'au contraire on peut refuser de nommer parce que cette énergie et volonté échappent complètement à nos représentations.
- Le *lieu* marque notre rencontre avec l'espace, le temps, la terre et le territoire. C'est dans le lieu que se passe l'événement; le lieu est, pour chacun d'entre nous, l'ancrage de notre vie. On dit "avoir lieu" et cela signifie prendre place dans le temps et l'espace, à un endroit donné, dans une relation physique avec le milieu, avec la terre, avec le cosmos et avec les êtres que nous sommes.

Une autre perception du territoire, lieu des relations

Notre réflexion des années passées, au sein d'un groupe de travail et d'échange international dans le cadre de l'Alliance pour un monde responsable et solidaire pluriel¹, débouche sur une conviction principale fondamentale: l'espace que nous occupons, le lieu où nos

activités prennent forme, le territoire de notre communauté ne constituent pas d'abord une surface physique à exploiter, ni un périmètre à défendre contre l'ennemi, mais forment surtout un réseau de relations. C'est un système de relations entre les êtres humains, entre la société et son milieu, entre les différentes dimensions historiques, culturelles, écologiques, économiques, symboliques, spirituelles, de ce lieu et des autres lieux.

Dans l'esprit de cette perception du territoire en tant que réseau de relations, nous constatons que ce territoire - c'est-à-dire le lieu, l'espace, la portion de terre sur laquelle vit une communauté - revêt trois caractéristiques majeures:

- 1) Le territoire est une forme de synthèse, plus ou moins hasardeuse, qui s'effectue par superposition de ses diverses composantes, dans la mesure où il juxtapose tout ce qui prend corps dans un espace donné. En servant de support à la cohabitation de tout ce qui a lieu en ce lieu, il met en évidence les rapports d'harmonie, de conflits, d'indifférence entre les divers acteurs, entre les diverses activités, entre les diverses conditions données ou créées. Il établit ainsi la synthèse des composantes; il révèle la résultante de tous les vecteurs, nés isolément ou conjointement.
- 2) Le territoire est, par conséquent, aussi rencontre par mise en contact et en relation, c'est-à-dire qu'il révèle le potentiel non exploité des rencontres que suscite le lieu. La proximité physique, qu'elle soit intentionnelle ou au contraire fortuite, offre des possibilités de synergies trop peu mises en valeur. Le territoire révèle de la sorte les possibilités non réalisées qu'offre la proximité et ouvre la porte d'une nouvelle forme de partenariat.
- 3) Le territoire est enfin image de notre société et de sa faculté de s'organiser. Son apparence (le paysage) est image de nos valeurs et de nos aspirations. Il est la visualisation de nos options et de ce qui

¹ Fondation Charles Léopold Mayer pour le progrès de l'homme, 38 rue St Sabin, 75 011 PARIS.

Communauté et autolimitation

guide nos choix, c'est-à-dire qu'il rend visible ce qui ne l'est pas originellement: ce qui réside au coeur même de nos activités et de nos perceptions. L'harmonie (ou la dysharmonie) de nos paysages est à la mesure de l'harmonie (ou de la dysharmonie) de notre évolution. Le paysage devient incarnation et visualisation de l'esprit qui anime la communauté. En observant le paysage, nous pouvons effectuer une lecture des valeurs et de la structure de nos sociétés. Les dominantes du paysage correspondent presque toujours aux valeurs dominantes de la société qui l'habite. Le volume beaucoup trop gros du supermarché ou la balafre de l'autoroute qui viennent défigurer le paysage représentent les distorsions que chacun ressent face à cette forme de développement.

Cette compréhension de l'espace, du lieu, du territoire comme un système ouvert, au lieu d'un espace clos, débouche sur une autre approche, un autre regard qui favorise l'émergence d'une série de propositions destinées à changer fondamentalement notre relation avec la terre et à remédier aux graves déséquilibres qui frappent notre planète. La terre n'est plus possession, mais elle devient ouverture aux autres dans le respect des différences.

L'espace entre esprit et matière

De la sorte, ma démarche affirme clairement que notre relation à l'espace et à la terre n'est pas seulement d'ordre matériel, mais se situe dans une tension entre esprit et matière. Cela peut se comprendre de deux manières:

1) Les deux composantes de l'espace

L'espace est pris, comme en tenaille, entre ses composantes d'ordre matériel et ses composantes d'ordre spirituel. On admettra

provisoirement qu'il est plus simple de formuler cela ainsi, comme s'il s'agissait d'un antagonisme, mais cet essai illustrera comment esprit et matière sont en fait les deux faces de la même pièce.

2) Un intervalle de vie et de création

Entre ce qu'est l'esprit et ce qu'est la matière, il y a une distance, une complémentarité, une tension, une relation de contraires qui, bien que ou parce que contraires, ont besoin l'un de l'autre pour exister, un peu comme le yin et le yang forment eux aussi une polarité de deux termes antagonistes qui se combinent sous des formes multiples et toujours nouvelles.

L'espace, entre esprit et matière, est intervalle de vie. Entre l'esprit et la matière, il y a une relation fondamentale mais aussi une distance fondamentale, un espace et un intervalle:

- Un espace physique qui relie l'esprit à la matière et qui nous permet de découvrir la richesse de cette relation entre esprit et matière.
- Un intervalle entre la matière et l'esprit, un intervalle qu'occupe la vie et qui est espace de création, espace de notre expression personnelle ou communautaire.

2) LA RECHERCHE SPIRITUELLE COMME INTERROGATION ET PERCEPTION

J'ai affirmé plus haut que nous sommes principalement esprit. Il convient de préciser ici ce que cela veut dire et de voir comment cette réalité se rattache au divin et à la conscience, car ces trois termes sont indissolublement liés.

Trois domaines indissociables: l'esprit, le divin et la conscience

1) L'esprit et tout ce qu'il inclut

La matière existe, nous pouvons la palper chaque jour. Mais la vie n'est pas seulement matière, comme le corps n'est pas seulement physique. Celui-ci n'est pas la même chose que le cadavre; il a, en lui, quelque chose qui l'en distingue, qui l'anime et qui n'est pas physique ni chimique ni biologique, au sens scientifique de ces termes: ce quelque chose qui anime le corps, c'est l'esprit. L'esprit existe et habite le corps. Si la matière semble pouvoir se résumer à une formule physico-chimico-biologique, même complexe (et encore, on sait que ce n'est pas le cas), il est essentiel de reconnaître que l'énergie qui anime notre monde n'est pas d'ordre seulement physique, car cette énergie est énergie de l'esprit. Pourtant cette énergie de l'esprit est profondément imbriquée dans la matière avec laquelle elle fait corps. Matière et esprit ne peuvent se dissocier aisément, car le dualisme qui les distingue n'est qu'apparent. La matière exprime la nature de l'esprit qui l'anime et la transforme, et l'esprit doit se confronter à la matière pour être perçu, car c'est elle qui le rend visible aux sens. Provisoirement, je souhaite m'en tenir à cette indication très peu précise.

Le mot *esprit* recouvre ici un domaine intentionnellement très vaste: il comprend aussi bien nos facultés intellectuelles que nos facultés sensibles, émotionnelles ou psychologiques. C'est par exemple l'esprit qui est à l'origine de nos émotions et de nos sentiments; et nos émotions et nos sentiments sont l'expression visible d'aspects plus insaisissables de notre existence, car ils sont les signes de nos réactions face à la beauté, à la bonté, à l'amour, mais aussi face à la haine, la jalousie, l'injustice, et autres propriétés qui ne peuvent pas se définir seulement physiquement. Le mot *esprit* intervient dans de nombreuses expressions dont les sens peuvent être très divers, que je citerai ici en vrac afin de montrer l'étendue du domaine qu'il couvre: esprit de vin (alcool, produit volatil), esprits vitaux (corps légers et subtils), perdre les esprits (perdre connaissance), perdre l'esprit, par opposition au corps (âme, conscience, moi), agir par l'esprit, par opposition à la matière (pensée), l'esprit et la lettre (sens profond), dans cet esprit (intention), esprit de justice (volonté), esprit d'équipe (climat), une répartie pleine d'esprit (humour), homme d'esprit (intelligence, talent), esprit d'escalier, esprit critique (disposition), esprit des affaires (sens), esprit mathématique (aptitude), esprit mal tourné (mentalité), dans mon esprit (compréhension), dons de l'esprit (génie, talent), esprit aventurier (nature), esprit borné (caractère), état d'esprit (attitude), avoir l'esprit ailleurs (humeur), venir à l'esprit (intellect), vue de l'esprit (abstraction par opposition à réalisme), observation de l'esprit (principe psychique tant affectif qu'intellectuel), hanté par les esprits (revenants), l'esprit du défunt (spectre), rendre l'esprit (principe de la vie, âme), l'esprit divin (inspiration provenant de Dieu), les esprits de la forêt (génies, elfes, fées), esprit malin (démon), esprit céleste (ange), le Saint Esprit, le souffle de l'esprit, pur esprit (Dieu).

Communauté et autolimitation

2) *La pauvreté de nos multiples images du divin*

Comme on le voit, le mot *esprit* couvre une chaîne de sens qui va de la matière à Dieu, en passant par l'âme, les composantes psychologiques, les facultés intellectuelles, les émotions et les dispositions personnelles dans la manière de percevoir la vie ou de se situer face à elle. Chacun n'est pas forcément familiarisé avec tous ces domaines mais chacun a plus ou moins ses propres compréhensions de ce terme *esprit*.

Parler de l'esprit en ces termes implique forcément la possibilité d'une relation à une force supérieure qui anime la création, qu'on l'appelle Dieu ou autrement. Personne ne sait en fait qui est Dieu. Les religions tentent de nous initier à sa recherche. La diversité des descriptions montre la richesse des diverses perceptions. Entre d'une part le bouddhisme, qui refuse de dire qui est Dieu mais qui tente surtout de décrire le chemin qui mène au nirvana, et d'autre part le christianisme qui tente de nous décrire la nature même de la Trinité, s'étend toute une gamme de représentations, d'un Dieu unique comme dans le judaïsme ou l'islam, ou au contraire multiple comme dans l'hindouisme. La diversité de ces perceptions montre bien qu'il n'est pas possible de définir une représentation totale de Dieu, mais qu'on ne peut procéder que par touches. Lorsque les occidentaux prétendent que l'hindouisme est une religion idolâtre parce qu'elle représente Ganesh avec une trompe d'éléphant, Abhishiktananda² (le Père Le Saux) leur répond que c'est eux qui ont une vision idolâtre de Dieu parce qu'ils s'en font une image beaucoup trop précise, et que c'est donc eux qui ont une représentation imagée (idole au sens étymologique) de la divinité: comment savez-vous que Dieu n'a pas de trompe, pourrait-on dire à titre de boutade, pour montrer combien nous sommes incapables de résister à la tentation de nous forger notre

propre image de Dieu. Dans le même sens, Nicolas Berdiaev disait: "Dieu n'est en rien semblable à l'idée qu'on s'en fait, absolument en rien".

La diversité de perceptions que je viens de mentionner est une source infinie de richesses et il serait non seulement réducteur, mais surtout fondamentalement faux, d'essayer d'imposer une seule vision du divin. Je chercherai par conséquent à appliquer strictement la remarque de Berdiaev, et, à la mesure de mes moyens, je me contenterai d'observer les effets de l'esprit, sous toutes formes, intellectuelles, émotionnelles ou spirituelles. Chacun devrait pouvoir suivre ce chemin à sa manière, sans que ce soit en conflit avec ses convictions profondes.

Pour simplifier, puisque je suis un occidental élevé dans la tradition judéo-chrétienne, je désignerai le divin par le nom de *Dieu*, mais ce nom aura donc un sens beaucoup plus large que celui qu'il a dans la tradition chrétienne, telle qu'elle est perçue par la tradition populaire.

3) *La conscience qui distingue*

Dans notre quotidien surtout, comme aussi sur le chemin de la connaissance, il est essentiel que nous cherchions à percer le sens des choses. Il ne suffit pas de nous en tenir aux habitudes et aux apparences. Nous devons concentrer nos efforts pour comprendre ce qui se passe en nous et autour de nous, afin de devenir plus conscients de notre position, de notre rôle, de notre implication dans la vie, de notre vraie nature. Trop souvent, nous sommes absorbés dans nos pensées ou dans ce que nous faisons et ne percevons même pas notre environnement, et encore moins ce qui se passe en nous-mêmes. Trop souvent, parce que nous les interprétons de manière

² Abhishiktananda (Père Henri Le Saux), *Eveil à Soi, Eveil à Dieu*,

trop légère et rapide, nous nous faisons une idée fautive des réactions qui nous habitent ou de celles de nos semblables.

La conscience nous aide à distinguer. Notre conscience nous permet de voir au-delà des apparences, en nous-mêmes, en l'autre et en dehors. Cette démarche demande un esprit d'écoute et une grande concentration.

La chaîne des transformations ou chaîne des perceptions

Nous croyons que nous percevons les faits tels qu'ils sont, et que nous percevons les événements comme les perçoit notre voisin. En fait, il y a autant de réalités que de perceptions, car chaque perception suit toute une chaîne de transformation des données initiales qui relie le fait d'origine à la signification que nous en gardons finalement dans notre for intérieur. Ainsi la représentation que nous nous forgeons d'un fait est bien différente de celui-ci. Née d'une réinterprétation des descriptions de Ken Wilber³ à propos du JE, du NOUS et du CELA, cette chaîne de transformation illustre ce qu'est en fait la chaîne des perceptions et elle peut, à mon avis, se décomposer schématiquement en quatre maillons:

- 1) Les faits: les objets qui nous entourent et les événements tels qu'ils se déroulent en dehors de nous, pour peu que ces faits existent indépendamment de nous, ce qui n'est même pas certain.
- 2) Les perceptions: les sensations que ces faits provoquent en nous, par le biais de nos sens du toucher, du goût, de l'odorat, de l'ouïe, de la vue et du mental, ainsi que les perceptions qui se forment à partir de ces sensations, c'est-à-dire l'image qui se dégage et qui est

déjà une transformation des signes d'origine, par les distorsions, les lacunes et les limites propres à nos sens.

- 3) Les interprétations: la compréhension que nous avons de cette image et le sens que nous attribuons à chaque chose, c'est-à-dire l'interprétation que nous faisons de ce qui nous arrive, en fonction de notre émotivité, de notre vécu, de notre expérience, de notre savoir qui varient fortement d'une personne à l'autre, et surtout en fonction de nos souvenirs, de nos passions et de nos blessures respectives, car notre vécu ne fait qu'accroître les différences de perceptions entre les personnes. Cette interprétation est transformation de la matière brute de nos perceptions en fonction de notre personnalité.
- 4) Les choix: les réactions que ces perceptions, dotées de leurs interprétations propres, provoquent en nous, c'est-à-dire l'impact sur nous-mêmes de ces signaux réinterprétés à notre façon, et les décisions qui en découlent, c'est-à-dire les choix que nous effectuons en regard du sens que nous donnons aux choses, en utilisant toutes nos facultés, rationnelles, émotionnelles, spirituelles. Ce choix est à son tour une nouvelle transformation qui fait intervenir nos échelles de valeurs et références diverses.

Enfin cette chaîne de transformation, ou chaîne des perceptions, donne naissance à une expression plus ou moins explicite, c'est-à-dire qu'elle crée un nouveau fait qui résulte de nos attitudes et de nos actes et influence notre milieu, provoquant l'impact que nous avons sur le lieu, sur les autres et sur nous-mêmes, de manière contrôlée ou fortuite, consciente ou inconsciente. Ce cinquième maillon est équivalent au premier maillon, celui des faits et boucle ainsi la chaîne qui se développe en spirale.

Cette chaîne transforme donc le fait d'origine en une perception qui est interprétée et donne lieu à une réaction ou à un choix. Elle décrit

³ Ken Wilber: *Une brève histoire de tout*, Ed. Mortagne, Ottawa 1997, traduction de *A Brief history of Everything*, Shambala, Boston, 1996.

Communauté et autolimitation

une prise de conscience par rapport aux faits et aux objets eux-mêmes, mais aussi une prise de conscience par rapport aux réactions que ces faits et objets provoquent en nous. Les faits et objets (CELA) sont en effet une chose et la réaction qu'ils provoquent en est une toute autre. Un même événement provoquera des réactions différentes chez l'un ou chez l'autre, en fonction du vécu de chacun et en fonction de ce qu'il évoque pour chacun. La psychologie a montré combien cela était vrai au niveau surtout individuel (JE), et la sociologie au niveau surtout collectif (NOUS). Un des premiers pas de notre responsabilité réside dans cette prise de conscience accrue qui consiste justement à établir à chaque instant de notre vie, une claire distinction entre l'événement, qu'il soit intérieur ou extérieur à nous, et la réaction qu'il provoque en nous ou en l'autre. Cela revient tout simplement à prendre conscience de la subjectivité de notre position et de notre perception ainsi que de notre position relative aux autres et au contexte.

Au cours de cette prise de conscience, l'essentiel consiste pour nous à devenir conscients de ce qui est autour de nous et en nous, de ce qui se passe et change, de la manière dont nous vivons ces divers états, des incidences que ces changements ont sur nous, du point de vue des humeurs, des désirs, des frustrations, c'est-à-dire concernant tout le champ de notre expérience et l'équilibre intérieur que nous parvenons ou ne parvenons pas à garder.

Notre conscience doit donc veiller à déceler tout changement en nous-mêmes et autour de nous. Elle doit aussi nous armer contre les apparences trompeuses. Par exemple, la morale chrétienne, réinterprétée à la lumière du dualisme grec, nous a appris à mépriser le corps. Elle a affirmé la supériorité de l'esprit sur le corps. Mais elle a négligé de dire que seule l'inertie du corps est pesante, car elle nous ramène à notre réalité. Le corps n'agit pas par lui-même. Les

tentations dont on l'a rendu responsable ne sont que le fait de l'esprit. Si je suis dépendant des plaisirs sensuels que peut me procurer mon corps, ce n'est pas la faute de mon corps, mais bien celle de mon esprit qui se laisse dominer par l'attraction du plaisir. Le désir est oeuvre de l'esprit, l'idée d'un plaisir à poursuivre naît dans l'esprit et non dans le corps, même si le plaisir passe par les sens physiques, sans lesquels nous n'aurions aucune perception possible de ce qui nous environne, ni même sans doute de ce qui nous arrive ou se produit en nous! Cet exemple montre bien qu'il est essentiel de progresser dans la conscience de nos sensations et perceptions, de cerner leur véritable origine sans nous laisser piéger par les apparences, sans quoi nous nous leurrerons sans cesse nous-mêmes et nous nous privons de toute chance d'évoluer vers une plus grande liberté. En cernant la véritable origine de ce qui se passe autour de nous et en nous, discernement et clairvoyance nous permettent d'échapper aux pièges des solutions toutes faites.

Je n'en dirai pas davantage pour le moment, vu qu'il ne s'agit que d'un chapitre d'introduction. Il était important d'affirmer ici ces quelques vérités élémentaires, pour dire que le mot *esprit* recouvre un sens très large, montrer que le divin recouvre un domaine impossible à définir et souligner le rôle important de la conscience.

Au cours de cet essai, je tenterai d'illustrer combien la matière elle-même est animée par des composantes qui ne sont pas seulement matérielles, mais spirituelles et combien nos prises de conscience sont subjectives. En illustrant cette relation entre l'esprit, la matière et la conscience, je prendrai inévitablement position d'une manière plus personnelle et je décrirai, touche par touche, ma propre perception de ce que l'esprit représente pour moi. Libre à chacun de réfuter alors l'une ou l'autre de ces touches.

L'esprit et ce qui en a été malheureusement fait

Pour nous aider à mieux percevoir la nature réelle de l'esprit - qui sait ce quelle est? - il est important d'essayer d'abord de nous libérer de profonds malentendus hérités du passé et de désamorcer ainsi les bombes qui ont miné trop souvent le chemin de la libération spirituelle.

1) *L'esprit comme source*

Le premier malentendu concerne la nature mystérieuse de ce qui ne saurait être expliqué.

Certains sages ont consacré leur vie entière à rechercher quelle est la nature de l'esprit. Ils ont appris beaucoup et leur enseignement nous guide dans notre recherche personnelle. Pourtant, personne ne sait exactement ce qu'est l'esprit, et personne ne détient la vérité sur ce qu'il est, car, par essence, il est au-delà de nos représentations. Cependant, nous pouvons en connaître un peu mieux la nature, chaque jour, en observant ses effets, un peu à la manière dont nous voyons que le vent souffle en repérant les mouvements qu'il provoque dans les branches. Le vent reste insaisissable, mais ses effets sont tout à fait perceptibles. L'observation des effets renseigne sur la nature de la cause. Cette démarche, utilisée par les sciences dites exactes, s'applique aussi à la découverte de l'esprit.

L'esprit étant à la source et à l'origine de tout, c'est lui qui anime la matière. Tout événement a de ce fait deux interprétations possibles: l'une matérielle, l'autre spirituelle. Il convient donc d'apprendre à interpréter chaque événement selon deux approches complémentaires: 1) l'une matérielle (scientifique) qui ne considère que les relations physiques visibles ou mesurables,

2) l'autre spirituelle qui cherche à percevoir le sens profond des enchaînements, au-delà de la réalité physique tangible.

La seconde englobe la première. Toutes deux sont vraies, mais à des niveaux différents. Nous décrirons plus en détail ce rapport entre savoir et connaissance.

2) *Une dimension galvaudée et manipulée*

Le second malentendu concerne l'exploitation éhontée qui a été faite de ce domaine de l'esprit qui reste un jardin personnel, intime et secret.

Le mot *esprit* a donné les mots *spirituel* et *spiritualité*. Ces mots sont devenus un peu le fourre-tout de tout ce qui échappe à l'homme. La tendance du New Age a remis ces termes à la mode en faisant de ce domaine mystérieux un champ d'investigation un peu simpliste comme s'il suffisait de dire oui pour que tout se passe harmonieusement. Non, la recherche spirituelle n'est pas un chemin facile et tout tracé. Elle demande beaucoup de rigueur, de discipline, de persistance et d'engagement. Si elle offre des joies bien réelles et constructives, elle ne nous épargne pourtant pas les souffrances, dans notre confrontation au quotidien. Les secondes n'empêchent pas les premières, mais elles ne sont pas une nécessité du chemin spirituel. Il faut à tout prix nous libérer de cette idée morbide d'une souffrance qui apporte le bonheur!

Beaucoup se sont emparés de ce domaine spirituel pour imposer leurs vues, vendre leur marchandise, contrôler nos modes de vie et nos aspirations ou même tout simplement asseoir leur pouvoir et faire de l'argent. Pourtant l'esprit est ce qu'il y a de plus intime, de plus mystérieux, de plus secret et de plus libre dans chaque personne. C'est

Communauté et autolimitation

le jardin caché de chacun où se tissent les sentiments, les choix et l'expression de la vie; c'est le lieu secret où se ressourcent et où prend forme l'être de chacun. S'il y a un domaine qui doit être protégé, c'est bien celui-ci.

Nombreux sont ceux qui se sont brûlés les ailes dans ce domaine essentiel - au sens de ce qui touche à l'essence de l'être - soit parce que la vérité qu'on leur servait, et qui prétendait leur révéler la nature de l'esprit, était assénée de manière autoritaire, soit parce qu'elle n'était pas compatible avec ce qu'ils ressentaient au plus profond d'eux-mêmes, soit parce que le discours qu'on leur tenait était même en profonde contradiction avec le mode de vie de ceux qui le prêchaient, ou pour toute autre raison encore. Beaucoup - et j'en fais partie - ont souffert de tout ce qu'on a cherché à leur imposer, au nom de la vérité, au nom de la tradition, au nom de l'expérience, au nom de tous les grands principes qui animent l'humanité. Comme je partage cette souffrance et comme je les comprends! Comment, après s'être fait violenté, ne serait-on pas sur la réserve? La soif peut subsister, mais le chemin reste difficile à trouver.

Nous vivons dans un monde trop desséché, qui ne respecte plus les besoins de la personne, ni ceux des communautés. Nos sociétés gèrent le profit et les biens, mais négligent les êtres et le bien. Les grands déséquilibres, dont je parlerai plus loin, ravagent la nature et nos relations entre sociétés, entre personnes ou avec nous-mêmes. Notre cadre de vie a perdu ses repères et son orientation. Il devient toujours plus difficile de trouver un chemin nourrissant pour notre être entier. Nous soignons notre corps, notre voiture et notre maison, mais nous ne prenons que très peu soin de notre esprit. Nous restons sur notre faim à guetter ce qui pourrait nous sustenter.

Les sectes font des ravages en profitant du manque de cette nourriture plus subtile. Elles exploitent sans vergogne la situation de manque de chacun et la crédulité ou la naïveté des personnes. Elles font mille promesses et asservissent leurs membres en les rendant toujours plus dépendants. Elles tirent profit de ceux qui leur font confiance et ne s'intéressent qu'à l'argent et au pouvoir. Au lieu d'aider à la croissance de leurs adeptes, elle font d'eux des moutons aux facultés toujours plus atrophiées. Elles détruisent les êtres dans leur partie la plus sensible et la plus précieuse.

3) *Ce que la spiritualité n'est pas*

Le troisième malentendu concerne la nature du chemin spirituel; il est tout, sauf tout tracé.

Non, la spiritualité n'est pas un marché. Elle n'est pas un produit qu'on peut consommer. Mais elle est davantage un processus, une démarche, éventuellement une méthode pour poser des questions, pour interroger le monde que nous voyons, pour nous interroger nous-mêmes.

La spiritualité n'est pas une réponse toute cousue aux questions que se pose l'être humain. Elle n'est pas une route balisée qu'il suffit de suivre docilement. Elle ressemble davantage à un désert dans lequel chacun cherche son chemin en faisant son possible pour ne pas se perdre.

La spiritualité n'est pas un enseignement à prendre en bloc ou à laisser. Elle n'est pas une doctrine toute prête qui s'impose. Il n'y a ni chablon ni moule auquel il faille à tout prix se conformer. Elle exige de chacun qu'il s'approprie son propre vécu et qu'il développe sa propre conscience. Cela ne veut pourtant pas dire que chacun puisse

affirmer ce qui lui passe par la tête, sans souci de véracité, ni que tout y soit possible et indifférent. Le chemin spirituel est une quête de la vérité sur soi, sur les autres, sur le monde, sur le cosmos, sur Dieu. Derrière ces mots existe une vérité, même si elle n'est pas apparente, et, sur cette vérité, nous ne pouvons affirmer n'importe quoi, mais seulement ce que nous sommes en mesure de discerner d'elle.

La spiritualité n'est pas le contraire de la raison. Elle n'est pas l'irrationnel, comme on le dit trop souvent. Elle n'est pas en contradiction avec l'intellect, mais elle ne se réduit pas non plus à l'intellect seulement. Davantage, elle requiert de nous toutes nos facultés, c'est-à-dire toutes nos connaissances intellectuelles, toute notre raison, toute notre sensibilité, toute notre intuition, bref tout notre être.

La spiritualité n'est pas le champ des folles intuitions, des divagations. Mais davantage, elle est un chemin qui se construit petit à petit et n'exclut pas la méthode. Elle requiert toutes nos facultés d'observation, tout notre esprit critique, toute notre honnêteté dans notre faculté de reconnaître nos propres sentiments, nos propres réactions, nos propres illusions pour ce qu'elles sont.

La spiritualité n'est pas un chemin de facilité sur lequel il suffit de se présenter pour que tout devienne rose et facile, en harmonie avec les énergies de l'univers. Non, le chemin de la spiritualité est un chemin difficile qui exige beaucoup d'effort et de concentration, qui permet une progression souvent lente et laborieuse, des changements qui semblent insignifiants si ce n'est inexistant. Mais en fin de compte, on constate que cette démarche permet aussi de progresser, de s'approfondir, et de trouver plus de paix en soi, dans les autres et dans le monde.

Comme la respiration, la spiritualité est une dimension de la vie de chacun puisque c'est le domaine où l'esprit agit et que chacun a un esprit. Chacun vit cette dimension de sa vie différemment, à sa manière. En disant cela, je ne cherche pas à imposer ma manière de voir, mais je veux identifier ce champ que chacun possède, sans pour autant y empiéter.

Malgré ce rôle important que jouent la conscience, la concentration et l'effort, la spiritualité n'est pas affaire de volonté et de contrôle par nous-mêmes, mais elle doit au contraire s'ouvrir par l'écoute et le silence à ce qui est la vérité qu'il nous est donné de découvrir. La vie spirituelle est un don plus qu'une conquête. Cela ne signifie pas pour autant qu'elle soit une forme de laisser faire!

4) La spiritualité et la religion

Pour écarter un quatrième malentendu, j'aimerais introduire une première distinction qui me paraît fondamentale, entre spiritualité et religion, qui sont bien trop souvent confondues, et mettre en évidence le rôle de l'institution officielle (Temple, Synagogue, Eglise, Mosquée) comme un instrument certes souvent effrayant mais pourtant subalterne dans le processus de la transmission de la connaissance, malgré le rôle nécessaire et très central que cette institution joue sur le plan historique.

La spiritualité recouvre, pour moi, un domaine beaucoup plus vaste que celui de la religion. La spiritualité couvre toute la relation de l'homme avec le domaine de l'esprit, avec la source de notre vie, avec le divin. Elle propose ainsi une connaissance issue directement de notre propre expérience et des formes apprises et traditionnelles d'expression, qui servent de béquilles à nos premiers pas surtout, mais aussi à toute notre évolution.

Communauté et autolimitation

La religion - au singulier c'est-à-dire au sens général - est, pour moi, une mise en forme de l'expérience de l'humanité dans sa relation avec le cosmos, avec le divin. Cette mise en forme permet de transmettre un enseignement pour éveiller les descendants à cette expérience humaine. Elle permet à chacun d'accéder à tout un acquis de connaissance accumulée au cours des millénaires passés, évitant à chacun de recommencer toujours à zéro puisque l'opportunité est offerte de profiter de ce bagage qui lui est transmis par les générations antérieures.

Naturellement, cette mise en forme souffre de la nécessité de trouver des formes de transmission. Aussi belle l'expérience soit-elle, ou même surtout parce qu'elle touche à l'indicible, il est difficile voire impossible de la transmettre, de l'expliquer aux autres. Pour essayer de dire ce qui ne peut l'être, la mise en forme fait appel à des histoires, à des mythes, à des symboles qu'il ne convient pas de lire au premier degré, au pied de la lettre, mais qu'il faut laisser parler à toutes les facultés du corps et de l'esprit pour en saisir l'essentiel, pour en toucher le cœur, pour se laisser inspirer par l'essence de ce qui veut être transmis, sans s'achopper sur les détails de mise en forme, ni sur les surcharges ou scories accumulées au cours des âges.

En effet, cette transmission, cette mise en forme, même si elle est inspirée par le divin, comme l'affirme la tradition, et même si elle résulte d'une écoute de cette dimension insaisissable, n'en reste pas moins une oeuvre humaine. Elle se charge de toutes les qualités, mais aussi de tous les défauts de la perception de ceux qui sont à l'origine de cet enseignement. Certains même de nos ancêtres ont cru bien faire en ajoutant leur commentaire, en corrigeant ce qu'ils avaient reçu pour le transmettre sous une forme épurée ou complétée.

Les religions - non plus cette fois au singulier mais au pluriel pour souligner le pluralisme c'est-à-dire la diversité des approches - expriment des sensibilités différentes, justement en vertu de la diversité des expériences et des perceptions vécues par ceux qui ont cherché à transmettre à leur descendants l'enseignement qu'ils avaient eux-mêmes hérité de leurs ancêtres et qu'ils avaient enrichi à leur manière. Cette diversité est, on le verra, une véritable source de richesses.

La confusion entre religion et spiritualité a fermé la porte de la recherche spirituelle à beaucoup de gens, à cause des nombreux scandales que la religion a souvent provoqués dans ses formes humaines dégradées (Dieu qui bénit les armées, Dieu vengeur et moralisateur).

5) L'institution et la communauté vivante

De la confusion entre spiritualité et religion, découle la confusion trop fréquente entre Eglise en tant que communauté vivante et Eglise en tant qu'institution. Dans ce rôle de transmission, il est évident que l'institution joue un rôle important. Le Temple, la Synagogue, l'Eglise, la Mosquée sont des institutions humaines qui ont pour charge de garder et de transmettre le message. C'est-à-dire qu'elles sont marquées par les influences des époques, des cultures et des personnes. Souvent dans l'histoire, il y a eu des dérapages. Tout le monde connaît ces circonstances où la papauté s'implique davantage dans les affaires de pouvoir que dans les affaires spirituelles, ou bien comment elle traite même les questions spirituelles en termes surtout de pouvoir. Cette fascination pour le pouvoir doit être clairement identifiée et il est essentiel de savoir repérer quelles influences ces diverses tendances parasitaires ont eues, et ont encore au quotidien, sur la transmission de l'enseignement, car nos institutions restent

profondément marquées par nos tendances humaines, par nos velléités de pouvoir, par notre attraction pour le prestige, mais aussi par nos peurs de la vie et de l'insécurité, ou par notre désir d'imposer notre propre vérité.

Il est tragique de constater que l'institution, par sa nature institutionnelle même, se situe fondamentalement en contradiction avec le message qu'elle veut apporter. En dépit de ce message vivant de libération dont elle est chargée, elle est fondée sur une hiérarchie stricte calquée sur le modèle de la royauté ou de la gestion de l'Etat. C'est que nous avons de la peine à concevoir une réelle forme de vie communautaire inspirée par l'esprit; nous nous laissons prendre dans nos habitudes et coutumes de pensée étroite. Cette forme hiérarchique calquée sur celle de l'Etat est surtout inspirée par des valeurs masculines d'efficacité et de rationalisme. Elle ne laisse que peu de place à l'intuition qui est plus une vertu féminine et qui, dans la recherche spirituelle, constitue une dimension essentielle de l'écoute.

Par opposition à l'institution, la communauté est davantage, elle, porteuse de cet esprit d'écoute et de concertation qui d'ailleurs n'exclut pas l'exercice d'une forme d'autorité, détenue alors par les personnes en charge ou les personnes choisies au nom de leur maturité, de leur esprit d'écoute et de service, et non de leur façon d'exercer le pouvoir.

Aujourd'hui encore, dans les déclarations officielles des autorités ecclésiastiques, il est important d'essayer de faire la part des choses entre ce qui est humain et ce qui est inspiré (ou inspirant), même si c'est naturellement là une interrogation qui reste souvent sans réponse! Chacun doit garder sa liberté de conscience sans pourtant se réfugier sur les chemins de la facilité.

Plus que l'institution, la véritable Eglise héritière de l'enseignement est constituée par le corps discret, vivant et diversifié de l'ensemble des croyants qui, de manière imperceptible et même parfois cachée, change, progresse et évolue sans cesse dans la pratique quotidienne, davantage en fonction des inspirations issues de la vie qu'à partir de directives issues de la hiérarchie. Cela ne l'empêche pas d'avoir aussi ses faiblesses et ses imperfections, car elle n'est que l'expression humaine de la foi qui l'anime. Cette Eglise-corps est pourtant le corps même de l'Eglise; elle est cette communauté plus féminine qui anime vraiment la vie. Il importe de bien distinguer l'Eglise-corps des croyants de l'Eglise-institution. Seule la première constitue le corps vivant et diversifié qui, par son nombre et sa qualité, constitue la substance essentielle, tandis que la seconde remplit tant bien que mal le difficile et indispensable rôle de cadre et d'autorité.

6) La contemplation et la morale

Il importe aussi d'établir une autre distinction fondamentale; la religion se compose de deux dimensions essentielles:

- 1) la contemplation qui consiste en notre relation personnelle au divin ou à la Vie, et
- 2) la morale qui est le code de comportement qui en découle.

Il est triste de constater que trop souvent l'institution (Temple, Synagogue, Eglise, Mosquée) a évacué la dimension contemplative au profit de la dimension morale, à des fins de simplification de son enseignement. Il est plus facile de faire comprendre une attitude morale que de sensibiliser à un vécu relationnel insaisissable, et il est plus facile d'assurer son pouvoir en affirmant quelques règles de comportement simples qu'en initiant à une relation qui est appelée à libérer l'être et à le rendre autonome de toute domination. Or c'est la dimension de la contemplation qui fonde l'originalité de la recherche

Communauté et autolimitation

spirituelle et non la dimension morale que l'on retrouve à peu de chose près identique dans toutes les civilisations (ne pas tuer ni voler ni mentir ni violer). Ce déplacement de la contemplation à la morale a considérablement appauvri ce qui doit constituer la source même de la vie spirituelle et a fait de l'intervention moralisante de l'institution un enseignement lourd et oppresseur.

Il est bon ici de tenter de dire en quelques mots ce vers quoi tend la contemplation, naturellement sans pouvoir la cerner tant ce domaine est insaisissable, infini et mystérieux. Il me semble que trois aspects sont fondamentaux dans l'approche contemplative:

1) La contemplation est tout d'abord une relation avec la vie dans son essence. Nous sommes destinés surtout à être, plutôt qu'à faire. Et pour être aussi pleinement que possible, il convient de nous sentir vivre, de prendre conscience du souffle qui nous parcourt, du battement de notre cœur et du flux de sang qui nous irrigue, des messages que nous délivrent tous nos sens, des sons, des images, des odeurs, bref, d'être surtout là dans l'instant présent en sentant combien nous sommes vivants, indépendamment de toute activité. C'est la joie d'être en relation avec la Vie, avec l'énergie qui nous anime, en relation personnelle avec notre créateur, avec Dieu ou avec celui qui nous insuffle cette force de vie, quel que soit son nom. Dieu pourtant reste toujours discret, comme absent. Sa rencontre n'est que rarement directe. Sa présence s'exprime en douceur à travers cette paix qui vient nous habiter. Il serait frustrant et illusoire d'attendre de nos moments de contemplation une rencontre avec Dieu comme nous rencontrons notre voisin. La contemplation nous confronte plutôt à une forme indéfinissable de vide habité de plénitude, à une sorte d'absence apparente, en fait intensément habitée par une forme de présence insaisissable. Cette confrontation au vide demande un effort de volonté et d'ouverture

ainsi qu'un certain courage; elle n'est pas un état qui vient naturellement, mais elle est le fruit d'un effort personnel d'écoute, même si le fruit lui-même de la relation nous est donné gratuitement et nous inonde de cette tranquillité propre à une harmonie du moment présent.

- 2) La contemplation est surtout écoute de ce que nous recevons, avant d'être projet et projection de nos intentions et de nos désirs sur l'environnement. Il importe d'être attentif à tout ce qui nous est donné. La contemplation consiste surtout à nous vider de tout ce qui fait obstacle à notre ouverture et de nous ouvrir à tout ce qui peut nous nourrir. Ainsi nous calmons peu à peu nos angoisses, nos attentes, nos frustrations, nos soucis et inquiétudes, et nous nous ouvrons au calme de l'instant présent, dans la confiance à la vie. La vie nous est donnée, tout nous est donné; il suffit d'apprendre à le recevoir.
- 3) La contemplation est enfin fondée sur l'amour qui est la force fondamentale qui anime la création. Par notre attitude d'écoute nous nous laissons habiter par notre joie de vivre, par la paix et la sérénité qui nous apportent harmonie et bonheur. De cet état de paix jaillit un sentiment d'amour qui embrasse toute la création.

Cette description est naturellement très sommaire et limitée. Elle ne montre qu'une direction générale qui s'avère différente pour chacun et qui est donc vécue en termes très différents par chaque personne. Toutefois, cette relation au vivant reste le fondement de notre vie et c'est cette harmonie intérieure perceptible résultante qui devient notre ancrage et notre source d'énergie. De la sorte, notre relation personnelle à la vie nous guide dans notre comportement social, dans notre vie quotidienne et devient un code de conduite. Elle est la source de notre morale qui s'instaure de manière naturelle et découle logiquement de la perception que nous acquérons de la vie à travers la contemplation.

La morale n'est donc plus une contrainte ni une menace de punition, mais une inspiration directement issue de notre expérience vécue. Lorsque l'on perçoit la vie comme une richesse infinie, comment pourrait-on tuer, voler, violer, mentir? Notre conscience sait donc nous guider et nous apprend petit à petit à régler nos comportements sur notre vécu. Cela demande naturellement aussi beaucoup de courage et de lucidité pour être cohérent. Et souvent nous ne faisons pas ce que nous désirons.

Dans cette perception de la vie fondée sur la contemplation, nous découvrons une attitude bien éloignée de la lourdeur moralisante et culpabilisante des institutions religieuses. Certes il est plus facile de transmettre l'enseignement sous la forme d'un code de bonne conduite que d'initier à un vécu profond et authentique qui s'avère en fait indicible et mystérieux. L'enseignement se réduit ainsi trop souvent à la morale.

7) *La religion et la culpabilité*

Nombreux sont ceux qui se sont brouillés avec la religion car souvent, trop souvent, celle-ci revêt un aspect dominateur, moralisant et oppresseur qui lui confère un visage dur et sans amour alors qu'elle devrait justement être l'expression de la tendresse, de la compréhension et de la libération. C'est que l'institution religieuse, Eglise, Temple ou Mosquée, a trop souvent déformé le message du Livre pour tenter d'asseoir sa propre autorité, d'imposer ses dogmes, de contrôler ses sujets, voire même d'imposer un pouvoir très séculier qui n'avait rien à voir avec le message spirituel qu'elle était censée porter. L'institution apparaît ainsi, au cours des siècles, autoritaire et sans compréhension de ce que vivent les fidèles et trop souvent elle transforme un message d'amour qui doit nous indiquer la voie de

l'épanouissement personnel en un code moral contraignant, étroit et répressif qui nous renvoie au contraire à un profond sentiment de culpabilité.

Toute la notion de péché est devenue ainsi la notion-clé de l'enseignement de l'Eglise alors que c'est la libération qui devrait en être le fil conducteur. Cette notion de faute, fondée sur le récit allégorique du péché originel pris au pied de la lettre, a été au cours des siècles le principal instrument de domination du clergé sur le simple peuple. Les peintures de Jérôme Bosch sont venues encore terroriser les fidèles en les menaçant des peines de l'enfer s'ils ne se comportaient pas comme cela leur était dicté par les autorités morales de l'époque.

Il est intéressant de revenir sur le sens originel du mot *péché*. En hébreu⁴ comme en grec⁵, il y a un sens qui domine: c'est celui du tir qui manque son but. Le péché est ainsi une déviation, un élan qui n'atteint pas le but qu'il devrait toucher. Le mot grec⁶ vient même d'une racine qui signifie *participer*, précédée d'un a- privatif qui apporte l'idée de négation, et prend donc le sens de *ne pas participer*. Ainsi le péché⁷ est, au sens littéral, une absence de participation. C'est un mouvement qui dévie et ne crée pas le lien attendu; c'est un manque dans la relation, une dette, une obligation manquée. C'est la mise en échec de la relation avec Dieu, c'est donc aussi le fait de ne

⁴ חָטָא \equiv עָרַב (hatha): 1) manquer le but. 2) trébucher, tomber. 3) manquer (par opp. à trouver). 4) être en défaut, pécher. 5) perdre. PI 6) offrir comme expiation, expier, se purifier. HIPH 7) faire pécher, séduire.

⁵ ἀμαρτία: 1) erreur. 2) faute. Ce mot est en rapport avec le verbe ἀμαρτάνω : 1) manquer son but. 2) dévier, s'égarer. 3) se tromper, se méprendre. 4) ne pas obtenir. 5) être privé de. 6) manquer de faire, négliger. 7) commettre une faute, faillir, pécher.


⁶ mer- est une racine qu'on retrouve dans les mots qui expriment l'idée de partie, de partage, de participation, et cette racine se compose avec le a- privatif pour donner ἀμαρτάνω, vu ci-dessus..

⁷ οφειλῆμα : dette, obligation.

Communauté et autolimitation

pas se rattacher à sa source, de manquer sa vocation, de manquer sa vie. C'est ainsi avoir une relation tordue⁸ avec Dieu, avoir mauvaise conscience, être inquiet, troublé, se sentir coupable et rejeté. On le voit, la souffrance prend sa naissance dans l'éloignement né de l'incapacité d'établir la relation qui nourrit, et non dans l'autorité vindicative d'un Dieu qui punit.

Le péché n'est donc pas une désobéissance aux règles de la morale, mais c'est une rupture dans le lien à ce ou celui qui nous fait vivre. L'enfer n'est pas une prison où l'on enverra plus tard celui qui a transgressé la loi, mais c'est cet état de souffrance dans lequel nous nous trouvons ici et maintenant lorsque nous nous séparons du corps auquel nous appartenons. En fait, nous ne sommes que la partie d'un tout; nous sommes entièrement interdépendants les uns des autres, comme les cellules d'un même corps. Nous faisons partie d'un même tout, c'est-à-dire de cet univers qui nous nourrit, qui nous réchauffe et qui nous procure tout ce dont nous avons besoin. Vouloir faire cavalier seul, rompre le lien qui nous unit à notre source et à nos semblables est une erreur fatale qui nous jette dans la souffrance. L'enseignement du bouddhisme a su admirablement bien expliquer, de manière très pragmatique et concrète, comment la souffrance naît de nos comportements inadaptés. Le samsara n'est pas une punition des dieux, mais la conséquence logique de l'enchaînement des causes et des effets. Or l'Eglise, pour des raisons certes didactiques, mais aussi pour des raisons de pouvoir, a manipulé le spectre du péché et de l'enfer et a déformé cet enseignement pourtant fondamental dans notre recherche de la libération. La perception culpabilisante du péché nous empêche de percevoir nos limites humaines comme un enfermement dont nous sommes à la fois les principaux auteurs et

⁸  (avah): 1) agir de façon perverse, pécher. 2) être courbé, ployé, tordu de douleur, de tristesse. 3) être pervers. PI 4) courber. 5) renverser, bouleverser, retourner. 6) pervertir.

victimes, et dont la vie vécue pleinement est destinée à nous libérer. Heureusement, ce discours de l'institution n'est pas si exclusif; combien de personnes inspirantes ont su nous renvoyer un autre visage d'une vie spirituelle épanouie qui mène à la libération, au-delà des souffrances dues à nos maladresses.

Quelques béquilles de notre recherche spirituelle

Le sens de la vie spirituelle

Il serait contradictoire de vouloir définir ici un but à notre vie spirituelle, pour cette dimension qui est si centrale à nos vies, car cette vie spirituelle est la vie par excellence, et non un moyen vers un objectif plus général. Le but de la vie n'est-il pas de découvrir le sens de la vie? La vie est un but en elle-même. Il est donc prétentieux de vouloir définir son sens. Toutefois, nous pouvons ici essayer de dégager quelques lignes de force de notre recherche spirituelle.

L'effort principal consiste à voir derrière les apparences ce qui est réel et permanent. Comme l'enseigne le bouddhisme, tout n'est, dans notre vie, que momentané et passager. Nous mourrons tous un jour et donc notre corps n'est qu'une enveloppe provisoire. Nos sentiments changent d'un moment à l'autre et aucun n'est vraiment durable au point que nous puissions en faire un fondement de notre existence. Les jours passent, les saisons passent, les êtres passent. Nos buts dans l'existence, notre carrière, notre vie sociale, nos représentations du monde, nos proches prennent forme et disparaissent. Quel est donc le fondement de la vie qui dure vraiment? Où est la permanence? Ou est la source de cette vie?

L'effort principal consiste à acquérir une vue clairvoyante de ce que nous ressentons et de ce qui nous arrive, au-delà de nos désirs propres, de nos frustrations, de nos efforts. Nous cherchons à

percevoir tant bien que mal, au-delà des anecdotes de notre quotidien, le sens profond qui oriente l'univers, les forces qui nous donnent vie et nous mènent vers une évolution profonde et fondamentale. L'éphémère ne s'oppose pas à ce sens profond; au contraire, il nous en rapproche car il nous met en relation directe avec le présent qui est vie par excellence, en-deçà de nos projets, de nos attentes, de nos représentations. Cette vérité est donc plus proche qu'on ne le croit, car elle nous accompagne au quotidien, comme notre respiration et le battement de notre cœur.

L'effort principal consiste à voir clair, c'est-à-dire à être clairvoyant. Comme cela a été dit, chaque événement, chaque fait peut à mon avis trouver une interprétation d'ordre matériel et une interprétation d'ordre spirituel. Ces deux interprétations ne sont pas en contradiction, mais elles se situent sur des plans différents et se complètent. Elles sont toutes deux vraies et compatibles. L'important pour nous consiste à savoir passer d'un plan à l'autre et à percevoir cette autre dimension, car cette seule perception transforme notre vie. C'est donc un apprentissage important.

L'effort principal porte sur notre guérison; il est primordial d'atteindre nos couches profondes, là où réside notre vraie nature. Pour libérer cette vraie nature, nous devons soigner nos blessures et toutes les meurtrissures qu'a laissées la vie en nous et qui, par leurs stigmates, nous empêchent de voir la vie comme elle est; c'est que notre souffrance, nos désirs, notre frustration apposent un écran solide qui nous cache la réalité. Cette guérison n'est pas une transformation foudroyante, mais plutôt, comme la croissance lente et sûre de l'arbre, une métamorphose tranquille qu'on ne mesure que rétrospectivement, comme on mesure le chemin de l'escargot en constatant qu'il a changé de place même si on ne l'a pas vu avancer.

L'effort principal consiste à nous ouvrir, à nous vider de tout ce qui nous entrave. Notre source de vie est le véritable acteur qui nous inspire et nous donne la vie. Notre rôle ne consiste donc pas à trouver par nous-mêmes, mais plutôt à ne pas entraver la révélation. Cette voie est élagage et ouverture plus qu'effort d'acquisition et remplissage. L'effort donc est surtout abandon!

La question centrale de cette démarche est: qui suis-je? Car je sais que je ne suis pas mon corps, ni mon mental, ni mes émotions. Je sais que je ne suis rien de tout cela en particulier, mais tout cela à la fois et surtout bien plus encore, car l'essentiel se situe au-delà de ces aspects très partiels de mon être.

Nous reprendrons plus loin ces thèmes liés au sens de la quête spirituelle pour tenter de les approfondir. A ce stade de notre introduction cette grossière esquisse suffit provisoirement.

Les outils de la recherche

Quels sont les moyens et les outils de cette recherche qui veut aller au-delà des apparences? Là aussi, il s'agit d'un sujet délicat et je ne prétends pas du tout peindre ici une fresque exhaustive des bases de la spiritualité. J'en serais bien incapable. Je ne désire cependant qu'établir quelques distinctions entre divers apports qui enrichissent notre vie spirituelle et à propos desquels il y a trop souvent confusion. C'est aussi une manière de rendre à la démarche spirituelle toute sa mobilité et de faire sentir combien elle est tout sauf monolithique et prédéterminée.

Je distingue grossièrement quatre champs de référence qui vont par paires:

1) l'enseignement et l'expérience,

Communauté et autolimitation

2) la foi et la pratique.

Nous allons donc les examiner deux à deux.

1) *L'enseignement et l'expérience*

Pour nous aider sur notre chemin de développement personnel, nous disposons des richesses d'un large savoir et d'un vaste enseignement qui nous transmettent les connaissances acquises dans le passé, mais il est nécessaire d'assimiler cet enseignement, et surtout de l'intérioriser. Il est primordial de le faire nôtre. Dans ce sens, il convient de distinguer l'enseignement et l'expérience, qui constituent deux composantes importantes de notre évolution, mais se montrent parfois complémentaires, parfois antagonistes.

- L'enseignement relate l'héritage du passé que nous transmet la tradition; il condense, comme je l'ai dit, toute l'expérience humaine qu'il a mise en forme, en codes ou en symboles, pour qu'elle puisse être transmise et qu'elle puisse permettre ainsi aux générations suivantes de franchir rapidement les premières étapes de l'évolution.
- Au contraire de l'enseignement qui nous livre un paquet plus ou moins bien ficelé de récits, de mythes, de symboles, de doctrines et de formes d'expression ou de pratique, l'expérience est faite, elle, de notre seul vécu quotidien qui nous permet, de garder une certaine distance critique par rapport à cet héritage transmis qu'il faut encore assimiler, c'est-à-dire faire nôtre, au sens le plus personnel du terme, et dont nous devons tester la véracité. Il est important, pour nous, de mettre cet enseignement à l'épreuve de notre propre expérience, et d'apprendre à faire la part entre ce qui y est authentique et ce qui y est la marque de traditions passées, propres aux périodes précédentes. Notre expérience personnelle

nous permet, comme d'ailleurs dans d'autres domaines de connaissance, de nous approprier la tradition, de l'adapter, de l'intérioriser et de trouver notre propre relation avec cet héritage.

L'équilibre entre un esprit d'obéissance qui cherche à comprendre ce qui n'est pas encore assimilé et un esprit critique qui ose rejeter ce qui n'est pas compatible avec notre propre sensibilité dessine un chemin étroit que chacun de nous doit découvrir à sa manière sans tomber ni dans une servilité trop paresseuse ni dans une attitude de rejet trop facile. Ce besoin de tester l'héritage reçu est propre à la croissance humaine. L'adolescence, au sens propre ou figuré, est par excellence le temps de cette confrontation.

On voit comment l'enseignement et l'expérience sont à la fois complémentaires et antagonistes. Le premier cherche à transmettre à tout prix une vérité cohérente et parfois exprimée de manière un peu rigide, la seconde vient souvent contester cette vérité et trie les diverses composantes de cet héritage. C'est pourquoi le chemin est plus une interrogation qu'une réponse claire; il apporte des éléments de réponse, mais ceux-ci sont sans cesse remis en cause.

2) *La foi et la pratique*

Cette distinction entre enseignement et expérience vient se compléter d'une seconde distinction qui lui ressemble, entre la foi et la pratique:

- La foi est la confiance dans la tradition reçue. Apprend-on à nager si on ne croit pas qu'on puisse flotter sur l'eau? L'enseignement, pour être efficace, nécessite que l'élève lui accorde foi. Mais la foi, si elle est un support indispensable de la recherche spirituelle, ne peut pas être aveugle. Elle doit naturellement s'appuyer, comme je viens de le dire, sur l'expérience, et elle doit aussi se traduire dans

la pratique, c'est-à-dire que la foi doit être un moteur de changement pour que la vie quotidienne s'adapte à l'héritage de l'enseignement. La foi tire en avant; elle est la promesse de ce qui doit encore prendre forme; elle sert de pont entre ce qui est acquis et ce qui doit encore être assimilé. Elle est un ancrage dans l'invisible, un enracinement dans ce qui ne s'est pas encore réalisé ou incarné dans notre vie; elle est une relation profonde avec Dieu, qui se maintient même lorsque nous ne sentons plus sa présence. Elle stimule la curiosité et l'envie de découvrir toujours davantage. Mais elle ne peut servir de refuge contre le test de l'expérience et de la vie quotidienne, sinon elle devient intégrisme. Testée, la foi devient savoir. La foi est la mémoire de l'expérience, c'est-à-dire de l'enseignement testé par la pratique.

- La pratique est le champ de rencontre entre cette foi et la réalité de chaque jour. C'est dans cette confrontation que la foi est mise à l'épreuve du feu. Et la tension entre ce que nous attendons et ce que nous reconnaissons dans notre réalité quotidienne nous entraîne dans un élan créateur. Cela semble vrai dans tous les domaines où l'être humain cherche à appliquer ce en quoi il croît, que ce soit dans le domaine scientifique, philosophique, social, politique ou spirituel. La pratique est l'incarnation de la foi; elle teste la foi et lui donne corps. Foi et pratique s'éclairent l'une l'autre. La pratique nous permet de progresser car elle rend l'expérience plus conforme à nos convictions. La réelle mutation se produit en fait surtout au niveau de notre être personnel, dans notre manière de ressentir et de percevoir le sens de la vie ainsi que dans notre faculté de faire face aux événements du quotidien avec l'équilibre requis.

Ainsi se distinguent deux groupes d'acquis: d'une part l'enseignement et la foi que nous lui accordons, et d'autre part l'expérience et la

pratique qui sont la confrontation personnelle avec le quotidien et l'expression dans la matérialité de notre vie. L'enseignement nous livre la matière brute. La foi nous tire en avant. L'expérience nous nourrit et nous offre une distance critique. La pratique transforme notre vie, permet de nouvelles expériences, et enrichit notre foi, après avoir testé ce nouvel acquis. L'essentiel n'en réside pas moins dans l'expérience et la pratique, car c'est le quotidien qui fait notre chemin. Et c'est dans cette pratique que nous devenons nous-mêmes. C'est là que l'esprit s'exprime dans la matière et que la matière stimule ou défie notre esprit. L'esprit devient ainsi pratique d'un regard nouveau.

La perception de contradictions entre enseignement et expérience personnelle, entre foi et pratique, décourage beaucoup de gens, comme si l'enseignement ne pouvait pas être remis en cause. L'esprit doit rester critique pour ne pas se laisser bloquer par des faits choquants ou des attitudes incompatibles avec le message d'amour.

Observation, conscience et perception

Qu'est-ce qui lie enseignement, expérience, foi et pratique dans notre démarche personnelle, face à l'institution? C'est sans doute la conscience qui permet de trouver un juste équilibre entre ces diverses composantes. Notre chemin est naturellement fait de tâtonnements nombreux, mais l'esprit d'observation, le recul par rapport à soi-même et la clairvoyance restent des outils indispensables.

Pour accroître notre conscience, nous disposons de toutes nos facultés d'esprit. La conscience semble être la force de l'esprit, car, au sens étymologique⁹, elle rassemble toutes les données disponibles, offre une synthèse et cherche l'équilibre. Et surtout elle ramène tout au

⁹ Conscience vient du préfixe latin *con-* qui exprime l'idée d'accompagnement et de synthèse, et du verbe latin *scire* qui signifie *savoir*.

Communauté et autolimitation

moment présent, car il n'y a de conscience que dans le présent, dans le moment actuel. Au contraire du savoir intellectuel, elle se situe ici et maintenant. La conscience est la vie dans l'instant.

Dans notre pratique, l'observation reste l'outil principal: que se passe-t-il autour de moi? que se passe-t-il en moi? non pas ce que j'imagine qu'il s'y passe, mais ce que je peux réellement observer, avec un oeil neuf et critique. Comment puis-je distinguer les faits extérieurs, ou même intérieurs, et mes réactions à ces faits, selon la chaîne des perceptions décrite plus haut? Comment puis-je voir les enchaînements de cause à effet? Il est essentiel de savoir repérer les moindres changements en soi, de percevoir comment notre esprit fonctionne et d'en prendre conscience. Dans cette pratique de l'observation, le bouddhisme s'avère très fin, car, par son côté très pragmatique et rationnel, il ne laisse échapper aucun détail.

Toute cette question de la perception est ici centrale, comme aussi la question de savoir reconnaître l'importance de ce qui est réel et surtout l'importance fondamentale de ce qui est invisible, au-delà des apparences. C'est pourquoi j'ai proposé ce petit détour par quelques considérations concernant l'esprit et la conscience ainsi que la manière dont nous percevons le monde et nous-mêmes.

3) PERDRE L'ESPRIT: SEPT DESEQUILIBRES MAJEURS

La grande tragédie de notre civilisation réside dans le fait qu'elle a perdu la conscience de ce qui se passe autour d'elle et en elle, de ce qu'elle provoque et de sa manière de réagir à l'évolution en cours. Nous avons perdu cette conscience essentielle; nous avons perdu tout simplement l'esprit, car nous sommes obnubilés par nos désirs, par notre avidité, par notre peur de la vie, et notre insécurité profonde face à une nature et à un cosmos qui dépassent notre entendement dans tous les domaines.

Un monde en déliquescence

Un terrible cataclysme est en cours au niveau planétaire, dû à la grave dégradation de notre milieu tant physique que social. Nombreux sont les aspects émotionnels, psychologiques, culturels et spirituels dans cette dégradation de notre milieu, et l'esprit, sous ses diverses formes, en est une composante essentielle.

Notre monde, c'est-à-dire notre planète et ses habitants de toutes catégories et espèces, se voit frappé d'un grand mal que provoque la destruction de notre milieu par notre espèce, motivée surtout par les trois attitudes principales que sont notre avidité, notre peur et notre ignorance, et qui entraînent des réactions de haine et de violence inimaginables: des guerres d'une cruauté dépassant toute représentation, au Nord comme au Sud une exploitation sans retenue des ressources naturelles comme des travailleurs, une oppression des femmes et des enfants qui subissent des traitements en dessous de toute dignité, une manière de concevoir le développement

matérialiste au détriment de toute autre valeur, une domination de la finance qui devient un monopole détenu par quelques mains toujours moins nombreuses, une course aux armements qui ne recule devant aucune destruction, des cataclysmes naturels qui sont trop souvent la conséquence de graves déséquilibres provoqués par l'intervention humaine. Et en parallèle à cette grande oeuvre d'autodestruction, nous voyons progresser le grand déracinement des êtres humains: toujours plus de réfugiés, de sans-abri, de délinquants, de drogués, de criminels. Visiblement nous avons perdu nos repères. L'homme est en rupture avec l'univers. Nous avons tout simplement perdu l'esprit!

Sept déséquilibres

Il me semble qu'il est possible, pour simplifier, de ramener les causes de ces divers cataclysmes à sept grands déséquilibres principaux, qui marquent notre époque et sont, à mon avis, à la source de la plupart de nos souffrances.

D'abord un déséquilibre général:

- (1) entre humanité et nature,

Puis 3 déséquilibres concernant notre société humaine:

- (2) entre féminité et masculinité,
- (3) entre pauvreté et richesse,
- (4) entre Sud et Nord,

Et 3 déséquilibres concernant notre être:

- (5) entre idéaux et argent ou marché,
- (6) entre intellect et corps ou autres facultés,
- (7) entre apparences et Réalité.

On notera que ces déséquilibres concernent moins des antagonismes réels entre ces pôles soi-disant opposés que des formes de complémentarités défectueuses entre des qualités qui ont besoin de l'une comme de l'autre pour s'épanouir. Par exemple, le déséquilibre entre homme et nature est dû davantage à une complémentarité mal vécue entre la dimension naturelle et la dimension humaine de notre existence qu'à l'opposition de deux dimensions incompatibles que constitueraient l'humanité et la nature. De même féminité et masculinité doivent trouver leur forme d'expression mettant en valeur leur complémentarité, plutôt que de se situer dans un antagonisme inconciliable qui ne pourrait se résoudre que par la domination de l'un sur l'autre. En fait, ces sept déséquilibres fondamentaux énumérés plus haut ont plutôt trait à la défection ou à la répression de certaines de ces dimensions négligées, constituées par le pôle faible de chacun de ces antagonismes, qu'à une opposition de ce qui nous semble être des contraires. J'essaierai de montrer que chacun de nous, dans son essence, est à la fois partiellement naturel et humain, partiellement féminin et masculin, partiellement pauvre et riche. Pour sortir de l'impasse du cataclysme écologique et social auquel nous assistons, il est primordial de découvrir un nouveau mode de vivre fondé sur la complémentarité de ces diverses dimensions qui habitent chacun de nous plutôt que de nous laisser réduire à un rôle simpliste défini par quelques apparences extérieures.

Dans les volumes qui suivent, je vais décrire ces sept déséquilibres par touches successives et je montrerai qu'à chacun de ces sept déséquilibres correspondent en général des attitudes psychologiques types, des valeurs et des comportements très fortement assimilés, qui en sont partiellement l'origine. Je tenterai d'esquisser une direction dans laquelle il me semble nécessaire de chercher pour en trouver l'issue. Je ne m'en tiendrai qu'à l'essentiel, afin de garder une vue d'ensemble et d'éviter de nous perdre dans les détails.

Communauté et autolimitation

Je montrerai surtout comment la transformation de nos relations dans chacun de ces domaines doit nous permettre à tous de trouver un forme de bonheur partagé. C'est pourquoi chacun des volumes composant cet essai aura un titre formulé en termes positifs:

- 1) Confort et effort: une réconciliation entre nature et humanité.
- 2) Récessif et dominant: une réconciliation entre féminité et masculinité.
- 3) Simplicité et abondance: une réconciliation entre pauvretés et richesses.
- 4) Circulaire et linéaire: une réconciliation entre Sud et Nord.
- 5) Vocation et subsistance: une réconciliation entre idéaux, argent et marché.
- 6) Savoir et connaissance: une réconciliation entre intellect, corps et autres facultés.
- 7) Esprit et matière: une réconciliation entre apparences et Réalité.

Le mot *réconciliation* apparaît à chaque fois; c'est qu'il est certainement l'une des clés majeures de notre bonheur.

Mais auparavant il convient d'esquisser, ici déjà, quelques orientations destinées à remédier à ces graves déséquilibres. Ces orientations ne cesseront de réapparaître au cours de cet essai, car elles concernent tous les déséquilibres et chapeautent les solutions que nous proposerons. Elles concernent surtout l'esprit de la démarche et c'est pourquoi elles trouvent bien leur place dans cette partie d'introduction générale, à la suite de ce qui a été dit sur l'esprit et la recherche spirituelle. Il y sera surtout question de la dimension communautaire qui seule peut apporter des solutions à la mesure de ces graves maux. Par essence, la démarche spirituelle est

communautaire. Par essence, une communauté ne subsiste que si elle développe sa dimension spirituelle.

4) LA DIMENSION COMMUNAUTAIRE

Les considérations qui vont suivre pourront paraître un peu théoriques parce qu'elles ont trait à la dynamique communautaire en général et qu'il est difficile de les rendre très concrètes vu qu'elles revêtent mille aspects différents selon les circonstances. Chacun saura pourtant y reconnaître ce qu'il peut observer dans les débats de la politique régionale ou dans les principaux enjeux qui caractérisent les situations d'injustice ou de conflit au niveau local.

Les facteurs de l'équilibre et de l'équité

Conscience de l'équilibre

Nous sommes des êtres de besoins et de désirs qui pouvons vivre avec presque rien mais qui pouvons aussi consommer en quantités presque illimitées; au minimum, nous respirons, nous nous protégeons des intempéries, nous mangeons et buvons. Ce sont nos besoins fondamentaux les plus réduits sans réponse auxquels la vie ne peut pas se développer. Pour satisfaire ces besoins minimaux, nous avons besoin d'air, d'un abri, de nourriture et d'eau, et notre milieu nous fournit en général ces ressources, mais pas forcément en chaque lieu en quantité suffisante, surtout si le milieu est pauvre ou si la densité de population augmente, accroissant par là même la pression sur l'environnement. Ceci est un lieu commun. Pourtant la grande tragédie de notre époque consiste dans le fait que notre civilisation moderne n'est pas en mesure de garantir la satisfaction de ces besoins élémentaires pour la totalité de l'humanité - sans même parler des autres besoins presque aussi fondamentaux tels que logement, santé, éducation - alors que l'eau, l'air et la nourriture sont globalement disponibles en suffisance.

Nous le savons pertinemment, même si nous l'évacuons de notre conscience, la satisfaction de nos besoins dépend essentiellement:

- 1) de deux paramètres: l'ampleur de nos besoins et la capacité du milieu à procurer les ressources nécessaires et à absorber les déchets consécutifs,
- 2) et de deux critères d'évaluation: l'équilibre et l'équité.

1) Les deux paramètres sont en dialogue dynamique l'un avec l'autre car ils sont interdépendants:

- D'une part l'ampleur des besoins manifestés varie d'une personne à l'autre et elle n'échappe pas à la loi du nombre, c'est-à-dire que la totalité des besoins du groupe, s'ils ne sont pas régulés, découle du simple cumul des besoins individuels.
- D'autre part, quelle que soit cette quantité cumulée, la proportion dans laquelle ces besoins sont satisfaits dépend essentiellement de la disponibilité des ressources nécessaires ainsi que de la capacité du milieu à absorber la quantité de déchets générés.

Dans l'idéal d'une société mature, ces deux paramètres varient en permanence et restent toujours en dialogue dynamique, car l'ampleur des besoins se règle sur la capacité du milieu dont dépend le groupe.

2) Les deux critères d'évaluation découlent de ces limites de disponibilité et de capacité d'absorption en regard du nombre de personnes concernées:

- D'une part le critère d'harmonie doit veiller à ce que nos rapports à notre milieu naturel satisfasse l'exigence d'équilibre, c'est-à-dire que nous respections les limites définies par notre milieu, qui restent complètement indépendantes de l'ampleur de nos besoins.
- D'autre part le critère d'équité doit assurer une juste répartition entre bénéficiaires des richesses disponibles.

Communauté et autolimitation

Reprenons ces composantes plus en détail, en commençant tout d'abord par le rapport entre les besoins et les ressources ou déchets.

L'ampleur de nos besoins

Au-delà des simples besoins de respirer, boire, manger et s'abriter, nous avons de nombreux besoins tout à fait légitimes qui s'échelonnent des plus élémentaires aux plus sophistiqués. Le désir vient souvent compliquer notre vie, car notre avidité souhaite souvent davantage que nous ne pouvons absorber et tout supplément de biens acquis ne procure pas forcément un enrichissement à notre vie, surtout en ce qui concerne la croissance profonde de notre être spirituel.

Disponibilité des ressources et absorption des déchets

La plupart de nos besoins font appel à des ressources matérielles ou se traduisent du moins par un impact matériel sur notre milieu dans lequel nous prélevons les ressources nécessaires à satisfaire ces besoins et dans lequel nous rejetons nos déchets. Toutefois, certains besoins ont plus d'impact sur le milieu (notre nourriture par exemple) que d'autres besoins plus immatériels (nos sentiments par exemple). C'est une évidence, l'accroissement des besoins d'ordre matériel pèsera donc plus sur le milieu que celui des besoins immatériels. Si je vis isolé dans un milieu fertile, je n'aurai vraisemblablement pas de difficulté à satisfaire mes besoins, mais si la densité de population s'accroît fortement, la pression sur le milieu s'accroît car elle demande à une surface très réduite d'une part de produire les ressources nécessaires à un nombre accru de personnes et d'autre part d'absorber et de recycler les déchets produits par ce même groupe social accru. Face à une insuffisance de ressources, ressentie comme une pénurie, nous faisons très vite intervenir la nécessité de transport ou de

déplacement, suivant que les personnes font venir les marchandises à elles (commerce) ou qu'elles vont au contraire à leur recherche (nomadisme). Cette démarche a tendance à exporter la pénurie ressentie vers d'autres lieux.

Voyons aussi plus en détail quels sont les critères d'évaluation déjà mentionnés.

Le critère d'équilibre

Notre société occidentale a appris à ne considérer que la première catégorie, celle des besoins, sans se soucier de la seconde, celle des ressources et des déchets. Lorsqu'il n'y a plus assez de ressources ou trop de déchets, nous y remédions par un moyen technique quelconque (extraction, production ou transport accrus) sans nous soucier des conséquences à long terme; le but consiste à alimenter sans cesse la machine pour favoriser la consommation qui est source de plaisir et de profit. Il est étonnant de constater qu'il n'est presque jamais question de réduire la satisfaction de nos besoins pour préserver l'équilibre, alors que pourtant nous avons la possibilité, dans nos pays riches, de réduire cette exigence sans tomber pour autant dans aucune forme de pénurie. Il est même certain que cette manière de faire s'avère la plus efficace et la plus simple, au nom du bon sens, pour restaurer un équilibre du moins partiel. Cette réduction de la consommation est d'ailleurs très timidement pratiquée, en cas de sécheresse, par les restrictions d'utiliser l'eau à des fins d'arrosage.

Comme on le voit, le critère d'équilibre n'est appliqué que si la volonté de le considérer est manifestée par le groupe concerné. C'est une règle éthique dont l'application découle de notre volonté seule, malgré les conséquences toutes mécaniques entraînées par tout

déséquilibre qui, lui, n'est pas une conséquence éthique mais naturelle. Rien ne nous force à l'appliquer, sauf la conscience des conséquences négatives qui ne manqueront de surgir si nous nous abstenons de considérer ce critère d'équilibre.

Le critère d'équité

Vu que toutes les terres ne sont pas également productives et que la densité de population est très irrégulière, pas forcément d'ailleurs en proportion de la productivité des sols, le transport à courte distance semblerait être la logique qui devrait permettre un rééquilibrage de la répartition des biens pour satisfaire une exigence d'équité et que chacun puisse disposer du minimum vital. Mais il en va exactement du contraire: les riches s'octroient la majorité des richesses de la planète qu'ils soustraient aux peuples et classes les plus pauvres. Nous intervenons dans les pays les plus pauvres pour nous saisir de leurs richesses, de leurs ressources en énergie, des produits de leur nature ou de leurs plantations. Les 10% les plus aisés de la population mondiale consomment 80% des richesses. C'est dire combien la disparité est extrême.

Le critère de l'équité n'est pas une règle naturelle; comme le critère d'équilibre, il est une clause éthique qui ne dépend que de notre volonté de l'appliquer, bien que les conséquences de l'injustice soient elles aussi patentées et réelles (conséquences naturelles de nos actes). Cette exigence d'équité doit donc être une clause purement morale qui nous serve de repère dans la distribution des biens et qui doive prévaloir sur les lois de l'économie pour rectifier les injustices qu'engendre le marché. Cette prédominance consciente de l'éthique sur les forces du marché, voulue et contrôlée par la seule volonté de la communauté, est le seul moyen de créer un monde plus juste dont nous soyons les garants au lieu d'en être les esclaves, car, riches ou

pauvres, si nous ne sommes pas en mesure de maîtriser les effets du marché, nous sommes réduits au rang de jouets sans aucune dignité, et non plus de sujets libres de nous orienter selon nos valeurs humaines.

Il est intéressant de constater que, dans la consommation excessive (les 80%) à laquelle se livrent les classes riches (les 10%), ce n'est pas la satisfaction des besoins vitaux qui consomme le maximum de richesses, mais au contraire le luxe et les abus. L'eau, l'air, l'alimentation, le vêtement, l'habitat, la santé, l'éducation et les relations humaines nécessaires pour répondre avec largesse à nos besoins les plus élémentaires ne constituent qu'une part infime de ce que nous consommons. Nos pays riches doivent donc réduire leur consommation selon un facteur 8, pour ne consommer plus que 10% au lieu de 80% des richesses; il est encourageant de constater que cette forte diminution de la consommation n'exige pas une réduction drastique de notre niveau général de vie, mais seulement une réduction radicale du gaspillage, du luxe et de l'avidité qui sont les facteurs principaux de notre haute consommation. Ce n'est pas une réduction linéaire dans tous les domaines, mais la disparition totale de comportements excessifs qui est requise: dans le domaine de l'énergie, des transports, de la consommation de produits venus de loin, dans l'utilisation de tous ces produits éphémères liés à la mode, dans notre désir d'avoir tout immédiatement, dans nombre d'attitudes agressives et avides, dans notre volonté malade d'accumuler sans cesse.

La marche à pied n'a certes pas le même rayon d'action que nos moyens de transport rapides, mais elle ne coûte rien et elle a une efficacité incroyable en regard de celle de l'avion, car elle ne déplace aucun poids superflu. Les pommes de terre et les haricots qui ont poussé dans nos jardins ne consomment presque rien en regard de

Communauté et autolimitation

ceux produits en Afrique ou de nos fruits exotiques importés par avion. La quantité d'eau nécessaire à nous désaltérer et à notre hygiène constitue une quantité infime de l'eau que nous gaspillons bêtement sans égard pour ceux qui n'en ont pas assez. Le faste de nos classes sociales les plus aisées et des divers potentats en mal de pouvoir, le luxe des grandes entreprises et des institutions en quête de prestige coûtent à la collectivité un prix humain, culturel et écologique extrêmement élevé. La liste de ces exemples de comportements excessifs, qui deviennent causes d'iniquité, est infinie car elle est la liste de tous nos excès. La réduction requise, pour permettre au critère d'équité de s'appliquer, exige donc un changement qualitatif de mode de vie et non pas un appauvrissement. Ce changement touche à nos options plus qu'aux besoins fondamentaux physiques, psychiques, mentaux et spirituels de l'être humain. Devant nous s'offre la possibilité de revenir aux valeurs plus élémentaires et plus authentiques en dépouillant nos modes de vie de toute leur surcharge. C'est une chance fondamentale dont nous reparlerons dans cet essai à propos de l'autolimitation qui y sera décrite comme un moyen positif de revenir à la vie.

Les besoins et les cycles

Notre société moderne ignore la notion d'équilibre, tant en ce qui concerne notre rapport au milieu que la répartition entre catégories sociales ou ethniques. Certains consomment plus que ce qui leur est favorable et se détruisent par excès (boulimie, alcoolisme, drogue). Et exceptionnelles voire inexistantes sont les communautés capables de régler leur consommation sur la capacité de leur milieu de produire les ressources élémentaires et d'absorber les déchets produits. C'était certainement une faculté des sociétés traditionnelles de savoir gérer ce rapport avec le milieu, partiellement pour des raisons spirituelles ou culturelles, certainement dans tous les cas pour des raisons très

pratiques de survie, car l'état du milieu, pour une société à faible technologie, détermine les conditions de sa propre survie. Les sociétés traditionnelles ont souvent pratiqué d'une manière ou d'une autre l'autolimitation et le contrôle démographique pour éviter d'avoir plus de bouches à nourrir que ne pouvait en assumer le milieu naturel et social. Elles ont souvent aussi su restreindre leur consommation en regard de la quantité d'eau ou d'alimentation disponible.

Il est essentiel de voir que l'alternance des saisons, que la variation des conditions climatiques, d'une année à l'autre, créent divers rythmes et provoquent une forme d'alternance d'abondance et de pénurie dont toute société intelligente sait tenir compte. Notre société moderne ne perçoit même plus ces alternances, car les saisons et la diversité de production selon les conditions locales ou le climat ont été abolies par le stockage, le transport et le commerce ainsi que par les valeurs et les modes de vie prônés par la culture et la publicité. De nos jours on ne sait même plus stocker en vue des périodes maigres, car cela impliquerait d'immobiliser un capital qui ne serait pas productif, chose impensable dans notre logique du gain maximum. On ne stocke qu'à des fins spéculatives, lorsque le temps peut se changer en argent, c'est-à-dire lorsque la pénurie devient source de profit.

Nos besoins peuvent s'avérer en fait très fluctuants si on admet de les adapter aux ressources disponibles. De même, lorsque l'environnement montre qu'il est saturé de déchets, il importe de ralentir la production de ces déchets pour permettre au milieu de les absorber et de les recycler.

La notion de cycle est la clé de la notion d'équilibre, car la nature utilise les déchets comme ressources. La notion de déchet lui est en fait inconnue; c'est une notion issue de notre société de

consommation, car tout déchet devrait en fait se muer en ressource pour une phase ultérieure du cycle naturel de consommation. La notion de déchet est bien le signe du déséquilibre dans lequel nous vivons puisqu'il signifie que c'est une ressource qui ne trouve pas preneur ou qui est consommée à un rythme plus lent que celui auquel elle est produite.

Le critère d'équilibre est donc étroitement lié à l'évaluation de la vitesse de circulation des éléments dans le processus de recyclage. Le terrible handicap de notre société, pour qu'elle soit en mesure de s'intégrer à ce cycle, consiste dans le fait qu'elle pense en termes linéaires et non circulaires. Elle ne perçoit qu'un but, celui de son plaisir et de son profit, sans être consciente des cycles universels dans lesquels elle s'inscrit. C'est que notre société est complètement déracinée, comme nous le montrerons à propos du confort qui crée une capsule d'artifice autour d'elle et l'isole de son milieu qu'elle ne peut plus comprendre.

La faible compatibilité de nos activités avec les cycles

Chaque exploitation de ressources perturbe le milieu naturel, mais parce qu'il est vivant, celui-ci sait se reconstituer à condition que le prélèvement de ressources ne soit pas supérieur à sa capacité de régénération. Certains secteurs de l'économie sont plus ou moins en conflit avec le milieu suivant la manière dont ils sont gérés.

- L'agriculture est par excellence une forme de soin apporté au milieu, tant qu'elle se considère comme un moyen d'assurer le caractère renouvelable des ressources et de prendre soin de la terre. En montagne, elle peut contribuer à éviter la dégradation des sols et l'érosion, à limiter les dangers d'avalanches et de glissement de terrain. Cet esprit de respect du milieu et ce rôle d'entretien sont

tout à fait compatibles avec le rôle de l'agriculture d'assurer la subsistance de ceux qui vivent sur ces terres; cette loi de la croissance et de la consommation est une loi de la nature. Mais considérée comme un moyen d'exploiter le sol, l'agriculture devient une forme de domination et donc un instrument de destruction lorsque prévaut le profit au détriment du cycle naturel et que celui-ci se voit dopé par des moyens chimiques pour éviter les ruptures trop brutales propres à la variation et à l'alternance des cycles. Le mot *exploiter* est parlant.

- L'exploitation forestière se rapproche de l'agriculture; elle peut être destructive, comme elle peut respecter le cycle naturel, selon la manière dont elle est gérée.
- Le secteur minier ou pétrolier est toujours en conflit avec la terre car il a pour conséquence de détruire le milieu pour en extraire une ressource dont la reconstitution, par exemple pour le pétrole ou le charbon, nécessite une durée de recyclage tellement longue qu'elle dépasse de loin l'échelle non seulement de la vie humaine mais celle de la vie de toute l'humanité.
- L'industrie est très souvent en conflit avec le milieu, car elle manipule la matière et produit ce qui est artificiel, en métamorphosant la matière de manière irréversible, en générant une abondante pollution et de nombreux déchets, en engendrant souvent aussi des déséquilibres sociaux importants. L'artisanat, parce qu'il se pratique plus à l'échelle de l'outil qu'à celle de la machine et plus à l'échelle familiale qu'à celle de l'entreprise, revêt une dimension plus humaine, et donc plus adaptée au rythme du milieu et à ses cycles.
- Les services s'installent en général en territoire urbain et ne sont que très peu en rapport direct avec le milieu naturel. Ils ne transforment pas la matière, mais la déplacent ou gèrent son utilisation. Leur rôle devrait être d'exercer un regard critique sur

Communauté et autolimitation

l'utilisation qu'on fait de nos ressources et de limiter le volume de nos déchets. Ils devraient gérer les flux en regard des critères d'équilibre et d'équité. Bien au contraire, ils stimulent le désir et la consommation (commerce, publicité). Ils sont de grands dévoreurs d'énergie (bureaux, transports). Souvent ils vendent des biens virtuels dont la qualité et la véracité ne peuvent être testées (information, loisirs). Sous couvert de nécessité, ils encouragent fréquemment des besoins superflus voire inexistants (soins, prestige).

- Les transports constituent sans doute le problème majeur de notre époque car ils ne sont pas gérés selon des critères de nécessité mais selon des règles de profit. De ce fait la plupart des transports n'ajoutent aucune valeur aux produits transportés, mais satisfont le simple désir d'enrichir l'entrepreneur, le fabricant ou le revendeur. Ils sont grands consommateurs d'énergie, épuisent les ressources et créent une pollution atmosphérique et sonore qui atteint des seuils critiques, car elle rend notre milieu invivable et va même jusqu'à perturber gravement le climat.
- L'approvisionnement en énergie épuise rapidement les ressources de la planète, dans la mesure où nos principales sources d'énergie sont d'origine fossile - et donc non renouvelables au rythme de leur consommation - ou nucléaire - également non renouvelable avec de surcroît le problème non résolu des déchets. La consommation d'énergie, lorsque celle-ci est produite par une forme de combustion, engendre l'effet de serre qui provoque le réchauffement climatique, si cette consommation n'est pas intégrée aux cycles naturels d'absorption du carbone. Notre consommation excessive d'énergie non seulement perturbe gravement le milieu, mais génère surtout des politiques agressives (guerre, mise sous tutelle) qui visent à s'assurer le contrôle des sources d'énergie.

- Le tourisme est par excellence la forme d'exploitation qui détruit les ressources qui la nourrissent, car sa principale ressource est le paysage; son développement est toujours en conflit avec la nature originelle du site où il s'implante, avec la société traditionnelle qu'il veut faire découvrir et qu'il ne manque pas de bouleverser de fond en comble. Par sa nature même, le tourisme détruit le paysage, pollue le lieu, bouleverse les relations communautaires et change les us et coutumes. Il peut pourtant être pratiqué en douceur si ses promoteurs sont conscients des dangers qu'il véhicule et s'ils posent des limites claires à son développement. Pourtant, même une autolimitation très forte ne suffit pas à lever cette contradiction fondamentale qui caractérise le tourisme.

Ces quelques exemples suffisent pour illustrer notre propos concernant la notion d'équilibre et montrer quel chemin il reste encore à parcourir pour concevoir toutes nos activités comme des cycles (ou des parties d'un cycle) qui doivent pouvoir se boucler; sinon l'évolution induite s'avère irréversible. Le respect des exigences posées par les cycles naturels implique une refonte complète de nos activités humaines pour s'intégrer, selon une nouvelle logique, de manière vraiment durable à l'équilibre de l'univers. Et cette reconversion profonde dépasse de beaucoup les légères adaptations qu'on entreprend actuellement sous le label de *développement durable* qui est devenu une sorte de slogan à la mode, complètement vidé de son vrai sens.

La double loi du cumul

La vie perturbe la vie. On peut même dire à titre de boutade que la vie est malsaine pour la vie. Dans tous les cas, il n'y a pas d'équilibre absolu. Chaque intervention dans notre environnement vient perturber un équilibre qui s'est instauré comme résultante de la

dynamique variable des forces en jeu sur plusieurs millions d'années. Chaque arbre coupé modifie un peu cet équilibre, deux arbres plus qu'un, trois encore plus, et ainsi de suite sans qu'il y ait de seuil décisif. Cette modification constante des équilibres est le propre de la vie qui est mouvement, et c'est aussi le propre de la nature d'être en mesure d'intégrer ces changements dans le jeu des divers cycles qui tendent à rétablir l'équilibre originel. Nos actions individuelles s'ajoutent les unes aux autres; pour ainsi dire aucune d'elles n'est en fait nuisible tant qu'elle reste isolée, mais l'addition de ces petites actions et le cumul de leurs effets constituent petit à petit les facteurs d'un déséquilibre croissant, qui dépasse les capacités naturelles de notre environnement pour y remédier. La planification peut certes tenter de remédier aux effets pervers en tentant de les limiter ou d'en régler les causes. Cependant, rien n'est aussi efficace qu'une conscience aiguë de l'acteur lui-même qui devrait percevoir, par effet de cumul et de long terme, l'effet néfaste de son action multipliée par le nombre d'acteurs, même si ce n'est qu'une goutte d'eau qui vient s'ajouter aux autres pour créer le grand fleuve. Ce cumul en fin de compte nocif des effets négatifs de nos actions peu nuisibles en soi constitue la première loi du cumul.

Inversement, la conscience de cet effet de cumul exige de gros sacrifices personnels pour endiguer les maux qui en résultent, car, de même qu'une action individuelle n'a qu'un impact néfaste réduit, de même la restriction apportée à cette action individuelle contribue peu au remède, surtout en regard du prix élevé qu'elle semble exiger de chacun, en termes de renoncement à des avantages personnels; et pourtant cette faculté d'autolimitation reste essentielle. C'est là, sans aucun doute, l'un des problèmes majeurs de la protection de l'environnement, lié au fait que le sacrifice que nous faisons personnellement nous semble toujours trop lourd en regard des bénéfices, ou non nuisances, qu'il engendre. Ce cumul en fin de

compte positif des effets de nos coûteux sacrifices constitue la seconde loi du cumul.

Psychologiquement, il est difficile de penser à un niveau global lorsqu'on est impliqué à un niveau très local et individuel. Une conscience lucide de l'enchaînement des causes et des effets, surtout si elle se développe à un niveau microscopique, permet déjà d'enrayer le mal. Mais cette conscience ne peut en fait se développer aisément que dans un contexte social qui se situe d'emblée et consciemment dans une relation avec le milieu naturel comme le font les cultures aborigènes ou amérindiennes, car ce type de culture sait mesurer l'impact des choix effectués et surtout régler ses valeurs, c'est-à-dire ses désirs et aspirations, sur les limitations imposées par la nature. Ces cultures sont de réelles cultures matures car elles savent s'autolimiter sans intervention de tiers extérieurs. On voit combien la culture de chaque société joue ici un rôle fondamental, dans la mesure où c'est elle qui oriente le comportement collectif et individuel.

Profit individuel et service public

La double loi du cumul (cumul des effets de nos activités et cumul des effets de nos sacrifices) met en évidence son corollaire: faut-il courir après son intérêt individuel, en compétition avec les autres membres de la communauté, en espérant être plus rapide et plus habile qu'eux et gagner ainsi la course, ou faut-il au contraire rechercher l'intérêt général de la communauté, dans un esprit de solidarité, en admettant que l'équilibre communautaire me profitera plus que le gain éventuel que je pourrais tirer de la compétition? Il est certain que la seconde alternative est la meilleure, car la première ne manque pas de dégénérer. D'autre part, elle repose sur un pari risqué, car elle affirme jouer gagnant alors qu'en fait il y a plus de perdants que de gagnants dans cette forme de compétition. La première option

Communauté et autolimitation

est celle de nos sociétés occidentales à instinct primitif, fondées sur le profit, tandis que la seconde option est celle des sociétés de type traditionnel, qu'on peut dire en ce sens matures, fondées sur la co-responsabilité, pour des raisons plus réalistes qu'idéalistes. Les termes de ce choix peuvent se résumer sous la forme d'une question: service ou bien profit? On constate de nos jours une forte tendance à privatiser les services publics et les services publics pensent de plus en plus en termes d'entreprises privées, c'est-à-dire selon des critères de profit. Peu importe si on congédie des employés, si on renonce à desservir des localités éloignées (transports publics) ou si on favorise les plus aisés (services sociaux), l'important consiste de plus en plus à faire du profit, quitte à ce que ce choix nie les buts de l'action concernée, fondée à l'origine sur l'esprit de service. La disparition actuelle des services publics au profit d'entreprises privées abolit tout esprit de solidarité communautaire et montre combien les lois du marché sont non seulement incapables d'assurer l'harmonie et le bonheur humains, mais combien au contraire elles les détruisent.

Les termes de ce choix entre service et profit sont aussi valables sur le plan individuel et pour les petites entreprises. Le choix d'offrir un service de qualité se fait de plus en plus rare, car ce choix relève d'une forme de générosité et de responsabilité publique. Pourtant, il est évident que les entreprises qui fondent leur activité sur un esprit de service sont assurées de durer, même si elles renoncent ainsi à des profits fulgurants incompatibles avec cet esprit. En ceci, la communauté locale joue un rôle de soutien déterminant.

En règle générale, seule la solidarité communautaire est en mesure de contrer les mécanismes du marché et d'assurer un équilibre selon des critères éthiques et spirituels.

Le rôle de la communauté

La dimension réellement communautaire d'une collectivité locale naît d'une double prise de conscience absolument nécessaire pour que cette dimension s'exprime et que naisse une forme de solidarité:

- 1) La première prise de conscience affirme: notre avenir est notre affaire; c'est donc à nous de le prendre en mains et de le gérer en commun; tous les domaines de notre vie que nous abandonnerons à l'initiative d'agents extérieurs seront exploités dans l'intérêt de ces agents et risquent donc bien de se retourner contre nous.
- 2) La seconde prise de conscience affirme: cette prise en main de notre avenir commun implique une concertation collective minimale fondée sur la solidarité ou du moins la convergence des intérêts respectifs; elle ne pourra contrôler que les domaines où cette concertation sera effective; les autres domaines seront abandonnés au contrôle de tiers.

Le corollaire de cette prise de conscience, c'est la mise en place de moyens de contrôle et, pour cela, le respect de certaines règles élémentaires de comportement qui découlent de la concertation aboutie.

On peut remarquer que l'appartenance à une communauté ne devient réelle que lorsqu'elle implique une responsabilité de chacun vis-à-vis des autres membres de cette communauté. L'appartenance au club local, la participation aux activités de l'association de sport, la fréquentation du bistrot du coin sont certes des éléments caractéristiques d'une forme d'appartenance à une communauté locale, mais ces pratiques ne suffisent pas à définir la communauté comme une réalité, tant qu'il n'y a pas de responsabilité commune

face au devenir commun, car la solidarité communautaire repose sur la formulation d'un projet commun conscient et explicite.

Il est intéressant de souligner que la démocratie électorale, telle qu'elle est pratiquée dans nos pays, constitue en fait un frein au développement de la communauté locale et à la prise en main de son propre avenir par elle-même, car les politiques répondent surtout aux tendances de l'opinion dominante du moment; ils "surfont" sur la vague de la mode; dans le meilleur des cas, ils cherchent à flatter les citoyens en promettant de défendre leurs droits, mais jamais ils ne mettent en évidence le réel potentiel que la définition de responsabilités partagées et la mise en oeuvre de cette forme active de co-responsabilité pourraient permettre de réaliser. Pour être élu, il faut savoir plaire et la démocratie est dans ce sens impardonnable; elle se débarrasse de quiconque ne plaît plus parce qu'il présente les choses telles qu'elles sont. Le pouvoir de contrôle démocratique agit donc ainsi de manière surtout négative: il punit celui qui entreprend trop ou celui qui exige trop des citoyens. Notre démocratie repose essentiellement sur la délégation de pouvoir et s'avère donc démobilisatrice dès que les échéances de l'élection sont passées, car elle perd, après le vote, tout pouvoir d'expression et ne conserve en fait qu'un pouvoir de désaveu en perspective des élections suivantes.

En général, les politiciens ne proposent jamais de programme allant à l'encontre du petit confort de chacun ou stipulant un changement de mode de vie, car le programme doit en principe s'ancrer au contraire dans l'acquis et gérer surtout la stabilité et la défense des privilèges. Face à la dégradation avancée de l'environnement ou face au réchauffement climatique, la démocratie électorale est impuissante de provoquer le changement nécessaire, sauf peut-être quand l'urgence devient trop évidente, c'est-à-dire quand il est déjà trop tard pour agir efficacement; elle choisit alors ces thèmes de campagne en ayant la

précaution de ne pas heurter le confort du citoyen. Elle constitue ainsi un frein au changement; c'est dire que ce changement ne peut être effectivement initié que d'en bas et qu'il est donc erroné d'attendre une initiative des autorités pour remédier aux graves problèmes auxquels notre société est confrontée, tant que nous n'avons pas, en tant que membres de la communauté, pris nous-mêmes position en nombre. La double prise de conscience par la communauté locale décrite plus haut, concernant une nécessité de contrôle et une vraie concertation collective, est donc l'unique chemin vers le changement. En ce qui concerne l'initiative privée, il est encore plus évident que ce n'est pas elle qui va changer quoi que ce soit, sauf sous pression des consommateurs. N'abandonnons donc pas cet avenir aux mains des politiques ni aux mains des agents de l'initiative privée. Et soyons des citoyens et des consommateurs responsables.

Mythe et participation

Chaque société et chaque culture développe ses propres valeurs et son propre sens des priorités. Cette hiérarchie n'est pas l'échelle froide d'énumération de règles desséchées mais un tissu vivant et coloré d'émotions, d'aspirations, de récits, d'images et de contes qui dépeignent une sorte de grande fresque du bonheur. Cette image idéale guide la communauté dans ses choix en transmettant l'expérience du passé et en mettant en évidence le sens profond de la vie; dans cette grande fresque se mêlent à la fois les aspects matériels ou techniques et les dimensions philosophiques et spirituelles de la vie commune, offrant ainsi indistinctement une sorte de synthèse des aspects matériels et spirituels de notre quotidien. Cette fresque se traduit par de nombreux mythes qui s'érigent en image de justice et de paix et guident nos choix collectifs ou personnels. Ces mythes sont une composante essentielle de notre bagage social et culturel car ils servent de boussole. Ils nous indiquent la direction à suivre. Même

Communauté et autolimitation

s'ils semblent simplistes au premier abord, il expriment en fait la complexité de la vie de manière à rendre celle-ci perceptible sans avoir à la définir, car la définition de cette complexité n'est pas possible vu que toute tentative de la définir l'aplatirait.

De tout temps, l'humanité a cultivé des mythes. Les légendes et contes constituent la forme la plus tangible de ces récits qui mettent en scène divers héros et proposent des solutions aux problèmes humains. Bruno Bettelheim, dans son livre¹⁰ sur les contes de fées, a su admirablement démontrer l'influence de ces récits sur notre inconscient. C.-G. Jung a pour sa part montré comment ces mythes viennent cultiver et exprimer l'inconscient collectif qui inspire et guide la communauté. L'ensemble de ces mythes générateurs d'un comportement juste constitue la capacité qu'a une communauté de se rêver. Ce rêve illustre la société idéale et le présent et l'avenir qu'elle se souhaite.

Dans notre société moderne, on a découvert que ces mythes peuvent être manipulés et remplacés par de faux mythes créés de toute pièce ou du moins exacerbés, selon l'intérêt de celui qui les exalte. La publicité s'est montrée championne pour composer puis exploiter les faux mythes de l'occident: le goût de la vitesse, du temps à gagner, de la jeunesse, de l'argent, du prestige social, du plaisir, ne sont certainement pas des créations totalement artificielles, car il semble que ces images flattent des tendances innées en l'homme, mais ces mythes artificiels constituent des valeurs très discutables qui exaltent davantage les facteurs inhibants liés à notre crainte de la mort et à nos instincts autodestructeurs que des mythes constructifs nous aidant à dépasser nos craintes et nous incitant à viser des objectifs de vie qui nous valorisent vraiment en nous aidant à découvrir et exprimer notre

nature profonde. La publicité n'a aucun idéal, sauf celui de vendre davantage. Cette récupération de la force du mythe à des fins purement mercantiles ne peut que provoquer distorsion et dégradation de nos mythes.

De plus en plus - c'est un lieu commun - les valeurs sacrées de notre société sont récupérées et définies par le commerce et la politique pour défendre des intérêts égoïstes, par goût du profit et du pouvoir, et sans considération pour la destruction massive que ces fausses valeurs entraînent, plutôt que d'être façonnées par une saine perspective du sens profond de la vie. A lui seul, le développement de la valeur suprême de l'individualisme vient déchirer le tissu social et rompre les liens communautaires sur lesquels est justement fondée la capacité d'une communauté de développer des mythes qui dictent une forme d'autolimitation et de cohésion sociale.

Au-delà de toute forme d'idéalisation, ce qui distingue les sociétés traditionnelles de notre société moderne, c'est certainement d'une part cette faculté de défendre des valeurs spirituelles, par le biais des mythes, comme conditions importantes de la survie, et d'autre part cette conscience que les aspects matériels de notre développement ne sont pas les seuls critères de choix, bien que ces sociétés soient en fait matériellement bien plus fragiles que les nôtres. C'est qu'elles ont reconnu, à l'image du mythe qui les cimente, qu'esprit et matière s'imbriquent étroitement. De ce point de vue, il est frappant d'entendre les amérindiens parler de la société euro-américaine, car, par la vivacité de leur esprit, ils font ressortir avec humour des caractéristiques flagrantes que pourtant nous ne percevons plus concernant notre matérialisme et notre aveuglement éthique. La pauvreté des mythes et représentations de la société euro-américaine est telle qu'elle entraîne une rapide destruction du milieu naturel et social: pollution, bruit, drogue, isolement, violence. Ceci montre

¹⁰ Bruno Bettelheim: *Psychanalyse des contes de fées*, Laffont, Paris, 1976.

combien le mythe, tel qu'il est compris par les sociétés traditionnelles, joue un rôle essentiel dans notre survie, même s'il semble au premier abord fait de légendes incroyables mettant en scènes héros et êtres surnaturels. Par contraste, nos sociétés de confort matériel mettent en évidence non seulement la pauvreté de leurs mythes mais surtout la dégradation qu'entraîne la quasi absence de mythes structurants, de nature humaniste, idéaliste ou spirituelle.

Le mythe génère le regroupement de la communauté et la participation commune de ses membres à un même projet. Jean Duvignaud, dans son livre¹¹ *Chebika* où il décrit la vie d'une oasis saharienne du sud tunisien, parle du rôle et de la forme de ce mythe en ces termes: "La logique interne à la structure du mythe renvoie seulement, croyons-nous, à une participation commune dont elle définit les formes et les aspects: elle est comparable à une planche de Rorschach qui, apparemment confuse, oriente pourtant les projections et interprétations éventuelles de qui les regarde. La participation qu'entraîne le mythe reste contenue dans les limites d'une société déterminée par son type et sa configuration originale: elle rassemble les individus qui s'y trouvent enracinés et ne peut que très difficilement devenir communicable à des individus étrangers à ce système social, lesquels sont impliqués dans d'autres formes et modes de participation." Comme le précise Duvignaud, ces mythes rapportent une connaissance, une expérience et une action possible, qui se présentent différemment si la société est une "société historique" c'est-à-dire si elle a conscience de sa capacité de forger l'histoire, en contrôlant son destin et son milieu, ou au contraire si elle est de type traditionnel en cherchant à s'adapter aux conditions du milieu. Dans le mythe, expérience passée et expérience possible future convergent vers une même enseignement. Le mythe met ainsi

en scène les modes de la participation des personnes à la vie collective.

On le voit, la fausse notion de la liberté individuelle, telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui comme un droit de faire tout ce qui plaît, propose un faux mythe, car régressif, qui fait éclater la communauté et vient affaiblir la force catalysante du mythe idéaliste et progressif qui ne fait plus autorité mais ne présente dès lors qu'une possibilité indifférente parmi d'autres aux yeux de la collectivité dépourvue de hiérarchie de valeurs.

Le rôle du mythe progressif s'avère aussi essentiel pour orienter les activités d'une communauté autour d'un projet commun reconnu par l'ensemble de la collectivité, et pour imposer une limite mesurée et justifiée à la liberté individuelle.

Communauté et participation

Notre société moderne est fortement participative, mais cette participation est d'un tout autre ordre que celle générée par le mythe progressif: le marketing et la démocratie définissent des formes intenses de participation; en ce qui concerne le marketing, le consommateur informe le producteur de ses goûts ou préférences en participant activement au développement du marché par sa consommation personnelle des biens disponibles; en ce qui concerne la démocratie, le citoyen délègue sa force à l'un ou l'autre parti (ou candidat) en lice, abandonnant ainsi tout pouvoir de suggestion ou de contrôle.

Ces mécanismes de participation n'ont pas la faculté de garantir que les souhaits du consommateur-citoyen soient exaucés ou que son comportement soit réorienté vers des buts plus nobles, mais ils

¹¹ Jean Duvignaud: *Chebika*. NRF; Gallimard, Paris. 1968.

Communauté et autolimitation

mettent toutefois en place une structure qui peut permettre une saine communication si elle devient vivante et orientée vers un idéal. La démocratie et le contrôle de l'usager sur la production ne naissent pas de ces structures mais prennent forme si la maturité de la communauté sait intégrer les valeurs propres à cette qualité de contrôle. Si la communauté accède à cette maturité, elle peut alors réorienter son avenir, en réinvestissant les canaux existants du marketing et de la démocratie, tandis que si elle ne fait que participer en consommatrice, elle ne fait que renforcer les tendances en cours, ordonnées par les pouvoirs financiers, commerciaux et politiques, et par les intérêts individuels. Toutefois ces mécanismes du marketing et de la démocratie ne sont que les rouages de transmission; ils ne remplacent pas les mythes directeurs.

Le projet communautaire

Un véritable contrôle relève ainsi de la vitalité sociale, c'est-à-dire de la conscience collective et des mythes qui nous animent et non des mécanismes structurels. Ce constat est fondamental: ce n'est pas le vote régulier qui fait la démocratie, ni l'enquête de marketing qui adapte la production aux besoins, mais c'est la participation des membres de la communauté à une même dynamique de consensus; cette dynamique doit être capable d'ancrer le projet commun dans un débat sain et équilibré qui définit les priorités à respecter, auxquelles la majorité adhère, ainsi que dans des valeurs et mythes communs. C'est ainsi que peut prendre corps le projet communautaire.

Notre société actuelle définit aussi ses propres conditions d'existence par rapport aux priorités qui guident ses choix, c'est-à-dire par rapport à ses propres mythes. Les mythes de notre ère contemporaine n'encouragent pas la dimension communautaire; ce sont la vitesse, le bien-être matériel, la jouissance, la jeunesse. La course au bonheur est

une cause individuelle qui met chacun en compétition avec l'autre et provoque l'isolement généralisé. La publicité constitue le discours dominant qui exprime ces mêmes valeurs. Parce que le marché est censé être l'élément régulateur qui définit un prix à toute chose et règle les relations entre les gens, l'argent s'est substitué au lien social.

Karl Polanyi, dans son livre *la Grande Transformation*¹², montre très subtilement comment la société contemporaine a dû renoncer à laisser le marché libre définir les lois de la vie sociale et combien nos sociétés sont obligées d'avoir un projet social, ou du moins quelques principes de justice sociale, pour faire obstacle à un développement uniquement matérialiste dominé par les seules lois du marché.

C'est de ce projet qu'il est question ici, mais avec une ambition encore plus marquée puisqu'il doit tirer pleinement profit de la leçon de Polanyi en appliquant rigoureusement ce principe de la prédominance du champ social sur le déterminisme du marché. C'est notre unique chance de survie et de résistance à un développement axé uniquement sur l'argent.

Dans ce sens, le projet commun naît de la maturité communautaire, mais celle-ci requiert certaines conditions que je vois au nombre de quatre:

- 1) trouver une claire identification communautaire,
- 2) forger un consensus,
- 3) suivre un processus dynamique,
- 4) effectuer des bilans réguliers.

¹² Karl Polanyi, *la Grande Transformation*, NRF Gallimard, 1983.

La réalisation de ce projet en 4 étapes permet d'investir les canaux de la démocratie et du marketing.

1) L'identification

La communauté doit d'abord se définir, non en termes exclusifs mais en termes inclusifs. Elle doit s'identifier à la fois à un groupe de gens et à un lieu. Il est en effet difficile que la communauté se définisse sans attache à un lieu bien précis. L'instinct nous incite à nous rattacher à un territoire dont nous définissons clairement les frontières. C'est le périmètre qui définit alors le territoire comme surface bien délimitée, selon une conception primitive du terme (animalière ou militaire). J'ai démontré plus haut que le territoire est en fait bien davantage un réseau ouvert de relations, inclusif et non exclusif, implanté autour de quelques pôles. Cette autre approche, plus complète et plus vivante, ancrée dans le lieu et identifiée avec le milieu naturel et social, englobe localement toutes les composantes présentes pour faire émerger une synthèse de tous ces potentiels qui sache aussi tenir compte de tous les facteurs limitatifs dictés par le cadre naturel. C'est bien cette compréhension qu'il convient de réactiver et qui procure à la communauté cette forme d'identification avec le groupe comme réseau de relations et avec le lieu comme pôle et non comme périmètre.

C'est essentiellement le rapport des gens au contexte géographique et aux traces du passé qui forge la cohésion communautaire. Exceptionnelles sont les communautés complètement nomades, sans aucune référence au lieu et organisées autour d'une seule appartenance commune à une foi ou à une tradition. Les sociétés rurales ont toujours été liées au lieu, et même les sociétés nomades sont liées à un territoire bien défini sur lequel elles se déplacent. Nombre de sociétés rurales pratiquent une forme de semi-nomadisme

lorsqu'elles exécutent diverses tâches saisonnières sur diverses portions de leur territoire, mais la référence au territoire subsiste. C'est la référence au lieu qui permet d'identifier la communauté en termes géométriques en définissant son territoire. Et la solidarité naît de cet attachement local. L'autre est le prochain car il vit sur la même terre. Tout être vivant sur ce territoire fait en principe partie de la communauté. Rapidement, pourtant, la nature humaine vient dresser des barrières et des distinctions en créant, par des comportements sélectifs, les notions de classes, d'étranger, de marginal, qui viennent saper la cohésion de la communauté.

La mobilité aujourd'hui tue ce lien au lieu, car elle fait éclater le territoire. Les mythes de la vitesse et de la mobilité empêchent l'enracinement. Le lieu conquis et exploité devient le support d'une activité économique, dépourvu de sens social. En Australie, la société est plus mobile que jamais ou que nulle part ailleurs. On change fréquemment de domicile en fonction des opportunités de travail. C'est l'activité professionnelle qui est surtout le moteur du changement ou du moins la dimension économique de l'existence qui décide des déplacements successifs. Le lien social se dissout, la famille éclate ainsi et chacun part de son côté. La communauté perd son sens de référence, c'est-à-dire que ce sens se réduit à celui d'une collectivité informe de voisins certes amicaux mais avec qui on ne partage plus aucun enjeu sérieux. Il n'y a pas de lieu d'origine, ni de terroir familial, comme on le connaît en Europe. Cette mobilité semble d'ailleurs propre à la mentalité anglo-saxonne plus entreprenante et pragmatique. Elle offre diversité et richesse au détriment du lien qui se dissout; on vit sans racines ni appartenance précise.

Communauté et autolimitation

2) *La recherche du consensus*

La maturité d'une communauté consiste dans sa faculté de contrôler son devenir en fonction de son propre idéal, c'est-à-dire dans sa capacité de contrer les enchaînements mécaniques en raison de ses propres valeurs et de l'image mythique de sa forme idéale. Cette maturité réside dans une prédominance des valeurs morales et sociales sur les mécanismes engendrés soit par les relations économiques (lois du marché), soit par les relations politiques (rapports de pouvoir), soit par les effets de l'illusion (effets de prestige). Cette maturité et cette capacité de résistance se fonde:

- 1) d'une part sur la faculté de la communauté d'effectuer des choix et d'opter pour un engagement à long terme dans le sens d'un développement conscient et défini de manière précise,
- 2) d'autre part sur la faculté de la communauté de prendre des dispositions pour garantir la qualité de vie recherchée,
- 3) et enfin sur la capacité d'assumer aussi les conséquences de ces dispositions qui peuvent parfois impliquer un certain prix à payer, nécessaire pour assumer ces conditions optimales qui ne sauraient être idéales sous tous les points de vue.

Naturellement les antagonismes ne manquent pas de constituer une part inévitable et d'ailleurs souvent salutaire de ce type de débat, dans la mesure où ces antagonismes introduisent un important facteur d'équilibre entre tendances diverses. Dans ce sens d'un rééquilibrage permanent, le débat vient sans cesse réadapter les mythes et les perspectives en fonction de l'expérience récente,

Le rôle de la communauté est crucial. C'est elle en fait qui détient le pouvoir de contrôle, mais elle l'ignore trop souvent. C'est elle qui consomme, c'est elle qui peut abattre ses tyrans ou mener au pouvoir

ses sages. Toutefois ce pouvoir ne naît que de sa capacité d'élaborer un projet commun. Et c'est dans ce projet commun que réside le sens profond de la communauté. Sans projet, une communauté n'est qu'une addition d'individus. La dimension communautaire ne naît donc que de cette faculté de s'entendre grosso modo sur un projet commun, sur des priorités à défendre et à mettre en oeuvre. Cette dimension est très souvent présente dans les sociétés traditionnelles et c'est ce qui peut les rendre parfois un peu étouffantes dans la mesure où le projet est défini de manière très stricte et rarement remis en cause, car hérité des ancêtres sans possibilité d'être modifié fondamentalement.

Dans nos sociétés post-modernes, nous avons tout pour permettre le développement de ce type de projet. Dans la plupart des cas, il se réduit au projet économique du développement et de l'individualisme. La communauté se réduit souvent, dans le meilleur des cas, à une participation aux clubs, à des activités sportives ou artistiques, à une vie de paroisse ou d'association qui se déroule en dehors de la vie privée de chacun, ou du moins dans des structures neutres qui n'impliquent pas et n'affectent pas la vie quotidienne. Il n'y a presque plus de partage réel des dimensions qui font le quotidien, ni de solidarité avec les membres non choisis de cette même communauté.

C'est une toute autre chose de parvenir à décider localement du projet commun qui regroupe tous les habitants du même quartier ou de la même petite ville, et de partager réellement les facultés et les handicaps de tous les membres, car c'est ce type de partage qui fonde le projet commun. C'est là le vrai défi de notre vie post-moderne: redonner vie à la communauté locale (village, quartier, ville, vallée, micro-région,) qui soit à même de définir ses priorités et de trouver les moyens de leur réalisation dans une forme de partage et de solidarité réciproque.

Ce n'est donc pas un projet dominateur mais c'est un réceptacle accueillant, un projet qui accueille les participants et les éléments du milieu pour les intégrer dans une forme d'harmonie.

3) *Le processus dynamique de maturation*

La croissance d'une communauté et la prise en mains de son devenir constituent un processus dynamique qui va changer profondément les mentalités des participants et la nature des relations qu'ils entretiennent. C'est ce changement qui va permettre des choix cohérents et la défense des options choisies. C'est donc cette métamorphose qui va permettre de préférer une qualité authentique de vie collective, de préférence à une course individualiste et compétitive. Il est important que la communauté se concentre sur la qualité du processus de concertation et non sur son efficacité. Il est en effet essentiel que cette maturation se fasse dans de bonnes conditions, de manière que chacun puisse suivre le processus et rester intégré au groupe. La nature du processus est primordiale car elle détermine la qualité des options prises, l'harmonie des relations internes, la faculté du groupe à intégrer ses minorités et à résoudre les conflits. Toute l'attention nécessaire sera portée à la résolution des conflits qui ne manqueront pas d'éclater et un processus conscient et explicite saura proposer les compromis nécessaires.

4) *La nécessité de bilans réguliers et conscients*

Puisque la définition du projet communautaire est un processus dynamique, ce projet évolue dans le temps en regard des expériences effectuées. Il commence d'ailleurs tout doucement au stade embryonnaire pour prendre petit à petit de l'ampleur. C'est pourquoi il est essentiel que la communauté effectue des bilans réguliers pour adapter sa pratique en conséquence et même aussi revoir son projet qui peut se nuancer ainsi à la lumière des dernières expériences. Le

bilan doit se faire régulièrement selon les critères initiaux propres qui déterminent le projet, c'est-à-dire que chaque projet donne naissance à une grille d'évaluation qui découle directement de ce qui a été formulé à l'origine du projet. Ces critères sont en fait les éléments directeurs du mythe collectif. Ils constituent le fondement des valeurs du groupe et il est essentiel que ces critères ne soient donc pas seulement d'ordre pratique ou technique mais qu'il soient surtout d'ordre qualitatif. Il est aussi important qu'ils se réfèrent à la genèse du projet, sinon ils risquent d'être adaptés aux intérêts en cours au moment du bilan, comme cela se pratique en général dans les formes de la démocratie telle que pratiquée de nos jours. Cette forme de démocratie, à l'inverse de ce qui est souhaitable, formule des critères en fonction du bilan escompté et des intérêts en jeu. Naturellement, c'est aussi une des tâches du bilan de modifier ces critères, mais uniquement en vue des phases ultérieures, et non rétroactivement.

La naissance du projet communautaire

Bien évidemment, il n'est pas simple de donner naissance à un tel projet, surtout lorsqu'on considère tous les conflits d'intérêts qui animent la société locale. Je vais donc essayer de proposer ici quelques règles qui peuvent aider.

- 1) Une règle tout d'abord négative, moteur minimal de changement: tout aspect de la vie collective qui n'est pas maîtrisé est laissé comme proie aux puissants. Cela signifie que tout domaine sur lequel nous ne saurons pas nous entendre au niveau local sera contrôlé par les gens qui y ont intérêt et qui en feront ce que bon leur semble. Ainsi, nous sommes les marionnettes des intérêts dominants dans tous les domaines où nous ne sommes pas capables de trouver une forme de consensus pour assurer une meilleure qualité de vie au niveau local. C'est une constatation qui

Communauté et autolimitation

devrait peser lourd et inciter chacun à lâcher un peu de lest pour parvenir à un consensus du moins minimum. Par exemple, si les habitants d'une région ne parviennent pas se mettre d'accord pour restreindre l'utilisation de l'eau, les entreprises grosses consommatrices seront libres de consommer ce qu'elles veulent et créeront une pénurie au détriment des petits utilisateurs.

- 2) La règle de l'initialisation: la difficulté majeure de ce type de démarche collective, surtout au moment de la mise en route, consiste à bien distinguer d'une part les intérêts communautaires et d'autre part le discours tenu par les intérêts dominants et divers groupes de pression qui cherchent toujours à intervenir dans ce type de débats pour les faire avorter ou les détourner de leur objectif généreux. La difficulté essentielle réside plus dans la mise en mouvement, dans l'initialisation des premiers projets. On le constate, les régions ou les villes qui commencent à pratiquer ce genre de consensus ont la tendance à généraliser cette manière de faire et à l'appliquer à un maximum de domaines. Le bien est contagieux! c'est-à-dire que, si la communauté prend en main son avenir, ce type de contrôle va s'étendre à toujours plus de domaines divers.
- 3) La règle du niveau idéal de compétence: le meilleur niveau de compétence pour régler une question est en principe le plus local. Il faut donc éviter toute centralisation et traiter chaque objet à son niveau le plus bas (fédéralisme et défense des minorités). Les options concernant le quartier se règlent au niveau du quartier, celle de la ville au niveau de la ville. Naturellement, il faut envisager une forme de coordination avec les voisins, de mise en réseau comme on dit de nos jours, des diverses initiatives, pour éviter les contradictions éventuelles, éviter de faire plusieurs fois le même travail, pour enrichir le débat et stimuler l'imagination.
- 4) La règle du consensus semble une nécessité et constitue certainement la grande difficulté du mouvement communautaire.

L'apprentissage du consensus n'est pas évident, car il demande à chacun de faire des concessions sur les points mineurs mais de rester fermement attaché aux options majeures. La règle du consensus exige donc un juste équilibre entre fermeté des options et capacité de concession. Le consensus est une forme de concertation beaucoup plus forte que la pratique du vote qui, elle, impose la volonté de la majorité, ne serait-ce que des 51%. Par contraste, le consensus nécessite une intégration des priorités par tous. Il est donc beaucoup plus profond et solide à long terme. La recherche de solutions en commun oblige chacun à connaître mieux le dossier. Par exemple, le besoin de définir l'usage de certains espaces publics incite les habitants d'une petite ville à envisager diverses affectations, à en percevoir les nuisances et à cerner les conflits d'intérêts. La formulation précise du problème aide à la décision et au compromis indispensable pour que cette décision puisse être prise.

- 5) La règle de la naissance marginale des projets: les gens les plus motivés se regroupent en petites associations pour défendre certains projets et les réaliser. Cela signifie que tout projet ou que chaque option, à l'origine, n'implique pas la totalité de la communauté, mais seulement une petite partie de la collectivité. Ces petits groupes permettent de mettre un projet en route dont la qualité de réalisation saura convaincre les voisins. On imagine un groupe d'habitants prenant contrôle de leur rue pour en faire un espace convivial. On imagine un groupe de consommateurs soutenant un magasin qui vend des produits sains nés dans des conditions justes et écologiques. La pratique de l'agriculture biologique a été remise à l'heure du jour par quelques marginaux qui ont su convaincre du bien-fondé de ces pratiques maintenant adoptées par de nombreux agriculteurs. On ne peut éviter, au début, des formes de caractère marginal. La vertu de l'exemple et les qualités du succès sont les vecteurs de leur extension. Il faut

éviter que ces projets s'enferment dans la marginalité. L'objectif consiste, à plus long terme, à ce que les options choisies le soient par l'ensemble de la collectivité concernée par ces options.

- 6) La règle de l'alternative: la création de nouvelles relations au sein de la communauté, fondées sur des choix conscients de privilégier la dimension humaine et conviviale par rapport aux bénéfices individuels compétitifs, donne naissance à une véritable alternative sociale qui propose un autre modèle de société. Ce nouveau modèle prend souvent forme par le biais des initiatives de groupes au début minoritaires. Ce modèle doit convaincre et se généraliser pour entraîner une profonde mutation de nos sociétés. Une collectivité qui se gère bien et résout bien ses conflits internes saura présenter une image de bien-être qui convaincra rapidement ses voisines.
- 7) La règle du changement ascendant: le changement qualitatif nécessite des choix conscients et un engagement durable qui transforment progressivement les relations et les mentalités, d'abord au niveau local et à l'échelon subalterne. Le changement n'est donc pas imposé d'en haut mais s'effectue de manière ascendante et permet une adaptation progressive des structures plus générales, selon un rythme qui est mieux compris par les intéressés, car ce sont eux, par leur nouveau mode de vie, qui deviennent moteur du changement.
- 8) D'autres règles prennent corps avec la pratique.

Naturellement, il n'y a pas lieu d'idéaliser les bienfaits de la communauté. La communauté locale n'est certainement pas le lieu de l'harmonie parfaite qu'on pourrait rêver. Elle est pleine de divisions, de tensions, de rivalités. Certains groupes y exercent le pouvoir tandis que d'autres se sentent marginalisés. Certains cherchent à détourner les biens collectifs à leur propre profit tandis que d'autres rêvent de créer une forme de vie conviviale. Quel que soit cet état

d'imperfection, c'est essentiellement à ce niveau que peut avoir lieu le minimum de concertation des intéressés sur les chemins à privilégier. Si ce choix ne s'effectue pas à ce niveau, on voit mal comment il peut s'effectuer ailleurs. C'est pourquoi la communauté locale n'a pas d'autre choix que d'assumer son propre destin, au risque sinon de se laisser emporter par les rapports de force. La conscience de ce risque devrait pouvoir aider toute communauté à maintenir un minimum de cohésion.

La maturité de la communauté locale lui permettra de laisser les antagonismes s'exprimer, sans qu'ils détruisent la cohérence du groupe mais afin qu'ils trouvent une forme d'équilibre toujours provisoire. Comme la marche est une suite de déséquilibres qui se compensent, la nature travaille beaucoup avec des antagonismes qui s'avèrent partout présents, comme dans chaque membre de notre corps qui est contrôlé par une paire de muscles antagonistes dont la collaboration assure l'équilibre du corps.

Par la combinaison subtile des effets des forces opposées qui les caractérisent, les antagonismes participent à maintenir une forme d'équilibre dynamique plus élaboré que ne saurait le faire une option visant à établir cet équilibre de manière uniforme et unilatérale, c'est-à-dire sans faire intervenir de forces contradictoires. Tout équilibre naturel naît de la résultante de forces multiples et croît donc de manière organique.

Liberté

Notre société est terriblement individualiste. Le degré d'individualisme croît en fonction du niveau de vie, et plus une société est riche, plus l'individualisme semble devenir une valeur primordiale. L'individualisme se fonde sur une notion très raccourcie

Communauté et autolimitation

de la liberté qui consiste à faire ce qui nous plaît et seulement ce qui nous plaît. Dans notre société moderne qui flatte l'hédonisme, le plaisir devient la règle suprême. Si je n'ai plus de plaisir, je m'arrête. Il n'y a plus de persistance. Le plaisir devient donc une arme à double tranchant qui soit rompt les relations pour cause d'épuisement du plaisir soit instaure de fausses relations fondées sur l'exploitation en vue de trouver le plaisir. En détruisant les relations et en érigeant l'individu en maître, la soif de plaisir crée en fait l'isolement car elle est un frein à la relation profonde.

Le tissu social à vraie dimension communautaire repose sur les relations entre partenaires de cette communauté, dont le projet s'exprime par le mythe commun. La représentation de la vie ainsi fondée est plus complexe qu'une simple poursuite du plaisir immédiat. Elle introduit une échelle de valeurs qui favorisent la durée et une perspective à plus long terme. Elle fait valoir la maturité et l'élaboration de la conscience qui impliquent toutes deux une part d'effort et de persévérance. Le dicton bouddhiste dit: de deux chemins, choisis toujours le plus difficile! ce type d'approche ne se fonde donc pas sur la facilité, mais au contraire sur l'exigence et sur l'excellence; sur une forme d'excellence qui n'est pas compétitive mais quête d'harmonie.

La liberté, comprise selon cette faculté de choisir le chemin le plus exigeant, car il mène à la maturité et à la meilleure qualité de vie, ne débouche donc pas sur le confort simpliste du plaisir immédiat mais sur une évolution durable et non exempte de souffrance. Elle est de toute évidence la vraie liberté car elle rend l'être indépendant des avantages matériels et des pressions intéressées. Elle forge cette indépendance sur la joie personnelle de l'être et l'attachement à des valeurs spirituelles d'amour, de paix et de justice.

Mise en mouvement

L'urgence d'une mise en mouvement

Depuis les origines de l'histoire, mais plus particulièrement depuis trente ou quarante ans, nous répétons sans cesse que nos sociétés doivent changer pour ne plus détériorer l'environnement et pour établir un règne de la justice et de l'équité. Nous répétons approximativement toujours la même chose, en condamnant les comportements d'avidité, d'exploitation, de cruauté et de violence, ainsi que le manque de perspective à long terme de notre société. Mais pourtant rien ne change, du moins globalement. On assiste certes à de petites prises de conscience et à quelques changements de comportement à un niveau individuel ou local, mais aucun mouvement d'ampleur ne semble pouvoir prendre forme, du moins pour ce qui concerne le monde matériel visible. Sommes-nous condamnés à l'immobilisme? sommes-nous incapables de nous arracher à notre confort et de changer? Que faut-il donc pour qu'une véritable mise en mouvement ait lieu à un niveau global? Cette question devient presque plus importante que les raisons de ce changement nécessaire, car seule la réponse à cette interrogation saura offrir la véritable clé du changement.

Le problème majeur de notre époque n'est pas de savoir ce qui doit être changé ni comment nous devons le changer, car cela a déjà été abondamment décrit, mais c'est de savoir comment provoquer la mise en mouvement nécessaire au changement.

A ce stade, il me semble que treize conditions s'avèrent nécessaires - mais certainement pas suffisantes - pour favoriser la mise en mouvement. Chacune de ces conditions doit être réalisée pour que prenne corps un saut qualitatif qui permette la mise en mouvement et le changement. Le changement n'est en effet pas un mouvement

linéaire, mais il est marqué par divers seuils de maturité (sauts quantiques) où soudain la mentalité change comme par un déclic. C'est un peu comme un col en montagne, tant que la condition n'est pas pleinement réalisée, il faut fournir un gros effort pour se mettre en route et gravir la pente car la dynamique ne pousse pas au changement, tandis qu'une fois de l'autre côté du col, c'est-à-dire lorsque l'exigence est pleinement satisfaite, la pente accompagne le mouvement et encourage même à prendre de la vitesse. Chacune des conditions qui suivent représente donc un saut qualitatif ou marque un seuil de maturité qui rend le changement presque naturel:

- 1) loi du gain qualitatif (mieux vivre),
- 2) loi des priorités (choisir les valeurs spirituelles),
- 3) loi de corruption (origine pervertie de nos privilèges),
- 4) loi du blanchiment (consommation anonyme),
- 5) loi d'(auto)destruction (de notre savoir-faire),
- 6) loi de compassion (partage de la souffrance)
- 7) loi de sevrage (sortir de l'obsession du bien-être),
- 8) loi de modernité (liberté de choisir la justice),
- 9) loi de la richesse de l'exclusivité de l'engagement (force du choix),
- 10) loi des cumuls (effets et renoncements),
- 11) loi de "un choix = un vote" (vie conforme aux convictions),
- 12) loi de la priorité du service sur le profit (intérêt commun),
- 13) loi de la maturité communautaire (force du nombre).

Voyons les donc de plus près et décrivons les sommairement.

1) La loi du gain qualitatif

La première condition concerne le motif du changement par le choix d'une meilleure qualité de vie. Il est essentiel que le changement ne

soit pas perçu comme une punition infligée en raison des fautes passées mais comme une nouvelle option qui favorise l'autolimitation comme qualité de vie accrue. Nous traiterons plus loin de cette autolimitation absolument nécessaire, mais, en attendant, nous pouvons admettre que le changement n'est possible que si nous acceptons, dans les pays riches, de réduire notre consommation excessive et de refréner notre soif de domination de la nature et de nos semblables. Le slogan qui décrit ce changement doit être positif et exprimer la joie d'une nouvelle et meilleure qualité de vie; il doit mettre en évidence ce que nous gagnerons en simplifiant nos modes de vie, c'est-à-dire ce que le fait de renoncer à l'excès de consommation peut nous offrir d'inestimable et d'irremplaçable qui ne soit pas accessible sans ce renoncement. Ce renoncement peut s'expliquer aussi comme on renonce à une drogue qui nous tue, car notre développement occidental est bien comme une drogue qui nous procure de faux excitants. Le renoncement explique donc ce sain mouvement de retrait. Un slogan qui exprime bien le caractère éminemment positif de la démarche pourrait être par exemple: *small is beautiful* ou bien *simplicité est vie* ou bien *moins vaut plus*. Dans tous les cas, il est essentiel de choisir une voie créative en termes positifs et non un retrait maladif et dépressif. Les acteurs de ce changement doivent être convaincus qu'ils vont vers un mieux, même si ce surcroît de qualité n'est possible qu'au prix de certains sacrifices sur le plan matériel; c'est là d'ailleurs la clé de cette qualité accrue! L'espoir de gain qualitatif constitue la condition première. Le saut qualitatif consiste donc dans le fait qu'on perçoit le changement comme un gain. Nous appellerons cette condition la loi du gain qualitatif.

Loi du gain qualitatif - seuil 1 de mise en mouvement: lorsque la supériorité d'un mode de vie autolimité (*small is beautiful*) paraît

Communauté et autolimitation

évidente, ce nouveau mode de vie devient attractif, par le gain qualitatif qu'il rend possible.

2) *La loi des priorités*

La deuxième condition concerne l'échelle des valeurs et la lucidité des choix. Entre d'une part les valeurs à très courte vue de confort, de plaisir immédiat, d'individualisme, de pouvoir, de richesse matérielle, et d'autre part les exigences plus nobles de justice, de paix, d'amour, de maturité, de sagesse, de joie, il est essentiel que notre cœur ne balance plus et perçoive clairement là où il trouvera son vrai bonheur. Toutes les sagesse et religions du monde s'accordent pour reconnaître la supériorité des secondes sur les premières pour procurer le vrai bonheur de vivre. Combien de gens qui poursuivent d'ailleurs la voie matérialiste ne disent-ils pas leur malheur et leur désespoir de jamais expérimenter une véritable joie ou de trouver une vraie paix intérieure. Combien de dépressions, de crises cardiaques, de suicides dans notre société riche? A chaque carrefour, nous devons choisir notre chemin et personne ne peut effectuer ce choix pour nous. Pourtant si notre cœur est au clair sur ce qu'il préfère et sur les conditions pour l'obtenir, le choix doit en découler automatiquement. Certes la communauté joue en cela un rôle important; c'est elle qui forge en grande partie la personne et qui lui procure les références de ses choix. En ceci le bouddhisme est très fin; plutôt que de livrer des recettes toutes prêtes, il apprend à ses disciples à discerner l'enchaînement des causes et des effets, et les rend ainsi plus lucides pour comprendre les illusions et les termes des choix qui se présentent à eux. Seule d'ailleurs une lucidité de ce type permet de respecter la première condition qui promet un avenir qualitativement plus riche et facilite l'autolimitation. La perception dans ses propres tripes de la clarté des hiérarchies et de la prédominance des valeurs spirituelles sur les valeurs matérielles constitue la deuxième

condition. Le saut qualitatif consiste donc à préférer très clairement les valeurs non matérielles et à y attacher sa vie. Nous appellerons cette condition la loi des priorités.

Loi des priorités - seuil 2 de mise en mouvement: lorsque les valeurs spirituelles prédominent, le changement devient un besoin ressenti dans les tripes.

3) *La loi de corruption*

La troisième condition concerne la conscience que nous jouissons de toute une série de privilèges et de produits dont l'origine et les conditions de production ne sont pas claires à nos yeux et que ces privilèges nous sont acquis ou ces produits nous sont disponibles à ces conditions aussi favorables parce qu'ils sont les fruits de l'exploitation et de la destruction. La distribution du pétrole et des principales matières premières est le produit de guerres terribles et d'une intervention violente dans les pays qui en disposent. Les tapis sont le produit de mains enfantines condamnées à des conditions de travail indignes. La production en Chine engendre une pollution effrénée. Et la liste se poursuit ainsi sans fin. Comme minorité de 10% de la population mondiale, les classes aisées du riche occident consomment plus de 80% des ressources mondiales. Nous sommes donc les privilégiés d'un système fondé sur l'injustice et la violence, et la plupart des produits qui font notre bien-être sont issus de cette situation. Notre standard privilégié de mode de vie ne peut être maintenu que si la situation se perpétue et nous le savons bien, du moins inconsciemment car nous n'y pensons que rarement. Nous désapprouvons certes les interventions violentes, mais nous sommes toutefois heureux d'avoir de l'essence à la pompe pour abreuver nos voitures. Cet état de dépendance de privilèges assurés par des moyens violents s'appelle corruption. Ce n'est pas chose facile à reconnaître,

mais nous sommes corrompus. C'est un état de profonde violence et la prise de conscience de cette réalité ne peut pas nous laisser indifférents. La perception de cet état de corruption constitue la troisième condition. Le saut qualitatif consiste à voir clairement que notre mode de vie est corrompu, que nous vivons en grande partie de corruption et que nos privilèges sont issus de la corruption. Nous appellerons cette condition la loi de corruption.

Loi de corruption - seuil 3 de mise en mouvement: lorsque nous réalisons que notre mode de vie est fondé sur des privilèges issus de la corruption, nous sommes incités à reconsidérer ces privilèges et à envisager un mode de vie plus équitable.

4) La loi de blanchiment

La quatrième condition concerne la manière dont ces produits issus d'une situation corrompue nous parviennent. En fait le plus souvent, nous ignorons tout des conditions dans lesquelles ceux-ci ont pris forme. Les intermédiaires le savent sans doute, mais ils se gardent bien de nous en informer. Ces fruits des diverses activités humaines, tels qu'ils nous sont offerts, revêtent, dans le commerce, une apparence anodine. Le commerce opère comme les banques avec l'argent sale: les objets que nous consommons sont blanchis lorsqu'ils sont emballés et distribués sous des aspects anodins. La perception de ces mécanismes de blanchiment, qui s'appliquent plus particulièrement à tout ce qui est importé en provenance des pays pauvres, constitue ainsi la quatrième condition. Le saut qualitatif consiste à voir clairement que les produits que nous consommons ne sont pas aussi anodins qu'ils le paraissent, mais qu'ils sont issus de ce cycle de corruption dont ils ne montrent aucun signe car notre système les blanchit, avouant par là sa culpabilité dans ce processus

d'exploitation. Nous appellerons cette condition la loi de blanchiment.

Loi de blanchiment - seuil 4 de mise en mouvement: lorsque nous percevons que les produits de notre consommation ont été blanchis et ne révèlent plus, de ce fait, leur origine souvent corrompue, nous ne pouvons pas continuer à les consommer dans l'indifférence.

5) La loi d'autodestruction

La cinquième condition découle directement de la précédente et concerne la qualité de ce qui tisse notre existence et celles des autres, et qui caractérise nos relations. Le commerce à longue distance, que ce soit pour acheter du café au Brésil ou pour nous procurer des tasses en plastique en Chine, est fondé essentiellement sur les principes de l'avidité (avoir davantage) et du profit (à meilleur prix). La loi de blanchiment épure ces produits de tout ce dont ils sont chargés, en termes positifs comme négatifs mais la plupart du temps en termes négatifs puisqu'ils sont produits dans des conditions dégénérées. Le fait d'importer du café du Brésil prive les paysans de leur propre production qui pourrait être mieux orientée vers l'autosuffisance alimentaire. Le fait d'importer des tasses en plastique de Chine tue là-bas comme ici l'artisanat local et le savoir-faire transmis par de nombreuses générations d'artisans appliqués. La tasse en plastique vient remplacer la pièce de poterie qui est le fruit de la tradition locale. Ainsi un objet de qualité minimale, qui est un objet purement utilitaire, en général de mauvaise qualité mécanique et souvent mal conçu (laid ou inadéquat) parce qu'il est conçu en termes de profit et non de satisfaction des besoins de l'utilisateur, vient remplacer un objet qui est chargé de haute signification sociale et qui s'insère dans tout un réseau d'échange et de compétences locales. Au nom d'une économie qui n'est qu'illusoire et momentanée, vu que le

Communauté et autolimitation

nouvel objet devra être remplacé bientôt, parce que de mauvaise qualité, et coûtera finalement autant si ce n'est plus que l'objet traditionnel, nous condamnons notre propre savoir-faire et la vitalité de nos propres liens d'échanges. L'industrie et l'artisanat locaux sont appelés à disparaître et, avec eux, leurs connaissances et expériences. Les relations sociales locales s'atrophient aussi faute d'être alimentées et vivantes, car tout se passe désormais au supermarché. Nous préférons une petite somme d'argent à la qualité de nos relations et à la solidarité de notre communauté locale. Il n'est pas question ici de défendre un repli identitaire; il est seulement question de savoir ce qui vaut la peine d'être défendu. L'objet importé n'a dans ce cas aucune qualité; il n'est pas signe d'ouverture. Au contraire, il est signe de la pire détérioration qu'on puisse imaginer: réduction de l'objet à un seul support de profit, perte de l'usage et du sens profond des objets, échange international limité à un transfert d'argent sans autre dimension culturelle ni sociale, destruction du savoir-faire local, abolition des liens de la vie locale, dévalorisation de la morale du comportement. Bref, tout concourt à nous détruire, sans parler de la destruction de cet autre que nous ne connaissons pas car il vit au-delà des océans. Tel est en bref le programme de la mondialisation. Cette prise de conscience de l'autodestruction de nos conditions de vie constitue la cinquième condition. Le saut qualitatif consiste à voir que cette forme d'échange économique constitue non seulement une forme de blanchiment de procédés hautement condamnables mais engendre notre propre destruction sur les plans social, culturel, économique et moral, comme la destruction de l'autre aussi. Nous appellerons cette condition la loi d'(auto)destruction.

Loi d'(auto)destruction - seuil 5 de mise en mouvement: lorsque nous percevons que la consommation de produits blanchis participe à détruire notre savoir-faire, nos productions artisanales et industrielles locales, nos relations communautaires, notre sens moral et notre

système de valeurs, comme elle détruit aussi l'autre, celui qui produit, nous sommes incités à revenir à des modes de consommation qui s'effectuent dans des conditions connues et maîtrisées de nous.

6) La loi de compassion

La sixième condition concerne la manière dont nous considérons autrui et son implication à notre service. Est-il normal que les enfants des pays pauvres sacrifient leur enfance à produire des tapis pour notre plaisir? Est-il normal que des paysans africains produisent nos haricots entre saisons alors qu'ils n'ont pas le minimum vital? Est-il normal que nous intervenions dans tous les pays en fonction de nos privilèges corrompus pour imposer notre loi et leur arracher leurs richesses naturelles? Est-il normal que nous laissions une terre épuisée et intoxiquée à nos enfants? Poser ces questions, c'est y répondre. Un retournement doit avoir lieu en nous afin que nous ne percevions plus le monde en fonction de nous-mêmes mais que nous le percevions en fonction de ce que nous observons chez les autres. Dans ce cas, notre attention se déplace; elle n'est plus centrée sur nous-mêmes, égocentrique, mais s'ouvre à l'autre et comprend que la relation du don est le fondement de la vie. Dès que nous voyons le problème sous cet angle, nous sommes bouleversés et désireux de changer nos modes de consommation. La perception de la souffrance d'autrui et de la possibilité d'y remédier, ou du moins de ne plus y participer, constitue la sixième condition. Le saut qualitatif consiste à voir clairement que notre consommation engendre la souffrance et à vouloir y remédier en instaurant des relations de compassion. Nous appellerons cette condition la loi de compassion.

Loi de compassion - seuil 6 de mise en mouvement: lorsque nous percevons la souffrance qu'implique notre mode de vie pour autrui, nous sommes pris de compassion et désirons changer ce mode de vie.

7) *La loi de sevrage*

La septième condition concerne l'esprit dans lequel le changement doit se faire, en regard des privilèges que nous avons actuellement et qu'il nous faut abandonner pour que ce changement puisse se faire. Le premier réflexe est de voir cet abandon comme un retour en arrière. Nous n'allons quand même pas revenir à l'âge de la pierre en renonçant à tout ce qui a fait notre bien-être! Or il faut bien voir que ce bien-être est corrompu et qu'il n'est pas issu d'une évolution organique harmonieuse. Il concerne principalement des avantages matériels qui certes améliorent un certain confort pratique mais rarement concernent nos conditions élémentaires de vie. Il s'agit d'une drogue qui nous écarte des vrais valeurs, puisqu'elle nous incite à commettre, par intermédiaire interposé, toutes les violences imaginables pour poursuivre notre jouissance. Il s'agit de nous libérer de l'attrait de cette drogue et de revenir à un mode de vie plus sain. Il s'agit d'un véritable sevrage qui nous privera certes de la consommation d'un produit de dépendance et de tous ses bénéfices - et en cela il s'agit d'une forme de recul ou de retour à une case précédente - mais ce renoncement nous ouvre un vrai chemin d'évolution, libéré de cette dépendance. Le renoncement nous ouvre donc une voie nouvelle. Ce désir de sevrage et de renoncement à la drogue d'un développement corrompu constitue la septième condition. Le saut qualitatif consiste à voir clairement ce processus nécessaire de sevrage et à vouloir s'y soumettre malgré la douleur qu'il représente. Nous appellerons cette condition la loi de sevrage.

Loi de sevrage - seuil 7 de mise en mouvement: lorsque nous percevons que le développement corrompu qui fait soi-disant notre bonheur est une drogue trompeuse, nous entamons une phase

douloureuse de sevrage qui nous ouvre la porte d'une évolution harmonieuse, libérée d'une dépendance artificielle et criminelle.

8) *La loi de modernité*

La huitième condition concerne la perception que le sevrage et le retrait constituent un retour en arrière, un refus du développement, une nostalgie passiste. Tout d'abord, il faut constater que ce retour en arrière est possible et que nous pouvons bien nous passer de pétrole et d'avions, si cela est nécessaire, car nos ancêtres ont bien vécu sans ces moyens. La vie est donc possible en revenant en arrière et tout renoncement est donc envisageable. Toutefois, il s'avère faux de voir cette évolution comme un retour en arrière. La modernité veut au contraire nous procurer des moyens diversifiés et donc la possibilité de choisir quels moyens sont les mieux adaptés. C'est justement la force de la modernité de savoir effectuer des choix et d'être conscient de pouvoir effectuer des choix justes, en toute connaissance de cause. Il est essentiel de percevoir que ce choix d'un autre développement est justement le propre d'une modernité évoluée et consciente, car la drogue du confort n'est qu'une forme de dépendance matérialiste qui pousse au crime, en vertu des lois de corruption, de blanchiment, de compassion et de sevrage. La force de la modernité, c'est justement de nous offrir la possibilité de ce choix d'une autre vie bien meilleure sans que personne n'en soit victime, ou plutôt afin que personne ne soit victime de notre développement. La perception de la richesse de ce choix et de sa modernité constitue la huitième condition. Le saut qualitatif consiste à voir que le choix de l'autolimitation et du retrait est par excellence le choix auquel la modernité doit nous conduire, et qu'il ne constitue aucunement un retour en arrière. Nous appellerons cette condition la loi de la modernité.

Communauté et autolimitation

Loi de modernité - seuil 8 de mise en mouvement: lorsque nous percevons que le choix d'une plus grande justice et d'une meilleure qualité de vie implique des renoncements qui relèvent de l'esprit même de la modernité, nous ressentons ce changement comme un progrès et non plus comme un retour en arrière.

9) La loi de la richesse de l'exclusivité de l'engagement

La neuvième condition concerne la conscience de la nécessité d'un choix qui nous engage dans le long terme. Notre société prône la liberté de mouvement et la liberté de choix. Il y est sans cesse question de choix pour souligner combien de possibilités s'offrent à nous et combien l'individu est libre d'agir à sa guise, comme cela lui convient. Certes les choix sont très nombreux, mais ils relèvent en général plus ou moins toujours de la même catégorie de valeurs qui poussent à la consommation, au confort et à l'individualisme. Le choix que prône notre société consiste en fait à ne rien choisir, ou du moins à ne rien éliminer. Les choix, selon ce mode de vie, doivent ouvrir des portes et non en fermer. Or si on regarde les choses plus attentivement, on constate que le choix véritable ne peut pas maintenir toutes les portes ouvertes. Il consiste à choisir une voie, à s'y consacrer de toutes ses forces pour l'approfondir aussi bien que possible. Cela implique que nous assurions les conditions de réalisation de notre choix, que nous en assumions aussi les conséquences qui ne sont pas toutes seulement positives, car, pour tout choix consistant, il y a un prix à payer. Si je me marie, je décide de vivre avec ma ou mon partenaire et je choisis de me concentrer sur ma relation avec ce partenaire. J'exclus donc forcément la possibilité d'autres relations, je me ferme donc des portes, mais mon choix m'ouvre une avenue généreuse de relations approfondies et jamais épuisées avec une personne privilégiée. Dans ce sens, il est bon que nous réapprenions la valeur du choix et de l'engagement comme une

option irrévocable qui ouvre une porte et en ferme d'autres, et par ce caractère absolu, nous aide à traverser les passages arides. Ce n'est qu'à ce prix que nous pouvons accéder à la richesse de ce chemin. Le choix marque donc une hiérarchie claire. Il sacrifie des options en faveur d'une option privilégiée et prioritaire; le choix et l'engagement nous ouvrent à des privilèges exclusifs et constituent des aides pour persévérer lorsque les conditions se montrent plus difficiles. La perception de cette richesse résultant d'un choix exclusif constitue la neuvième condition. Le saut qualitatif que permet cette prise de conscience consiste à voir que le choix et l'engagement offrent une richesse parce qu'ils sont en partie exclusifs et que cette contrainte devient support. Nous appellerons cette condition la loi de la richesse de l'exclusivité de l'engagement.

Loi de la richesse de l'exclusivité de l'engagement - seuil 9 de la mise en mouvement: nos choix et nos engagements nous apportent une richesse de vie insondable parce qu'ils acceptent d'être renoncement à d'autres voies, faisant de la contrainte librement consentie une aide pour nous concentrer sur notre chemin et l'approfondir.

10) La loi des cumuls

La dixième condition concerne la conscience du cumul des effets de nos actes, qui a déjà été présentée plus haut, tant elle est centrale. Malgré nos ambitions les meilleures de provoquer un changement rapide et réel, nous devons percevoir la contradiction fondamentale qui réside entre d'une part la faiblesse extrême de notre influence personnelle sur les événements du monde et d'autre part pourtant l'importance essentielle de nos choix, car si chacun de nos actes est infiniment dépourvu d'incidence majeure, c'est le simple cumul de tous ces actes infiniment négligeables qui provoque les effets

ravageurs que nous constatons. Il n'y a donc pas d'acte insignifiant. Il n'y a pas de sacrifice insignifiant. Chaque occasion d'autolimitation doit donc être honorée, indépendamment de l'apparente insignifiance de son influence et indépendamment de la grandeur du sacrifice qu'elle demande. C'est que chaque sacrifice nous paraît d'autant plus important que son influence nous semble insignifiante alors qu'il nous coûte beaucoup sur le plan personnel, car nous sommes naturellement beaucoup plus sensibles à nos propres renoncements qu'à ceux des autres. L'acceptation de cette contradiction entre l'insignifiance apparente de l'effet positif de nos renoncements et le prix personnel que nous coûte chaque sacrifice constitue cette dixième condition. Le saut qualitatif consiste à reconnaître la faiblesse de notre influence et pourtant l'importance de notre responsabilité. Nous appellerons cette condition la loi des cumuls.

Loi des cumuls - seuil 10 de mise en mouvement: chacun est pleinement responsable de sa petite part en vertu du cumul des effets, malgré le fait que chaque part semble insignifiante et malgré le fait que chaque sacrifice personnel semble énorme.

11) La loi de “un choix = un vote”

La onzième condition introduit une règle de comportement personnel qui découle de la condition précédente et se fonde sur le constat suivant: les consommateurs sont en fait les seuls à pouvoir contrôler la consommation et les citoyens sont en fait les seuls à pouvoir contrôler le pouvoir politique. Aucun produit ne peut être vendu s'il n'est pas acheté - tout produit non vendu perdant, selon la logique du marché, sa raison d'être mis en production - et aucun pouvoir ne peut se tenir en place, même par la force, s'il n'est pas soutenu, ne serait-ce que par nos peurs. De ce double constat découle la règle suivante: *un choix = un vote*. Chaque fois que j'effectue un choix, je plébiscite

l'objet de mon choix. En achetant un produit, j'encourage sa production; cela veut dire que j'approuve tout le processus de production, c'est-à-dire les conditions sociales, politiques, écologiques, dans lesquelles ce produit a vu le jour et les valeurs qui sous-tendent sa production et consommation. La première nécessité pour appliquer cette règle consiste à ne consommer que ce qu'on connaît bien, c'est-à-dire seulement les produits dont on connaît les conditions de production, les autres étant boycottés tant qu'une information n'est pas donnée à leur propos. De ce fait, les produits locaux présentent un très net avantage. De manière analogue, en collaborant avec le pouvoir ou en lui obéissant, je lui apporte mon soutien. Je dois donc me distancer et résister à toute mesure que j'estime injuste et nuisible, si nécessaire par la désobéissance civile. Naturellement, cette règle “*un choix = un vote*” a ses limites lorsqu'elle met en péril la survie de celui qui l'applique. La mesure de son application dépend de l'enjeu réel et du prix que nous sommes prêts à payer personnellement pour la respecter, sachant que seule une application stricte de cette règle peut provoquer les changements escomptés, selon la loi des cumuls énoncée ci-dessus. L'application de la règle “*un choix = un vote*” constitue la onzième condition. Le saut qualitatif consiste à régler rigoureusement chacun de nos actes sur nos convictions profondes. Nous appellerons cette condition la loi de “*un choix = un vote*”.

Loi de “*un choix = un vote*” - seuil 11 de mise en mouvement: lorsque plusieurs personnes adaptent rigoureusement leur comportement à leurs convictions profondes (*un choix = un vote*), la pression sur les circuits de production ou commerciaux et sur le monde politique prend une forme significative.

Communauté et autolimitation

12) La loi de la priorité du service sur le profit

La douzième condition découle de la précédente et concerne l'apparente opposition entre intérêt individuel et intérêt collectif, déjà évoquée plus haut. Lorsque l'individu perçoit clairement qu'il est plus avantageux de renoncer à une course individuelle du profit à court terme en faveur d'un esprit de service qui permet de construire la communauté, il peut engager ses efforts au service de la collectivité parce qu'il perçoit que cet engagement à long terme lui apportera plus de satisfaction et de bien-être. La poursuite du profit individuel est bien entendu un leurre parce qu'elle ne procure que des intérêts matériels et elle nous frustre des autres formes de qualité relationnelle et sociale puisqu'elle nous met en compétition et en opposition avec les autres membres de la communauté. Elle mise sur un pari qui a plus de chances d'être perdu que gagné car, à ce jeu, il y a plus de perdants que de gagnants. De plus il est aussi évident qu'elle crée des déséquilibres à plus ou moins long terme qui ne trouveront pas de solution tant que persiste l'attitude individualiste. La prise de conscience que seule une cohérence sociale relative (car elle ne saurait être absolue) peut permettre à la communauté de jouir de biens immatériels comme la paix, la sécurité, la créativité, l'harmonie des relations, constitue cette douzième condition. Le saut qualitatif consiste à préférer l'esprit de service à la compétition risquée pour un profit individuel car ce choix assure une meilleure qualité de vie pour tous et chacun en profite. Nous appellerons cette condition la loi de la priorité du service sur le profit.

Loi de la priorité du service sur le profit - seuil 12 de mise en mouvement: lorsque les membres d'une collectivité locale optent pour l'esprit de service plutôt que pour le profit personnel, ils créent les conditions nécessaires pour développer une qualité de vie locale qui ne peut l'être qu'au nom de cette conscience, les lois du marché étant

complètement incapables de fonder une quelconque qualité de vie sociale.

13) La loi de la maturité communautaire

La treizième condition concerne la solidarité communautaire locale. Une application purement individuelle de la loi de "*un choix = un vote*" est nécessaire mais non suffisante, car, sans soutien communautaire, elle provoque l'expulsion ou la marginalisation de celui qui l'applique et rend ainsi son application de plus en plus difficile, tandis que le soutien communautaire démultiplie les effets en encourageant un effet de masse selon la loi des cumuls. Même si l'acte reste inévitablement personnel, la volonté de passer à l'acte doit pourtant se prendre à l'échelon communautaire. Ce constat nous renvoie à ce qui a été dit plus haut sur le rôle de la communauté et la nécessité d'un projet clair et conscient alliant qualité de vie, éthique et modes de mise en oeuvre. La cohérence communautaire, alliée à la faculté collective d'effectuer consciemment un choix et d'engager une démarche structurée pour mettre en pratique un esprit correspondant aux conditions énumérées ci-dessus, constitue cette treizième condition. Le saut qualitatif consiste à parvenir au degré de maturité collective suffisant pour créer une dynamique communautaire qui soutienne chaque personne ou petit groupe dans la rigueur de ses choix et lui procure aussi le support d'une information et d'une réflexion collective. Nous appellerons cette condition la loi de la maturité communautaire.

Loi de la maturité communautaire - seuil 13 de mise en mouvement: lorsque la communauté prend sérieusement en mains son avenir, le changement prend forme.

Les petits groupes de la transition

Naturellement, ces treize conditions ou lois ne suffisent pas à provoquer la mise en mouvement, mais elles me semblent indispensables pour que celle-ci ait lieu; chacune d'elles marque un seuil ou un saut qualitatif qui transforme complètement la qualité de la dynamique car désormais le changement repose sur un besoin naturellement ressenti et non plus sur l'effort de contrainte. Ces sauts qualitatifs ne nous dispensent certes pas de l'effort mais rendent la dynamique plus naturelle car le besoin en est profondément assimilé par les acteurs. Ce besoin devient assez fort pour rendre le changement indispensable à la survie.

Les conditions de vie de chacun variant considérablement d'une situation à l'autre, il serait présomptueux de vouloir proposer des formes précises pour faciliter la mise en mouvement ou la transition progressive vers une société locale un peu plus harmonieuse. J'ai beaucoup insisté sur la dimension communautaire de notre expérience de vie et sur l'importance que la communauté joue elle-même pour provoquer le changement. Dans cet esprit, il est bon de souligner que la personne isolée, si elle peut effectuer de nombreux choix et y conformer sa vie, ne peut cependant vivre dans l'isolement, car il est évident qu'elle ne peut établir des relations harmonieuses avec un autre que s'il y a plus d'une personne impliquée! La mise en forme passe donc bien par une dimension collective. Mais surtout le petit groupe informel constitue un soutien important. Comme l'initiative personnelle s'avère d'un effet limité lorsqu'il faut engendrer des changements dans les relations sociales, le petit groupe permet de concrétiser les aspirations de quelques-uns. De nombreux groupes de ce genre existent déjà, fondés sur la solidarité des modes de vie de leurs membres, dans le but de vivre des relations de justice et de paix. Cette forme de partage peut aussi tout simplement offrir

un soutien réciproque pour stimuler la réflexion sur nos modes de vie et vivifier l'imagination de solutions adaptée au contexte local. On imagine bien que cette démarche d'aménagement de meilleures conditions de vie passe par une réflexion partagée et une action préparée en commun, au sein d'un petit groupe informel de voisins ou d'amis. Cette manière de faire est déjà fréquente pour tous ces groupes alternatifs. Il ne faut certainement pas craindre de donner une forme un peu structurée à ces petits groupes qui pourront ainsi communiquer entre eux et partager leurs expériences. Le changement naît d'abord en nous-mêmes avant qu'il trouve le chemin de la juste expression, qui doit elle aussi mûrir doucement au coeur de ce mouvement de métamorphose.

Limites et autolimitation

Il a été affirmé sans le démontrer que ce changement implique forcément une forme d'autolimitation, si nous voulons, dans nos pays riches, remédier aux excès. Nous pouvons opposer deux types extrêmes de civilisations:

- L'une, de type traditionnel qui, contrainte par sa fragilité à préserver un lien harmonieux avec la nature, fait souvent aussi le choix spirituel de cette harmonie et réduit autant que possible la pression qu'elle exerce sur son milieu.
- L'autre, de type moderne, qui croit pouvoir satisfaire ses besoins grâce à sa technologie et, dans l'illusion de sa puissance, ne perçoit aucune limite à son développement.

Cette distinction est fondamentale en regard de la nécessité d'autolimitation de nos modes de vie et en regard des besoins d'expression des parties de l'être qui ne se trouvent pas valorisées par notre société moderne.

Communauté et autolimitation

L'énergie humaine

Pour mettre en évidence ces parties restées mortes de notre être, Teilhard de Chardin¹³ a bien su rendre une distinction essentielle:

"Par énergie humaine, j'entends ici la portion toujours croissante de l'énergie cosmique actuellement soumise à l'influence reconnaissable des centres d'activité humaine.

A l'état élémentaire, (c'est-à-dire considéré à l'intérieur et autour d'un élément humain isolé), cette énergie "hominisée" se présente sous trois formes [...]

- 1) L'énergie incorporée est celle que la lente évolution biologique de la Terre a graduellement accumulée et harmonisée dans notre organisme de chair et de nerfs: l'étonnante "machine naturelle" du corps humain.
- 2) L'énergie contrôlée est celle que, à partir de ses membres, l'Homme parvient ingénieusement à dominer autour de lui d'un pouvoir physique, au moyen des "machines artificielles".
- 3) L'énergie spiritualisée, enfin, est celle qui, localisée dans les zones immanentes de notre activité libre, forme l'étoffe de nos intellections, affections, volitions: énergie probablement impondérable, mais énergie bien réelle cependant, puisqu'elle opère une prise de possession réfléchie et passionnée des choses et de leurs rapports.

Tout se passe en somme comme si chaque individu humain représentait un noyau cosmique de nature spéciale, rayonnant autour de soi des ondes d'organisation et d'éveil au sein de la matière. Un tel noyau, pris avec son auréole d'animation, voilà l'unité d'Energie Humaine."

¹³ Pierre Teilhard de Chardin: *L'énergie humaine*, Seuil, Paris. 1962.

Cette distinction des trois énergies qui fondent l'énergie humaine nous permet de souligner que la société traditionnelle accorde une attention plus équilibrée à chacune des trois énergies tandis que la société technologique met principalement l'accent sur l'énergie contrôlée des "machines artificielles". Elle perd ainsi progressivement la conscience de l'énergie incorporée et celle de l'énergie spiritualisée. Bien entendu, ces deux autres énergies continuent d'agir, mais notre société n'en a plus une conscience aiguë. Parce qu'elle manque justement de conscience affirmée et bien que la maîtrise soit pourtant son objectif, non seulement notre société ne contrôle pas ces énergies, mais elle les laisse agir la bride sur le cou, de manière sauvage, sans s'en soucier. Notre développement de société technologique considère principalement les composantes techniques et matérielles et ignore donc les autres composantes qui agissent comme autant d'effets secondaires négligés, dont l'incidence est pourtant déterminante. Ainsi notre corps physique se meurt doucement et perd la finesse de ses équilibres énergétiques et ses subtiles capacités de perception pour n'être réduit qu'à une enveloppe encombrante qu'on entraîne sporadiquement dans des exercices sportifs déconnectés de notre quotidien ou qu'on utilise à des fins de plaisirs sensoriels ou de séduction. De même nos aspirations spirituelles, c'est-à-dire nos besoins d'amour, d'échange humain, de sens profond à notre existence et de reconnaissance de ce qui nous nourrit vraiment ne trouvent pas leur satisfaction dans un monde marqué par la violence, l'isolement et le désespoir. L'âme de notre monde se meurt dans un cocon climatisé en acier inoxydable.

Les limites de notre être

Teilhard de Chardin dit très bien que l'énergie spiritualisée est impondérable. Il est donc normal que notre société de maîtrise

cherche à ignorer ce qui met en échec sa volonté de contrôle; il est plus facile de dresser une carte simplifiée de la topographie afin de mieux en contrôler notre représentation que de se perdre dans une complexité à laquelle nous ne savons faire face; cependant cette démarche de simplification est risquée car elle fait abstraction de réels écueils qu'elle a renoncé à faire figurer sur la carte pour garder la maîtrise de sa représentation, mais en agissant ainsi elle se prépare des cataclysmes réels, dus justement à ces écueils qu'elle veut ignorer. Notre société est caractérisée par l'ordinateur qui impose une logique conforme non au milieu mais à la représentation qu'il s'en est construite. Nous naviguons selon la carte et non selon la topographie réelle.

En occultant ainsi des pans entiers de sa propre réalité, notre société technologique se prépare de funestes lendemains. Il est l'heure aujourd'hui de reconsidérer les limites qui s'imposent à nous, concernant nos représentations, notre savoir et le contrôle de nos moyens d'action, et de cesser de croire toujours que de nouveaux moyens techniques permettront de dépasser ces limites. Nous pouvons, à ce stade, distinguer quatre types de limites qui sont de natures très différentes:

1) Les limites cartographiques

Tout d'abord, il y a les limites les plus évidentes qui sont celles de notre savoir et de nos représentations; l'exemple précédent relatif à la carte et à sa simplification montre bien que notre savoir est une représentation édulcorée et donc fautive de notre milieu (simplifications). En plus de ces distorsions, ce savoir comprend nombre de lacunes (trous d'ignorance) et ne peut pas représenter ce qui n'est pas perçu (les dimensions absentes) de même qu'il ne représente que ce qui se trouve sur son champ et ignore ce qui est en

marge de celui-ci ou n'appartient pas au domaine considéré (bords de carte). Ainsi, en résumé, la carte est déformée par ses quatre limites: ses simplifications, ses trous, ses dimensions absentes, les bords de son champ propre, car "la carte n'est pas le territoire" comme dit Korzybski.

2) Les limites technologiques

Nos moyens d'action sont imprécis et nous ne les contrôlons que partiellement car le risque zéro est impossible. De plus cette technologie déjà partiellement hasardeuse démultiplie, proportionnellement à sa puissance, les effets des limites cartographiques qui procèdent à son application, c'est-à-dire que la puissance des moyens techniques fait l'effet d'une loupe qui grossit les quatre limites de représentation que nous venons de mentionner: Cette tare est d'autant plus grave qu'elle n'agit pas seulement au niveau de la représentation mais directement sur son environnement puisque l'ambition de la technologie est justement d'adapter notre milieu à nos désirs. De représentative, la distorsion devient expression et acte, grossis proportionnellement à la puissance de la technologie appliquée. Un avion qui s'écrase fait 3 à 500 fois plus de morts qu'un vélo basculant dans le ravin!

3) Les limites stratégiques

Chacun se forge une perception égocentrique en fonction de son expérience propre, de ses intérêts personnels et de ses désirs. Ainsi, notre action personnelle non seulement cumule les deux types de limites cartographiques et technologiques déjà mentionnées plus haut mais, pour des raisons psychologiques et par ambition plus ou moins consciente, elle amplifie ces distorsions par sa propre distorsion égocentrique. En effet, nos désirs viennent inconsciemment remodeler le monde à notre façon, car nous conservons un point de

Communauté et autolimitation

vue centré sur nous-mêmes et sommes incapables d'avoir une vraie vue d'ensemble. Notre perception est marquée par notre égocentrisme et exceptionnelles sont les circonstances où nous agissons consciemment contre nos intérêts propres, pour des raisons de justice. La plupart du temps, notre perception est profondément réorientée, plus ou moins consciemment, par nos intérêts, par nos privilèges et par les avantages que nous pouvons tirer de chaque situation: toute la psychologie et la sociologie sont fondées sur ce constat. Naturellement l'idéalisme vient heureusement corriger nos attitudes. Pourtant il ne parvient que difficilement à redresser nos représentations s'il n'introduit pas, à son tour, de nouvelles distorsions, elles aussi égocentriques comme par exemple le paternalisme, la possessivité, le goût du pouvoir ou le besoin de nous mettre en valeur par une aide ostentatoire. Nos buts et notre projet nous aveuglent et nous empêchent de voir combien notre démarche va à l'encontre des attentes d'autrui. Nous élaborons toute une stratégie personnelle et nous faisons notre possible pour intégrer l'autre dans notre projet, mais la plupart du temps il n'y prend place que comme accessoire utile, voire indispensable, et rarement comme agent autonome qui pourrait bloquer tout le processus pour la simple raison que sa perception à lui n'a aucune raison de s'intégrer dans notre plan.

4) Les limites psychologiques

Elles relèvent de l'incapacité de percevoir ou de reconnaître les limites précitées, pour des raisons d'apparence personnelle, que ce soit vis-à-vis de nous-mêmes ou vis-à-vis des autres. Nous devons sauver la face, faire valoir un savoir-faire professionnel et donc paraître compétents pour gagner la confiance de l'autre. Il semble ainsi exclu de reconnaître nos propres limites, d'émettre des doutes, de reconnaître notre ignorance ou de formuler des interrogations sans

y apporter immédiatement une réponse. Pourtant la sagesse consiste justement à dire les choses comme elles sont, à dire la complexité et à mesurer la faiblesse de nos moyens. A vrai dire, une attitude modeste et lucide concernant nos propres limites devrait être plus convaincante de compétence qu'une attitude visant à s'imposer avec prestige. Pourtant notre nature humaine semble préférer l'esbroufe faussement rassurante à la modestie lucide et authentique.

Les raisons de l'autolimitation

Tous les excès de notre comportement avide et irréfléchi, illustrés par les quatre limites que je viens de décrire, appellent un changement dans nos attitudes, non seulement de manière qu'on peut dire restrictive ou négative visant à limiter les effets néfastes de nos actes sur notre milieu mais aussi de manière positive pour nous offrir une meilleure qualité de vie qui soit plus en harmonie avec notre milieu et respecte mieux notre place dans la création. Pour réadapter nos comportements à la réalité de nos facultés et pour éviter de détruire les riches potentiels si faiblement perçus que nous offre notre milieu naturel et social, il convient d'apprendre à limiter, de notre propre initiative, les moyens que nous mettons en oeuvre. Cette affirmation d'un moins qui pourrait offrir plus paraît au premier abord illogique ou du moins triste et régressive. Je vais donc tenter de montrer la dimension très positive de cette démarche.

Nous pouvons distinguer, dans la nature humaine, deux types principaux d'attitudes qui viennent distordre notre relation au cosmos:

- 1) D'une part, il y a nos attitudes spontanées qui sont étroitement liées à notre ignorance et à nos illusions. Cette ignorance est en général passive car elle consiste principalement en un manque de

savoir, en une absence d'orientations claires et conscientes, mais elle est en fait le plus souvent active car c'est cette ignorance ou absence de connaissance qui nous sert de référence et qui nous guide lorsque nous agissons en fonction de fausses valeurs et d'illusions. Ce sont, par exemple, notre illusion en tant qu'humanité d'être au centre de la création, nos ambitions et tentatives de dominer la nature, notre poursuite du confort matériel au détriment d'une richesse spirituelle du vécu, notre besoin d'efficacité (énergie contrôlée) au détriment de notre incarnation (énergie incorporée) et en dépit de cette dimension de la vie qui est perçue par le coeur et par l'esprit (énergie spiritualisée), notre ignorance cartographique qui confond représentations et réalité, notre maniement maladroit de la technologie. Cette forme d'ignorance, passive ou active, appelle notre conscience à mettre un frein à ces comportements mal orientés pour laisser plus de place à un autre possible. C'est là une première forme possible d'autolimitation.

2) D'autre part, à côté de ces attitudes dites spontanées, il y a nos attitudes réactives qui constituent des mécanismes de défense face à ce que nous percevons de la vie et de notre milieu; elles consistent en réactions de retrait, dues essentiellement à une peur existentielle, ou au contraire en réactions agressives, dues à notre besoin de trouver des échappatoires à cette peur par divers subterfuges de compensation. Ce sont, par exemple côté retrait, nos peurs de la violence et de l'indifférence de la nature à notre égard, notre peur du caractère imprévisible de la vie, notre peur du vide et de la mort, qui nous incitent à nous replier sur nous-mêmes dans un cocon artificiel de confort, et qui cherchent compensation, côté agression, dans notre besoin de posséder, d'accumuler, de dominer, d'exploiter, de détruire. Ce retrait de la peur et cette agressivité de notre désir d'accumulation appellent, pour échapper à la destruction, une éthique fondée sur la confiance de la

coopération plutôt que sur la course de la compétition. C'est là une autre forme de retenue et d'autolimitation.

Comme on le voit, les deux catégories de tares évoquées constituent deux raisons d'autolimitation de natures différentes, qu'on peut pourtant toutes deux qualifier de négatives car ce qui domine ici, c'est leur tendance à réduire les nuisances que nous engendrons. Ces raisons sont dites négatives car elles se bornent à limiter les dégâts, sans aucune ambition d'offrir quoi que ce soit de positif.

Mais les meilleurs arguments qui plaident pour une autolimitation sont de nature positive, car ils prônent une meilleure qualité de vie grâce à une meilleure insertion de l'humanité dans son milieu naturel et social. C'est une autre philosophie de la vie qui ne se veut pas universelle, mais qui propose quelques attitudes qui devraient être compatibles avec la grande diversité des cultures. A chacune des cultures de réinterpréter à sa manière et de choisir comment elle veut ou ne veut pas s'inspirer de ces principes qui n'ont rien de nouveau puisqu'ils découlent à vrai dire du plus vieux bagage culturel qui soit, dans la plus grande diversité imaginable; c'est en fait tout simplement le savoir-vivre élémentaire des cultures les plus anciennes qui enseigne comment vivre en harmonie avec le milieu et avec nos semblables. Toutes les traditions, sagesses et religions n'enseignent-elles pas que la modération et l'esprit de pauvreté sont les clés du bonheur?

L'autolimitation positive

Cette philosophie du moins est celle de la douceur, de l'harmonie et de l'écoute. Elle admet d'emblée que la position de l'homme dans la création est plus périphérique qu'il ne prétend. Elle ne cherche pas à dominer à tout prix, mais elle apprend à s'adapter car elle voit au-delà

Communauté et autolimitation

des apparences matérielles. Elle perçoit la dimension spirituelle de notre existence et reconnaît que cette dimension est prédominante: c'est l'esprit qui donne forme à la matière et non la matière qui contraint l'esprit. L'accent est mis davantage sur le processus que sur le résultat, car la vie est processus; elle est temps de l'échange et de la relation avant d'être production de l'objet. La technologie n'en est pas exclue, mais elle est contrôlée par le bon sens et la conscience; elle est pratiquée avec retenue au nom des valeurs que nous dicte la sagesse. La technologie n'est que l'outil d'une attitude et non un but en soi qui justifie tous ses propres excès. L'autolimitation permet une attitude de respect de ce qui est car tout nous est en fait donné gratuitement: la vie, l'air, l'eau, le soleil, les fruits et les matières, notre savoir et notre connaissance. Si nous respectons nos propres limites, si nous sommes conscients de nos tendances inconsciemment néfastes, si nous percevons la dimension de notre ignorance et de notre illusion, si nous sommes conscients de nos pulsions, de nos peurs, de notre avidité et de notre violence, la porte nous est ouverte vers de nouvelles dimensions de l'être, car cette voie nous libère de l'obsession de toujours tout contrôler et nous offre donc un répit pour nous ouvrir à la richesse de ce qui est, pour nous rendre sensibles à ce que nous ne connaissons pas encore. Cette voie, au lieu de nous faire retomber toujours dans l'ornière de nos habitudes et de nos a priori, nous permet de découvrir la vie en direct, dans l'instant du présent, sur le vif et nous ouvre à la découverte d'horizons nouveaux. Au lieu de nous borner toujours à répéter et à reconnaître ce que nous avons toujours cru savoir, vu ou entendu, nous apprenons à connaître, c'est-à-dire, au sens littéral de co-naître (naître avec), à naître à ce qui devient. Ce mode de vie est transformation constante de notre être, il est mouvement dynamique en avant, et non pas cercle vicieux d'un enfermement répétitif. Il est véritable croissance personnelle.

Ainsi l'autolimitation vise aussi à une amélioration de nos conditions de vie, car elle sous-tend une philosophie de la modestie qui nous ouvre à la nouveauté et à la découverte. *Small is beautiful* disait Schumacher¹⁴! Le moins doit apporter le plus. L'autolimitation n'est pas une triste philosophie de vie, mais elle est au contraire ambitieuse. Cette qualité de vie ne se traduit pas par un supplément de biens matériels, mais par un élagage du mode de vie dans le but de permettre une vie plus riche en relations surtout, mais aussi en expériences et en connaissance. C'est justement une limitation des moyens mis en oeuvre qui peut offrir ce supplément de qualité.

Cette nouvelle attitude face à la vie appelle l'autolimitation, qui n'est pas un but en soi, mais une condition élémentaire pour l'épanouissement de cette autre forme de vie qui nous encourage à une lente croissance intérieure plutôt qu'à nous emparer violemment de tout ce que nous ne saurions assimiler. Et, dans ce sens, les quatre limites décrites plus haut constituent un bon résumé pour montrer comment cette autolimitation permet l'épanouissement décrit ici.

Reprenons donc cette description, mais cette fois-ci en termes positifs.

1) L'autolimitation cartographique

Notre connaissance du milieu dans lequel nous vivons (nature, société, lois de la vie) et les représentations que nous nous en faisons étant fortement incomplètes, nos comportements entraînent forcément des effets très néfastes. Pour limiter les conséquences négatives de notre ignorance, il est évidemment souhaitable de réduire l'ampleur de nos projets; des actions plus modestes, renonçant à mettre en oeuvre de gros moyens, engendreront très certainement moins de

¹⁴ Ernst Friedrich Schumacher: *Small is beautiful*, Blond & Briggs, London, 1973.

conséquences négatives. C'est là l'option dite négative qui cherche à réduire les conséquences néfastes.

Mais d'un point de vue positif, c'est-à-dire pour que cette attitude d'autolimitation apporte une valeur supplémentaire à notre vie, nous constatons que le fait d'être plus léger et plus modeste dans les moyens mis en oeuvre, dans nos attentes et surtout dans la manière dont nous croyons connaître la réalité dans laquelle nous intervenons, nous ouvre à une nouvelle perception des choses; nous sommes ouverts à la nouveauté, nous sommes prêts à changer d'opinion, nous ne sommes plus murés dans un savoir infailible, mais chaque étape est l'occasion de remettre en cause ce que nous croyons savoir ou du moins de le réinterpréter à la vue des derniers événements. L'autolimitation ouvre à l'autocritique et nous libère de nos représentations simplistes. A chaque instant, nous sommes libres de découvrir une nouvelle vue du monde. C'est un peu comme si nous étions provisoirement sans mémoire. Le fait de ne pas savoir ou de mettre son savoir en attente, nous ouvre à la découverte car cette attitude d'ouverture fait de nous des êtres curieux et avides de découvrir la nouveauté. Les lacunes elles-mêmes de notre savoir se transforment en atouts car elles nous offrent la possibilité de découvrir un nouveau savoir: elles sont comme autant de trous dans nos représentations et ces trous nous offrent autant de fenêtres sur l'extérieur qui nous font échapper à l'enfermement de nos conceptions. Chaque limite de notre savoir, dont nous avons conscience, a ainsi la chance de nous aider à remédier, certes très partiellement et provisoirement, aux défauts de notre cartographie cités plus hauts: simplifications excessives, trous de savoir, dimensions absentes, bords de champ propre.

2) L'autolimitation technologique

En limitant les moyens mis en oeuvre, nous échappons aux conséquences néfastes de moyens mal contrôlés et nous limitons aussi les dégâts que ces moyens ne manquent pas d'entraîner dans la mesure où ils multiplient, proportionnellement à leur puissance, la maladresse d'utilisation, les erreurs de conceptions dues au caractère erroné de notre savoir. C'est l'option dite négative qui consiste à limiter les dégâts.

Du point de vue positif, la limitation des moyens mis en oeuvre nous confronte plus directement aux conséquences de notre intervention qui apparaissent de manière plus claire: l'outil, s'il est plus modeste, permet une meilleure sensibilité de celui qui l'emploie; la petite pelle permet de creuser en douceur autour de l'objet archéologique tandis que la pelle mécanique n'offre pas la même nuance d'intervention. Naturellement chaque moyen et chaque outil doit être utilisé à bon escient, mais la limitation des moyens mis en oeuvre offre davantage de chances de rectifier le tir, au fur et à mesure de la progression des travaux. Des moyens trop considérables peuvent empêcher une adaptation adéquate au terrain. Il est impératif d'agir en douceur. La douceur reste la clé de la vie. Cette douceur appliquée par exemple à la culture biologique permet d'offrir des produits plus sains et de laisser vivre nombre de créatures et de petits organismes qui apportent une contribution favorable à l'environnement. La douceur laisse vivre car elle n'est pas unilatérale.

3) L'autolimitation stratégique

En devenant conscients du fait que notre point de vue est très subjectif et qu'il est égocentrique, nous relativisons notre manière de voir et offrons plus de place aux conceptions d'autrui qui peuvent ainsi venir modifier notre projet. C'est l'approche minimale que l'on

Communauté et autolimitation

peut qualifier de négative et qui cherche à limiter les dégâts d'une représentation égocentrique.

Mais d'un point de vue positif, l'ouverture de nos projets aux autres acteurs, à part entière et non plus en tant que simples pions, permet d'aller plus loin dans la mesure où elle permet de créer une réelle dynamique sociale qui inclut toutes les composantes présentes. Depuis des décennies, la participation est très à la mode mais elle ne se pratique en général que sous la forme de consultations et, dans le meilleur des cas, elle se limite à enrichir le débat en y apportant des éléments nouveaux qui seront ou non intégrés au projet selon ce qu'en décideront les concepteurs. Il est rare que les projets fassent spontanément place aux antagonismes qui inévitablement traduisent la réalité complexe de toute situation vivante. La réciprocité entre concepteurs et usagers est une qualité trop rare, car elle ne manque pas de venir bouleverser la perception de ceux qui pensent contrôler le processus. Comme disait Voltaire, je ne suis pas d'accord avec ce que vous dites mais je me battrais pour que vous puissiez le dire. Cette claire perception du besoin d'une vraie réciprocité et de la nécessité de permettre aux antagonismes de s'exprimer vient inévitablement briser notre perception égocentrique et nous oblige sagement à une ouverture qui naît de l'autolimitation de notre emprise personnelle.

4) L'autolimitation psychologique

La reconnaissance de nos propres limites et le souhait d'adopter une démarche autolimitatrice provoquent des désordres auxquels nous ne sommes pas habitués par nos comportements. Pourtant notre lucidité de nos propres limites devrait être un argument majeur déclenchant la confiance et la reconnaissance de tout interlocuteur. J'ai personnellement beaucoup plus confiance en un médecin qui avoue ne pas pouvoir expliquer un phénomène et qui le dit clairement qu'en

celui qui bredouillera quelques explications confuses ou fallacieuses. La clarté a toujours été un facteur de confiance et elle évite le développement d'un discours ambigu et superflu. De ce point de vue, il est difficile de distinguer ici une approche négative qui cherche à limiter seulement les dégâts et une approche positive qui cherche à créer la confiance, dans la mesure où ces deux éléments se tiennent étroitement. Le caractère positif de cette attitude capable d'autolimitation psychologique consiste dans le fait qu'elle génère une responsabilisation de chacun, dans la mesure où elle n'impose plus le spécialiste ou l'acteur comme celui qui sait tout et résout tous les problèmes. Chacun se retrouve à sa place avec sa propre part de responsabilité, ou du moins une lecture claire de la situation qui laisse apparaître les vraies contradictions, lacunes, inconnues, impondérables. Cette manière de faire ouvre la porte à une réelle dynamique communautaire dans laquelle chacun peut trouver sa place de manière créatrice.

Ces quatre approches différentes concernant les limites cartographiques, technologiques, stratégiques et psychologiques de nos attitudes et actes fondent ainsi les vraies raisons positives de cette autolimitation destinée à nous apporter un supplément de qualité de vie.

L'autolimitation, telle que nous la comprenons ici, découle directement des lois de mise en mouvement décrites plus haut. Elle est par excellence la loi de la transparence qui renonce aux faux-semblants. Elle se traduit inévitablement par une priorité accordée à la subsistance et à l'harmonie de la communauté locale ainsi que par un développement de l'identité communautaire qui vont de concert chercher à favoriser les relations locales au détriment des relations commerciales extérieures impersonnelles et corrompues.

L'autolimitation comme frein à la mondialisation

Il est essentiel de voir que l'autolimitation n'est pas un rêve abstrait, mais, semble-t-il, du point de vue négatif, la seule issue aux terribles déséquilibres engendrés par notre attitude trop agressive et, du point de vue positif, le seul moyen d'accéder à une simplicité génératrice de vie.

La première réaction à ce type de proposition sera de dire que cette vue n'est pas réaliste et qu'elle relève de l'utopie, qu'elle n'est pas économiquement compatible avec l'explosion démographique et qu'elle va engendrer la misère des peuples les plus pauvres. C'est le discours tenu par les tenants de la mondialisation qui arguent que le développement combiné avec le libéralisme est le seul moyen de permettre aux pauvres d'accéder au bien-être. On constate pourtant étrangement que les peuples qui vivent dans l'abondance matérielle, c'est-à-dire les nations riches d'occident, sont ceux qui se sont protégés ou se protègent encore par des barrières douanières ou tout autre artifice et assurent une autosuffisance alimentaire. Ce démenti constitue un argument massif qui parle pour l'autolimitation. L'autolimitation veille d'abord à l'autosuffisance locale, surtout à l'autosuffisance alimentaire ou liée aux produits vitaux: air, eau, nourriture, abri, vêtements.

La première constatation que nous pouvons faire, c'est que l'ouverture aux échanges internationaux et la libéralisation des marchés profite essentiellement aux pays riches. C'est d'ailleurs bien son propos. Comment imaginerait-on les Etats-Unis et l'Union Européenne travailler avec tant d'acharnement à la sape de leurs privilèges? En fait les tractations pour la mondialisation consistent à faire des concessions sur des points mineurs pour les pays occidentaux afin de décrocher des parts importantes de marché

nouveau sur lesquelles les pays pauvres ne pourront jamais rivaliser. Si ce n'était pas le cas, ce serait la fin de nos privilèges. Il ne saurait y avoir en effet deux privilégiés dans une seule transaction, car chaque fois qu'il y a un gagnant, il y a un perdant, sauf quand le gain est l'équité. La richesse matérielle ne se multiplie pas par miracle et tout privilège matériel se développe aux dépens des plus faibles. Cette ouverture permet certainement des échanges accrus, mais elle n'assure de surcroît aucunement la qualité de ce qui est échangé. Au contraire, la loi étant celle du profit et du prix le plus bas, on assiste à une baisse drastique de la qualité des produits. Ce que la Chine offre actuellement sur le marché correspond au plus bas de gamme jamais vu, en fonction de toutes les économies possibles réalisées sur les matériaux comme sur la main d'oeuvre et la mise en oeuvre: des objets de mauvaise qualité dont la durée de vie est très limitée car proportionnelle au prix d'achat, des vis dont la tête est molle comme du fer blanc, des outils qui n'ont aucune efficacité, des objets en plastique qui ne résistent pas à l'usure, des objets dont la conception même est défectueuse, et ceci dans une forme de compétition qui désarticule tout le secteur social des pays producteurs et qui, dans les pays exportateurs comme dans les pays importateurs, tue l'artisanat, la production industrielle et le savoir-faire local. Ces considérations ne sont que la répétition ou le corollaire de la loi d'(auto)destruction décrite plus haut.

L'autolimitation pour réduire complexité et anonymat

Le mouvement d'autolimitation est fondé sur une toute autre logique que celle du profit à très court terme. Elle se fonde sur la qualité de la vie communautaire et sur la nécessité de contrôle de l'évolution en cours au niveau local. La première qualité de ce mouvement d'autolimitation est d'offrir une réduction de la complexité des mécanismes en jeu dans la mesure où un frein est mis aux échanges

Communauté et autolimitation

complexes et surtout anonymes. La région n'est plus autant exposée aux lois imprévisibles du commerce international, au cours des changes et des matières premières, au potentiel de production d'autres pays, au sacrifice des exigences de l'écologie ou de la sécurité sociale pratiquées par d'autres gouvernements, mais elle cherche à garder le contrôle de ce qui vient transformer la réalité locale. Par essence, elle travaille davantage sur ce qui est perceptible et maîtrisable que sur ce qui est aléatoire.

Parce qu'elle est simplification de la complexité et parce qu'elle met l'accent sur les aspects qui sont maîtrisables au plan local, l'autolimitation permet à chacun de percevoir plus clairement les enchaînements des causes et des effets, et à se situer personnellement. Chaque relation, chaque objet, chaque option devient plus palpable et surtout moins anonyme parce que directement lié à une entité locale qui est clairement identifiable. Chaque aspect de la réalité revêt un profil plus clair, et perd son caractère anonyme, propre à ce qui vient de loin sous une forme mal identifiée. Elle est la solution à la loi de blanchiment que nous avons vue plus haut.

L'autolimitation n'est pas un repli identitaire car elle se garde à chaque instant la possibilité de s'ouvrir, selon le degré consciemment choisi, à ce qui vient de l'extérieur. Mais elle ne s'ouvre pas à tout ce qui vient de l'extérieur, sans aucun discernement, sous le seul prétexte que ce qui est possible doit être pratiqué. L'autolimitation est issue d'une volonté de contrôle du marché par le tissu social. Ce ne sont plus les lois du marché qui opèrent mais le choix libre d'une communauté qui domine les forces mécaniques de l'économie. C'est donc par définition l'une des formes les plus abouties du développement humain.

L'autolimitation dans la lutte contre la pauvreté

Pour confirmer que la proposition d'une attitude d'autolimitation est réaliste, il importe de montrer comment nous pourrions réduire nos modes de vie sans impliquer de terribles déséquilibres, pires encore que la source de nos maux. Deux questions se posent à ce sujet:

- 1) Première question: la réduction de notre mode de vie peut-elle s'effectuer dans une mesure assez conséquente pour offrir une solution aux déséquilibres constatés et sans mettre en danger notre survie? Il a été dit plus haut que nos classes riches (10% de la population mondiale) doivent réduire leur standard de vie selon un facteur 8, afin de ramener leur consommation de 80% à 10% des richesses mondiales. Il a été dit aussi que la satisfaction des besoins élémentaires n'est pas la vraie source de notre gaspillage ni de nos excès mais que c'est la consommation de luxe qui vient provoquer les déséquilibres majeurs. La satisfaction de nos besoins élémentaires doit pouvoir entrer dans ces 10% de richesses auxquelles nous avons droit en toute légitimité. A partir de ce minimum vital, nous pourrions reconstruire une nouvelle stratégie de consommation qui s'adaptera aux ressources disponibles. La réduction de nos modes de vie, en diminuant la part affectée au luxe et à la consommation superflue, s'attaquera donc aux secteurs de l'économie qui provoquent les majeurs déséquilibres sociaux et naturels.
- 2) Et deuxième question: la réduction de nos modes de vie selon cette mesure conséquente ne va-t-elle pas priver les plus pauvres de leurs revenus indispensables, déjà très réduits, tant dans nos pays que dans les pays du Sud? Il est évident que le fossé entre riches et pauvres va aujourd'hui croissant, c'est-à-dire que les riches tirent toujours plus profit des pauvres, et cela selon un modèle libéral qui veut multiplier les échanges et entraîner la spécialisation

internationale. Notre modèle d'autolimitation se situe tout à l'opposé dans la mesure où il encourage chaque région à produire et distribuer en priorité l'essentiel de ce dont elle a absolument besoin, surtout en ce qui concerne l'alimentation et l'eau. On voit mal comment l'autosubsistance ne pourrait pas s'appliquer, de manière générale, pour satisfaire les besoins élémentaires. On voit mal comment cette mesure pourrait participer à accroître la misère des plus pauvres. On voit bien cependant comment elle peut améliorer leur situation en limitant l'impact du marché international sur leur mode de vie (prix des produits d'exportation).

Certainement, la lutte contre la pauvreté ne saurait être planifiée si elle n'est pas soumise à des critères éthiques très stricts. Or la forme actuelle du commerce international n'est pas capable de respecter la moindre règle éthique et de ce fait se trouve disqualifiée pour améliorer le sort des plus pauvres. L'autolimitation ne constitue certes pas la solution miracle, mais elle ne semble pas mettre en danger la survie des pauvres. Au contraire, elle offre une alternative sérieuse qui doit être pratiquée. Elle a un atout majeur pour réussir: elle est fondée sur la conscience et permet donc des développements de nature humaine telle la solidarité ou la conscience écologique.

Ces réponses partielles sont certainement insuffisantes, car il faudrait dépeindre tout un panorama pour traiter ce sujet, mais elles permettent cependant de voir que l'autolimitation est un modèle qui doit trouver ses propres modes d'application et que, dans son fondement, il est certainement plus en accord avec les exigences de justice et d'équité que ne l'est le système du tout-marché.

Maturité locale plutôt que gouvernement mondial

Notre société technicienne a tendance à vouloir régler tous les problèmes par le haut, c'est-à-dire selon la voie autoritaire du pouvoir, des institutions et des lois. Certes les communautés doivent se doter d'institutions capables de gérer les problèmes liés à leur survie, et la législation joue un rôle indispensable mais, par définition, l'autolimitation est la voie de la maturité collective. Ce n'est pas l'organe qui procure la solution, mais c'est la collectivité avec sa vitalité et ses propres lois vivantes qui doit être assez mûre pour trouver la juste solution. Cette option est certainement très idéaliste, mais elle est pourtant la seule vraiment réaliste. Aucune institution, aucune loi, aucun organe étatique ni privé ne peut procurer de solution vivante; seule la maturité collective est en mesure de découvrir le juste équilibre dans toutes ses nuances. On constate que cela est vrai tant que les communautés offrent une certaine cohésion et unité de valeurs qui permet une évolution concertée. Le problème de la conscience humaine n'est pas de toujours être attirée par des voies déviantes, mais c'est de percevoir que le bonheur individuel passe par la concertation collective.

Aussi idéaliste que soit cette affirmation, elle n'en demeure pas moins réaliste si elle est appliquée systématiquement et consciemment. Si chaque fois que nous sommes confrontés à un problème, nous recherchons la solution sociale inhérente à la maturité collective plutôt que de recourir à l'instrument légal, nous choisissons une solution constructive et riche en potentiel qui va participer à accroître la maturité collective et procurera donc davantage d'atouts à la communauté pour maîtriser ses propres problèmes. A l'inverse, la démarche institutionnelle déresponsabilise la personne qui se retrouve forcée d'agir sous contrainte de la loi et aura tendance, dans un mouvement contestataire, à vouloir contourner la loi à son propre

Communauté et autolimitation

profit. Chaque fois qu'une collectivité parvient à se concerter pour choisir une meilleure qualité de vie, on sent une nouvelle dynamique prendre son essor et on sent combien ce processus se renforce par lui-même.

Ainsi est-il préférable de développer une conscience personnelle et collective plutôt qu'un système pyramidal de gouvernements qui s'emboîtent les uns dans les autres jusqu'au niveau d'un gouvernement mondial! Et la dynamique locale doit être marquée par cette volonté consciente de percevoir les problèmes dans toute leur ampleur et de chercher à adopter la juste attitude, celle qui permet une solution qualitative et sociale, plutôt que quantitative et institutionnelle. De cette forme d'initiatives locales naît alors une concertation à un niveau plus élevé qui permet une forme de coordination des collectivités à un échelon plus global. Le mouvement est ici ascendant et non descendant.

Certainement la démarche de l'autolimitation ne prend vraiment corps que lorsque les membres de la communauté perçoivent les avantages de cette forme de simplicité. Cette perception ne peut que croître avec l'exercice qui ne manquera pas de mettre en évidence de manière très pragmatique les gains d'une démarche mature et communautaire. Les termes du choix restent toujours les mêmes: dois-je choisir la voie matérialiste incertaine de la compétition individualiste en espérant que je m'en tirerai mieux que les autres ou dois-je choisir la voie plus sûre et plus riche de la solidarité communautaire qui assure un bien-être à tous et crée les liens qui font le sens de la vie? Poser la question en ces termes tendancieux, c'est y répondre. Et la poser en termes neutres n'est pas l'objet de cet essai!

5) LA FORCE DE LA VERITE

L'enjeu du bonheur

Nos choix personnels et communautaires constituent la clé essentielle du changement. Ils traduisent l'enjeu auquel nous sommes confrontés de manière urgente au stade actuel du développement de notre société occidentale qui tend à imposer au monde sa manière de voir et sa manière de fonctionner, ainsi que les valeurs matérialistes qui sous-tendent ces options.

L'enjeu est celui du bonheur pour tous, d'un bonheur qui doit être partagé de manière équitable vu que nous sommes tous interdépendants. Notre vie se développe entre esprit et matière; c'est pourquoi nos choix spirituels sont prioritaires car ils se concrétisent et s'expriment par la manière dont nous traitons notre milieu naturel et social, par la manière dont nous nous comportons vis-à-vis de nos semblables.

Pour rendre cet enjeu plus concret et ainsi plus palpable, on peut le décomposer en sept choix; chacun de ces choix répond à une question fondamentale; à chacune de ces questions, nous pouvons répondre soit par l'évasion qui nous protège d'affronter la réalité telle qu'elle est ou soit au contraire par le courage qui nous incite à nous confronter à la vie dans son essence même. Naturellement, chacun trouve sa propre manière de répondre à ces défis et il ne saurait être question ici de définir une attitude unique; bien au contraire, le simple fait de formuler la question doit stimuler la diversité des réponses que chacun proposera, diversité qui apparaît d'autant plus importante lorsqu'on la compare à l'uniformité des comportements et au conformisme des attitudes que tend à susciter notre société

orientée vers la consommation facile et la poursuite d'un confort souvent régressif.

Les sept courages

La formulation de ces questions reprendra rapidement la matière de cette introduction pour la réorganiser selon ces sept défis qui jalonnent notre route au quotidien et qui feront toute la différence dans notre quête du bonheur si nous y répondons avec courage. Chaque question se trouve être le corollaire de la précédente, formant ainsi une chaîne de choix qui jalonnent la quête du courage.

1) Le courage du choix spirituel

Première question: la vie est-elle principalement esprit ou principalement matière?

La réponse évasive dit qu'il ne faut croire qu'à ce qu'on peut mesurer et toucher, que le monde de l'esprit est trop complexe et qu'il est préférable de nous concentrer sur la poursuite des réalités terrestres.

La réponse courageuse consiste à orienter notre existence pour mettre cette recherche spirituelle au coeur de notre vie; ce choix nécessite du courage car ce chemin n'est pas balisé; il mise sur l'harmonie qui caractérise l'univers car cette harmonie est la logique de la vie, et c'est elle qui règle la marche de l'univers. Si nous nous mettons en harmonie avec l'univers, nous trouverons la paix et le bonheur.

2) Le courage du choix de la lutte contre la souffrance

Deuxième question: la principale cause des souffrances humaines réside-t-elle dans la nature même de la vie ou dans l'injustice générée par l'oppression que les uns exercent sur les autres et dans les

souffrances que nous nous infligeons à nous-mêmes par ignorance ou maladresse?

La réponse évasive dit que la vie est douloureuse, que nous sommes bien impuissants à changer quoi que ce soit et que, face à la complexité croissante de notre monde moderne, le mieux consiste à nous concentrer sur notre propre vie.

La réponse courageuse voit les mécanismes qui génèrent la souffrance; elle reconnaît notre avidité à tous, notre difficulté à comprendre les véritables enjeux, notre ignorance qui nous pousse à poursuivre l'illusion, notre peur de la vie et de l'inconnu qui nous incite à trouver un faux refuge dans les valeurs plus matérielles et palpables. Mais elle affirme surtout que chacun de nous peut progresser sur un chemin fondé sur les valeurs de l'esprit et s'éduquer à une attitude moins ignorante, moins avide, moins peureuse. La profondeur de notre vie croît avec la diminution de notre égoïsme. L'attitude de repli ne nous offre rien d'autre que la misère que nous connaissons, tandis que la poursuite de la lutte contre la souffrance nous permet d'évoluer vers une qualité d'être qui passe inévitablement par notre lente transformation et par celle de nos relations au monde; cette mutation n'est pas un reniement de notre nature profonde mais elle prépare au contraire les conditions qui permettront l'expression de notre propre vocation. Cette approche croit que notre nature humaine peut s'exprimer en termes positifs, mais qu'elle ne peut s'exprimer de la sorte que lorsque nous ne nous sentons pas menacés par les conditions extérieures (les autres) et intérieures (nous-mêmes) et lorsque nous choisissons le chemin d'un apprentissage et d'une pratique éthique qui nous libèrent de nos handicaps et nous mettent en confiance.

Communauté et autolimitation

3) *Le courage du choix de l'idéal*

Troisième question: la poursuite d'un idéal et la recherche du sacré sont-elles contraires au réalisme et au pragmatisme nécessaires au quotidien ou peuvent-elles constituer un choix de vie solide et cohérent?

La réponse évasive dit que l'idéal est une belle chose et que le sacré reste un mystère, et que cette double quête est peu compatible avec les contraintes quotidiennes, qu'il convient de se battre et de se défendre car, sinon, on se fait écraser.

La réponse courageuse affirme que l'idéal est en fait la meilleure forme de pragmatisme car il ne se limite pas aux considérations matérielles mais considère surtout les priorités essentielles de l'existence. L'idéal constitue donc un guide qui nous aide à mettre au coeur de notre existence les dimensions humaines. C'est en cherchant à vivre pleinement l'amour, la solidarité, la justice, la paix, que nous serons en mesure de réaliser notre vraie nature et que nous pourrons trouver le bonheur. Cette quête du bonheur ne va certes pas sans souffrances, mais la vie de repli est aussi marquée par la souffrance absurde d'un refus de vie tandis que le choix de la poursuite d'un idéal ouvre à une dimension inconnue et riche en devenir. Les personnes généreuses et aimantes sont d'ailleurs plus heureuses que les personnes aigries et renfrognées. La qualité des fruits dit la valeur du cheminement.

4) *Le courage du choix de la solidarité*

Quatrième question: le bonheur de la personne est-il en compétition avec le bonheur des autres et comment est-il lié au bien-être de la communauté locale?

La réponse évasive voit le bonheur comme un gros gâteau à partager et dont chacun recevra un part réduite proportionnellement au nombre de bénéficiaires. Un "tiens" vaut mieux que deux "tu l'auras". La vie est perçue comme une compétition, à très court terme. Il faut vite prendre et accumuler.

La réponse courageuse affirme que le bonheur est au contraire un bien qui prend forme dans la mesure où on le partage. Elle perçoit combien nous sommes tous interdépendants et combien nous avons besoin les uns des autres pour trouver une forme de partage qui donne sens à la vie. La vie est faite essentiellement de ce que nous donnons, plus encore que de ce que nous recevons. Certes, matériellement, il semble que nous soyons privés par le partage mais en fait nous actionnons par ce partage les dimensions qui donnent son véritable sens à la vie puisque celle-ci devient mouvement créatif qui tisse des liens au lieu d'être repli craintif qui s'isole. A chaque seconde de ma vie, j'ai besoin de la nature et des autres. L'air que je respire, la nourriture que j'absorbe, les services que d'autres me procurent (mon pain, mes habits, mes outils) sont indispensables à ma survie. En entrant en compétition avec les autres, je cours la chance très restrictive de gagner la quantité avec pourtant la certitude de perdre la qualité, tandis qu'en collaborant, en instituant des liens de solidarité, je peux participer de manière positive à améliorer nos conditions communes et interdépendantes de vie. L'harmonie génère l'harmonie, tandis que le conflit génère le conflit. Le tout est plus que la somme des parties. La cohésion communautaire offre de véritables chances de bonheur à chacun.

5) *Le courage du choix de voir la réalité*

Cinquième question: la perception que nous avons du monde est-elle objective ou est-elle marquée par notre personnalité et par nos privilèges?

La réponse évasive dit que chacun a sa propre manière de percevoir ce qui le concerne. C'est ce qu'on appelle la liberté d'opinion. Nous avons donc droit à agir en fonction de nos propres perceptions qui fondent notre responsabilité personnelle.

La réponse courageuse affirme la nécessité de considérer nos perceptions d'un oeil critique, en considérant la chaîne de transformation décrite plus haut (fait - perception - interprétation - choix) et le rôle de notre implication qui, comme nous l'enseignent la sociologie et la psychologie, transforme notre manière de voir. Pour nous, c'est-à-dire les 10% de l'humanité qui consommons le 80% des richesses mondiales, il n'y a pas d'autre choix: soit nous continuons à faire l'autruche et perpétons nos modes de vie dans l'abondance matérielle mais la honte morale, soit nous ouvrons les yeux et reconnaissons l'injustice flagrante et modifions complètement nos modes de consommation et de partage. Le réveil est certainement douloureux mais il nous ouvre la porte de la renaissance personnelle à une vie authentique.

6) *Le courage du choix d'une pratique rigoureuse*

Sixième question: nos convictions peuvent-elles se traduire rigoureusement dans notre mode de vie ou quelle est la part de compromis nécessaire pour nous adapter au contexte?

La réponse évasive dit que chacun fait ce qu'il peut pour être cohérent mais que la sagesse nous dicte de faire des compromis car il

faut bien vivre et, si nous nous marginalisons, nous perdons toute influence sur notre monde pour le transformer.

La réponse courageuse affirme que notre influence est en général toujours réduite mais qu'elle tient néanmoins plus à l'esprit avec lequel nous agissons qu'à l'efficacité de nos actes, car ces actes portent surtout effet par l'esprit qu'ils incarnent plus que par leur impact mécanique. La mise en pratique de nos valeurs et convictions est dans ce sens primordiale car elle détermine la qualité des processus dans lesquels nous nous impliquons. C'est donc le processus qui est primordial et non la fin, qui, contrairement au dicton, ne justifie jamais les moyens. Ce choix de la rigueur implique donc une parfaite concentration sur l'expression de nos valeurs qui viennent ainsi bouleverser nos modes de vie et les reconfigurer.

7) *Le courage du choix de nos choix*

Septième et dernière question: dans quelle mesure pouvons-nous influencer la marche de notre monde et quelles chances nous offrent le marketing et la démocratie?

La réponse évasive dit que les enjeux du monde nous dépassent et que pour vivre heureux il faut vivre caché, comme disait La Fontaine.

La réponse courageuse affirme que notre concentration sur notre propre quotidien est justement notre meilleur moyen de changer le monde. Certes, en vertu de la loi des cumuls, notre impact est réduit mais il n'en est pas moins réel, puisque l'impact global n'est fait que de l'addition des impacts personnels. C'est la loi de la démocratie et du marketing: rien ne peut se faire sans nos consentements cumulés. Naturellement, le corollaire de cet axiome implique que nous souffrons lorsque nous nous sacrifions pour sauver notre monde alors

Communauté et autolimitation

que notre voisin continue d'abuser; l'eau que j'économise est répartie entre tous et profite à celui qui la consomme sans restriction, et je ne perçois donc pas l'impact de mes choix. Dans ce processus de destruction cumulative, je dois m'interroger: suis-je celui qui ne fais qu'ajouter ma part infime au lot commun de destruction globale initiée par les autres, ou suis-je au contraire l'un des premiers responsables qui initie le processus de destruction auquel tous participent ensuite. La première interprétation relève du phénomène d'anonymat, et sert d'excuse à ne rien faire, tandis que la seconde relève du principe de responsabilité; nous sommes responsables de la part d'esprit que nous faisons vivre en ce monde. Il est donc juste que la loi "*chaque choix = un vote*" devienne la règle de chaque jour concernant tous les aspects de notre vie. C'est une loi extrêmement exigeante, mais en elle réside la salut de notre espèce car le marketing et la démocratie viennent cumuler les effets de ces votes personnels. En dehors de cette loi, il n'y a ni vie communautaire ni échanges économiques possibles, sauf dans la confrontation. A nous donc de savoir l'appliquer pour devenir des vecteurs de changement. C'est une réelle démarche de l'esprit qui vient configurer notre quotidien et tous nos échanges.

La force de la vérité

La chaîne de ces sept choix de courage se résume en fait en une seule affirmation: notre manière d'être vrais à nous-mêmes et de trouver les formes adéquates de notre juste expression nous confère la force de la vérité (*Satyagraha* en sanskrit, comme nous le verrons plus loin à propos de Gandhi). Cette force est certainement la force la plus puissante qui soit. Quiconque s'ancre dans son être profond devient invincible. On peut certes nous nuire, nous emprisonner, nous faire souffrir physiquement, voire nous tuer, mais personne ne peut porter atteinte à notre esprit, tant que nous lui restons fidèles.

Ce choix de la force de la vérité est le choix de la non-violence car il est force de l'esprit uniquement et n'a recours à aucune autre pression que celle de la non-coopération qui devient le mode de résistance par excellence. Aucune domination militaire n'a pu durer. Tous les empires se sont toujours écroulés, minés par leurs propres contradictions, et les personnages violents ont toujours été condamnés par l'histoire. Malgré son caractère paradoxal, le pouvoir d'une attitude non-violente se situe bien au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Je l'ai expérimenté personnellement à l'armée: en me couchant dès la première minute de mon arrivée au campement, j'ai été renvoyé presque immédiatement chez moi; mes chefs, qui étaient il faut le reconnaître de braves gens, étaient perplexes et ne savaient que faire de moi qui devenais un élément dangereux dans le contexte d'un groupe au sein duquel la contagion pouvait gagner. La logique d'une institution qui repose sur la force se retrouve entièrement désarmée devant la vulnérabilité de la non-violence et de la non-coopération.

La simplicité est aussi une condition essentielle de ce choix de la force de la vérité. Fruit de l'autolimitation, elle permet de conserver une échelle humaine, de bien percevoir ainsi ce qui se passe et de mieux connaître nos interlocuteurs qui sortent de l'anonymat. La simplicité nous met aussi face à la dimension matérielle de la vie. La matière nous impose sa rigueur avec laquelle on ne saurait tricher; il n'y a plus de virtuel ni d'illusion possible. La matière nous confronte à l'enchaînement des causes et des effets et nous révèle les mécanismes de notre implication ou ceux propres à notre communauté. Le fait de rester simple et petit nous donne la chance d'être comme nous sommes, à l'abri des contraintes que nous imposent les grands pouvoirs économiques ou politiques.

Combinée à la simplicité, la recherche de nos propres moyens de subsistance, dans une autosuffisance relative, nous procure une autonomie et un recul qui sont bénéfiques à notre sérénité et à notre clairvoyance. La quête de l'autosuffisance partielle donne consistance à une implication quotidienne directe dans des tâches pratiques qui, loin de l'excès de la spécialisation urbaine, rythment les jours, créent un espace de méditation, révèlent la nature authentique de ce qui est, nous empêchent de tricher ou de tomber dans l'illusion, et nous maintiennent dans un effort qui stimule la créativité.

Cette pratique d'une forme d'autosuffisance n'est pas un refus de notre interdépendance réciproque et des échanges avec autrui, mais elle fonde la nécessité de notre subsistance comme une responsabilité personnelle que nous ne pouvons pas déléguer: je ne peux pas déléguer à autrui mon besoin de respirer, de faire battre mon cœur. Il en va de même avec l'autosubsistance: je dois me nourrir. Il importe donc que cette nécessité se traduise dans mon quotidien par un travail très pratique et directement liée à ma subsistance, sans passer par les intermédiaires du marché. Cette présence concrète de la nécessité pratique de subsistance qui vient marquer notre quotidien suffit à transformer notre relation au monde. Elle ne signifie pas forcément que chacun doive cultiver son propre jardin mais elle souligne une dimension essentielle du travail manuel; chacun traduit cette exigence à sa manière car elle ne saurait être absolue; c'est pourquoi il ne s'agit ici que d'une forme d'autosuffisance relative. En fait nous avons tous besoin les uns des autres.

Gandhi

A part Jésus-Christ, la personne qui, à mes yeux, incarne le mieux la démarche décrite ici est Gandhi. Il est l'exemple achevé d'une attitude éthique pure fondée sur sa démarche spirituelle profonde et

pratiquée de manière quasi absolue. Gandhi est l'image idéale de ce que nous devons pratiquer. Il consacre la totalité de ses forces à exprimer les valeurs auxquelles il croit: amour, justice, paix. Il agit sans compromis et ne prêche que ce qu'il pratique lui-même. Sa vie devient exemple, dans sa simple pratique quotidienne, au-delà de tout discours. La vérité est exprimée au présent, sans conditionnel. Elle est l'esprit qui anime le processus en cours. Dans ce sens Gandhi est encore vivant parmi nous, par l'enseignement très pratique qu'il nous apporte.

Lorsqu'on considère l'histoire de Gandhi, on est bouleversé par le pouvoir de ce petit homme: il a su libérer d'un pouvoir impérial et militaire inexorable un continent entier de plusieurs centaines de millions d'habitants et il a su guider ce peuple en le réfrénant de tomber dans la violence et la haine interraciale ou interreligieuse. Il faut reconnaître aussi que cette libération a pu se dérouler dans des conditions si favorables grâce à la maturité des Anglais qui ont su reconnaître la grandeur de Gandhi et la vérité de sa démarche et qui ont rendu possible l'indépendance de l'Inde dans l'esprit que Gandhi souhaitait et qu'ils avaient compris. C'est toute la force de Gandhi d'avoir créé, presque à lui seul, une autre réalité où soudain apparaissaient en première ligne les critères éthiques et sacrés, au détriment des considérations de pouvoir et de richesse. Gandhi savait convaincre ses ennemis par sa seule présence et par la seule nature de son être. Quel accomplissement et surtout quelle maturité spirituelle!

La puissance de l'influence de Gandhi repose sur la droiture de son attitude et sur sa capacité à mener une vie en parfaite cohérence avec ses propres valeurs. Cette vie est l'illustration de cet amour, de cette non-violence, de cette simplicité et de cette forme d'autosuffisance relative dont j'ai parlé plus haut. Sa vie physique est tellement en harmonie avec sa démarche spirituelle et avec la prépondérance des

Communauté et autolimitation

valeurs morales et sacrées sur les valeurs matérielles que Gandhi ne craignait pas pour sa vie; il l'avait déjà offerte et ne pouvait être que gagnant à chaque instant, car c'est l'oeuvre de l'esprit qui agissait en lui dans une perception évidente de son appartenance à un corps universel qui dépassait largement sa petite personne privée. Comme il disait avec humour à propos de ses jeûnes: "pile, je gagne; face, je gagne aussi". La vérité est dans le processus, et non dans le résultat.

Satyagraha

Le mot sanskrit *Satyagraha* signifie *force de la vérité*. Il exprime cette force simple mais irrésistible qui fondait la vie et l'action du Mahatma. Elle est l'essence même de notre pratique quotidienne. Elle dépend bien sûr de notre vérité personnelle, car ce terme de *vérité* n'est pas un absolu défini une fois pour toutes mais désigne un cheminement de maturation qui reste propre à chacun. Chacun doit trouver sa propre vérité, sa propre vocation. Cette vocation personnelle devient réellement vérité lorsqu'elle se mue en fidélité à nous-mêmes, lorsqu'elle devient vérité à nous-mêmes et qu'elle nous engage sur un chemin de purification. Malgré la diversité de ses formes, cette vérité ne peut pas être n'importe quoi, à notre convenance; elle est en nous; elle existe en quelque sorte avant nous et nous ne pouvons que difficilement la changer, sauf intention de la manipuler; nous ne pouvons que la découvrir et nous mettre en harmonie avec elle. Il n'y a en fait qu'une vérité, insaisissable et unique, dont nos petites vérités partielles sont une expression plus ou moins adroite. C'est à nous qu'il incombe de connaître toujours plus en finesse les nuances de cette source intérieure et personnelle qui nous anime; c'est à nous qu'il incombe de nous conformer à ce que nous dicte cette voix intérieure. Elle devient notre guide et c'est pourquoi il importe de lui être fidèle. Que peuvent en regard de cette force fondamentale les diverses illusions que notre monde

matérialiste et la publicité veulent nous faire suivre? Lorsque nous découvrons la profondeur de cette dimension intérieure qui nous habite, dimension de l'esprit, nous ne pouvons que la suivre et nous laisser guider. C'est alors que s'ouvre à nous le chemin de la pratique avec ses sept courages, le chemin de la force de la vérité.

Gandhi nous montre le chemin de cette harmonie parfaite avec nous-mêmes. Il nous montre un nouveau chemin:

- 1) celui de la non-violence qui connaît la réelle force de l'esprit,
- 2) celui de la simplicité qui opte pour éliminer tout ce qui n'est pas indispensable,
- 3) celui du détachement qui sait renoncer à tout comportement qui est destructeur,
- 4) celui de la soif de partage qui sait renoncer à tout comportement qui veut accaparer au détriment de l'autre,
- 5) et celui de la détermination à rester fidèles à ces options, quitte à devoir en payer le prix.

A nous de transcrire son enseignement, à notre propre manière et à notre propre mesure, dans notre propre vie. N'est-ce pas ainsi que nous trouverons la véritable voie du bonheur?

6) NOTRE EXPERIENCE A NUMBUGGA

Il y a quelques années (fin 2003), nous nous sommes installés, ma femme - qui est Australienne - et moi, en Australie pour mener, dans une étroite relation avec la nature, une vie axée à la fois sur la contemplation et sur les aspects très pratiques de notre subsistance. Notre désir profond est de centrer notre vie sur sa dimension spirituelle et de mettre en oeuvre les moyens quotidiens d'une relation équilibrée avec la nature, en repensant nos besoins et en cherchant les moyens les plus légers et adéquats de les satisfaire. Cette recherche souhaite aussi s'ouvrir à l'accueil des autres afin de partager tant les questions que les réponses esquissées, dans le cadre de quelques séminaires sur des thèmes écologiques ou spirituels, qui soient l'occasion pour nous tous de repenser nos modes de vie et de partager nos expériences pour faire progresser une réflexion qui n'est en fait jamais achevée. Situé un peu en retrait de la côte océane des New South Wales, à quelques 450 km au sud de Sydney, le lieu de Numbugga où nous vivons est implanté sur une croupe en pente douce entre une crête et une rivière, dans un contexte très paisible de forêts d'eucalyptus, face à un parc national (South-East Forests National Park), avec pourtant quelques prairies à proximité de notre habitat.

Cette expérience très concrète en voie de réalisation encore précoce nous permet de tester les aspirations présentées dans cet essai et de proposer concrètement des solutions à chacun des problèmes qui se posent dans notre quotidien, à la mesure de nos compétences, de nos moyens et surtout de notre capacité d'adaptation. Je vais donc ici présenter sommairement les quelques réflexions issues de cette pratique qui me semblent intéressantes en ce qui concerne la

dimension communautaire de notre vie locale et la mise en mouvement d'un changement de mentalités et de comportements.

La dimension communautaire

Notre société moderne est complètement éclatée, car les liens sociaux passent de plus en plus par l'intermédiaire de l'argent et sont régis par les lois du marché. Cet état de fait semble dissoudre l'interdépendance des personnes et crée l'illusion d'une liberté individuelle qui en Australie se traduit par une énorme mobilité physique. Les familles se dispersent au gré des possibilités économiques qui s'offrent à gauche et à droite, et les communautés locales se dissolvent dans une forme de voisinage cordial qui renonce à gérer le quotidien collectif, abandonné à la charge des administrations régionales et fédérale ainsi qu'à l'initiative privée motivée essentiellement par des intentions de profit.

Pratiquer l'alternative

Cet aspect de la dimension communautaire est certainement le domaine le plus complexe où un changement doit s'effectuer, car il échappe par définition à l'initiative de l'individu. Pour qu'il y ait communauté, il faut qu'il y ait au moins trois personnes afin de créer une dynamique. Il est donc complexe de vouloir entraîner nos semblables dans une aventure dont ils ne ressentent pas forcément le besoin.

La société moderne tisse de nombreux liens de voisinage et d'amitié, mais elle a de la peine à créer le consensus dans une volonté d'être responsables ensemble du devenir de la collectivité locale. Chacun vaque à ses occupations, souvent d'ailleurs même avec beaucoup d'idéalisme, mais sans viser à créer ce consensus local. La gestion des affaires est laissée à l'Etat qui intervient le moins possible de sorte que

Communauté et autolimitation

l'initiative privée ait le champ libre pour développer l'économie. C'est bien le credo libéral si fort ici qui croit que le marché peut régler les échanges et créer l'équilibre par le miracle de la loi de l'offre et de la demande. Or pour résister à ces forces du marché, un consensus social est essentiel qui sache déterminer les priorités en termes humains et non pas financiers. La difficulté, particulièrement dans une société anglo-saxonne très pragmatique, consiste à créer ce consensus car cette exigence d'un accord global nécessite quelques discussions préalables concernant les principes et les choix fondamentaux qui doivent guider la démarche communautaire. Or cette réflexion peut paraître un peu théorique et abstraite, mais elle n'en constitue pas moins une étape fondamentale de la reprise en main de notre devenir commun.

La démarche habituellement adoptée pour créer la prise de conscience se traduit généralement par des séances d'information ou des manifestations qui veulent conscientiser le public. Cette volonté de sensibiliser l'opinion est certes indispensable, mais elle a trop souvent tendance à créer une forme d'attente comme si le changement devait venir d'en haut. Nos gouvernements ne sont que l'expression de ce que nous sommes et, dans une société qui procède régulièrement à des élections, ces dirigeants ne sauraient nous imposer un mode de vie qui nous est contraire, ou du moins une démarche qui provoquera notre révolte. Leur liberté est définie par notre degré de tolérance de ce qui nous est nuisible. De même, sur le plan économique, les entreprises ne peuvent produire que ce que nous sommes prêts à acheter. Un changement ne saurait donc venir d'en haut, car il est guidé par le cumul de nos choix personnels. C'est pourquoi une démarche fondée sur une simple information visant à conscientiser le public ne peut suffire; elle doit être complétée par une mise en oeuvre pratique de nouveaux modes de vie.

Dans ce sens, à Numbugga, nous cherchons de manière très expérimentale à créer un modèle de mode de vie, non pas à titre de vitrine, mais à titre d'expérience pour tester ce qui est possible et découvrir ce qui est juste à nos propres yeux. Notre mode de vie devient ainsi l'outil d'une recherche et d'une pratique. Dans ce sens, notre démarche se veut une expression de notre quête de la vérité, non pas sur papier mais dans le quotidien.

Ainsi, nous cherchons d'avoir recours uniquement à des ressources renouvelables et à ne pas produire de déchets qui ne soient pas recyclables. Nous cherchons à pratiquer une forme de gratuité et de réciprocité que je détaillerai plus loin dans les autres parties de cet essai. Nous cherchons essentiellement à placer au centre de nos préoccupations la dimension spirituelle de la vie, plutôt que la dimension matérielle qui ne doit en être que l'expression, et nous désirons pour ce faire nous ouvrir au partage et à l'accueil.

Créer la communauté

Cette mise en forme de nouveaux modes de vie, qui ne seront pas uniformes mais différencieront forcément de personne à personne, permet d'exprimer de manière très claire ce en quoi nous croyons. Elle crée très naturellement le lien social et la solidarité dans cette démarche car elle n'est pas possible sans cette cohérence communautaire dont elle devient le fondement naturel. Ainsi se met en place un réseau de liens qui créent l'alternative.

La difficulté de cette démarche est de parvenir au degré supérieur qui, au-delà de la satisfaction des besoins de chacun de ceux qui sont impliqués au sein d'un groupe encore marginal et alternatif, cherche à exprimer cette volonté de changement au niveau régional et tente de provoquer des transformations dans l'organisation de la collectivité

locale, car, très vite, même si elle reste primordiale et constitue la base de tout, la démarche du petit groupe se trouve confrontée à ses propres limites tant qu'elle ne débouche pas sur des adaptations des relations sociales au niveau plus régional ou global. Dans ce sens la démarche du petit groupe tend à un élargissement; elle espère convaincre les autres que le bonheur n'est pas dans cette quête du profit individuel mais qu'il réside dans cette forme de solidarité communautaire qu'il faut encore mettre en place.

Au stade actuel de notre démarche, nous n'en sommes pas encore là, car nous sommes encore dans la première phase d'établissement de notre propre mode de vie et de création d'un petit réseau local alternatif. Dans ce sens, nous avons beaucoup de chance car beaucoup de gens mènent ici un mode de vie relativement alternatif, surtout parmi ceux qui ont fait le choix de vivre à proximité de la nature. L'enjeu consiste donc à pouvoir nous regrouper et à nous mettre d'accord sur des objectifs prioritaires pour façonner la vie locale, au-delà du simple cumul des démarches individuelles, en influençant, par la pratique de notre modèle et l'expression de nos priorités, l'organisation de la gestion et de l'économie locale pour que ces domaines répondent davantage à des impératifs humains qu'à des exigences de pouvoir et de profit.

A mon avis, les priorités se situent surtout dans le domaine du visible de manière que tous puissent bien voir la différence: il serait bon par exemple d'encourager une forme actuellement encore embryonnaire de marchés réguliers locaux où les gens de la région pourraient proposer leurs produits et leurs services; ce serait ici une alternative marquante aux grands supermarchés qui importent leur marchandises d'autres régions, même très souvent de Chine, et constituent la base de l'approvisionnement de chacun. La tenue régulière de marchés locaux impliquerait un réaménagement des rues et des places de sorte

qu'elles puissent être soustraites à l'emprise de la voiture, ici toute puissante et sacrée, pour être restituées à leur vocation de communaux, c'est-à-dire d'espaces qui n'appartiennent à personne et restent donc à disposition de tous. Ces lieux peuvent devenir le champ d'expression des relations communautaires et - on peut toujours rêver! - de débats concernant l'avenir de la communauté locale.

Notre démarche se décompose ainsi en deux étapes:

- 1) vivre la vérité au quotidien (satyagraha),
- 2) et prendre en mains notre destin communautaire.

Naturellement la première sert de fondement à la seconde.

Conscience et mise en mouvement

Comme le changement ne viendra pas d'en haut, il ne faut pas attendre des gouvernements qu'ils prennent des initiatives d'ordre écologique qui soient en mesure d'offrir des solutions sérieuses aux grands déséquilibres qui marquent notre relation à la nature. C'est à nous de réadapter d'abord nos besoins et désirs, de pratiquer l'autolimitation et de mettre en oeuvre des modes de vie qui respectent les équilibres fragiles de la nature. Bien sûr, très vite, ces nouveaux modes de vie demanderont des infrastructures de transports publics ou de réseaux de distribution qui impliqueront une réadaptation de la dimension politique globale de cette démarche. Mais le fondement de notre recherche reste notre propre conscience de l'enjeu réel de notre vie.

Formuler et prendre conscience

Il a été beaucoup question, dans les pages précédentes, de projet communautaire et de mythe qui guide nos visions du futur. Ce projet

Communauté et autolimitation

naît de la conscience et de la clairvoyance de ceux qui le mettent en place. Par les retraites et séminaires que nous organisons ou par toute autre forme d'intervention publique, nous essayons de décrire quelques mécanismes actuels et de démontrer leurs conséquences néfastes comme par exemple l'impact destructeur du marché sur le tissu social; nous tentons aussi de mettre en évidence quelques priorités qu'il convient de défendre et voulons montrer comment celles-ci peuvent se traduire dans le quotidien. Notre pratique quotidienne permet de décrire comment cela fonctionne à petite échelle, c'est-à-dire à l'échelle de nos pauvres moyens. Il s'agit ainsi de formuler clairement quelques constats importants qui peuvent servir de points de repère et ces constats, une fois formulés et admis, servent de moteur au changement.

Dans la pratique de nos séminaires, je suis frappé combien notre mode de vie moderne, fondé sur le confort et l'accumulation, repose en fait sur un flou toujours croissant concernant les vraies valeurs humaines. Le choix de la liberté individuelle comme valeur suprême masque les réalités et jette une confusion terrible dans l'esprit des gens, car il permet d'entretenir un flou sur nombres d'aspects essentiels de notre vie commune. Ce sera l'un des propos de cet essai de déchiffrer ces comportements si bien intégrés que nous ne les percevons même plus. Au vu de la perversité cachée de ces mécanismes, il est urgent de prendre conscience de la réelle portée de nos valeurs et de savoir les réadapter. C'est ce à quoi visent les temps de partage que nous organisons ici; nos efforts pour promouvoir une autre perception de nos besoins sont essentiels pour favoriser une autre perception plus claire et plus réaliste. La formulation de nos besoins et des règles générales qui définissent le projet communautaire constituent la base de notre conscience collective. Elle joue donc un rôle essentiel.

De nos jours, l'usage du langage devient de plus en plus ambigu avec beaucoup de mots qui ont perdu leur sens originel car ils se chargent d'un contenu à la mode, comme le mot *icône* par exemple qui se charge à volonté du sens qu'on veut bien lui donner. Le discours devient manipulation. Les mots *argent, marché, profit, actions en bourse*, scandent les discours et les informations. L'allusion indirecte à des valeurs australiennes dissimule sous la confusion d'un simple truc rhétorique la portée réelle des choix et des actes de nos gouvernants. Il est urgent de nous réveiller, de définir nos vraies priorités et de formuler ce que nous voulons en le disant clairement, en mots qui ne souffrent aucune ambiguïté: voulons-nous développer encore davantage la forme de commerce des supermarchés qui importent tous les biens et exportent tous les profits ou voulons-nous, sur la base d'une solidarité communautaire, fonder une économie locale axée sur la subsistance, sur l'équité, sur l'équilibre et sur la participation de tous, de sorte que les jeunes trouvent encore ici des activités intéressantes et stimulantes, et non pas ces emplois de supermarché qui tiennent les employés par la gorge en leur faisant effectuer des tâches peu créatives dans des conditions salariales minimales.

Le développement de nos activités à Numbugga devrait permettre de former toujours plus de jeunes à des activités diversifiées dont l'objectif prioritaire est de servir une certaine qualité de vie. N'est-ce pas là une perspective plus satisfaisante pour une collectivité locale que celle de permettre le développement de ce commerce hautement centralisé qui détruit toutes les aptitudes du tissu social local, dans le simple but de vendre meilleur marché? Devant ce choix crucial, une détermination sans faille doit aider les intéressés à se regrouper et à défendre les mêmes options: formuler l'option, c'est déjà y répondre. La vraie question est de savoir si nous arriverons à convaincre de ce réel enjeu, ou si, par notre prise de position, nous menacerons trop le

statu quo pour que se développe encore une saine et sereine réflexion du public. A ce stade, c'est encore une musique d'avenir! Malheureusement, notre impact reste bien faible, à la mesure de nos faibles moyens.

7) DES CONSTATS ET DES OUTILS

Plutôt que de conclure, il importe, à ce stade de la réflexion, d'ouvrir aussi grandes que possible les portes du changement. Pour cela, je désire proposer dans ce dernier chapitre une forme de mise en oeuvre de la matière abordée dans les pages qui précèdent afin d'en faire un outil de mise en mouvement. Je vais donc reformuler, en quelques mots, les éléments dominants de la matière principale de cette réflexion, et ceci sous deux formes:

- 1) des constats qui expriment une autre perception de notre réalité et qui, parce qu'ils transforment notre manière de voir, sont destinés à générer d'autres attitudes et de nouveaux comportements,
- 2) ainsi que des outils qui constituent des instructions plus précises et concrètes par rapport à notre quotidien.

Naturellement, la ligne de démarcation entre constats et outils reste relativement floue. Rappelons qu'il ne s'agit pas de produire ici un essai académique parfait ni une méthode intellectuellement inattaquable, mais qu'il s'agit, face à la complexité de notre société, de proposer très concrètement quelques attitudes constructives qui aident chacun de nous à transformer nos relations ici et maintenant. Il s'agit d'un témoignage, d'une prise de position qui veut inciter à la mise au mouvement, au détriment peut-être de la pureté formelle de la présentation. Ce n'est rien d'autre qu'un défi à la survie.

Je présente ces constats et outils dans l'ordre de l'exposé qui précède; la numérotation est donc purement arbitraire car elle correspond à l'ordre d'entrée en scène. Ces constats et outils sont souvent présentés sous la forme de listes numérotées. Cette manière de faire

est inspirée des nombreuses listes du bouddhisme qui parlent des 3 bijoux, des 4 vérités, des 5 agrégats. Il faut voir surtout dans cette manière de faire une bonne pointe d'humour; la réalité est complexe et nous n'arrivons pas à la saisir; nous la simplifions donc et cela rend notre action plus aisée. Il y a donc derrière chacune de ces listes un clin d'oeil qui dit: ce n'est pas si simple que ça! Mais essayons malgré tout de dire et de faire.

1) la Terre et l'espace, entre esprit et matière

Outil 1: approcher les autres cultures dans un esprit d'égalité et de respect des différences / complémentarités

Percevons combien notre histoire personnelle et nos propres privilèges façonnent notre manière de voir.

Abandonnons notre illusion de supériorité qui nous enferme, pour mieux nous enrichir au contact des autres cultures:

- par contraste - entrer dans la différence et prendre du recul,
- ou par accord - se laisser inspirer et réinterpréter.

Constat 1: le territoire, perçu d'abord comme une portion de terre à défendre, est surtout le lieu de notre enracinement

- *Le territoire, malgré sa dimension géométrique objective et son sens militaire ou animalier implicite, est surtout marqué par nos propres relations personnelles au lieu, aux autres et à notre propre histoire.*
- *La diversité et la complémentarité de nos sensibilités respectives constitue une richesse qu'il convient de savoir mettre en valeur.*
- *Le cadastre peut gérer la géométrie du territoire qui devient support de nos activités, mais la terre reste sacrée et ne peut être*

considérée comme une marchandise, car elle est héritage de nos ancêtres et emprunt à nos enfants.

Constat 2: la propriété foncière, c'est le vol

- *La propriété foncière est en contradiction avec les lois de la nature.*
- *La jouissance de la terre devrait être gérée par l'ensemble de la communauté, à titre de communaux.*
- *La terre est à celui qui la travaille pour sa subsistance.*

Constat 3: le cosmos, la terre, l'espace et le lieu

- *La terre est notre milieu qui nous enseigne les lois de l'harmonie. Elle est marquée par divers pôles et non pas par ses limites, qui en fait n'existent pas de manière naturelle. Elle n'est pas un territoire fermé.*
- *Notre relation à la Terre comprend de multiples dimensions qu'il est heureux de développer: terre, milieu, environnement, espace, univers, cosmos.*
- *Le lieu est notre point d'ancrage personnel ou communautaire. Tout a lieu dans le lieu, lien entre le cosmos et nous.*

Constat 4: le territoire, synthèse des relations et des potentiels (paysage)

Plus que géométrie, surface et périmètre, le territoire est surtout le lieu des relations. Le territoire peut être lu:

- *comme la synthèse des événements actuels par juxtaposition plus ou moins hasardeuse,*
- *comme la synthèse et le potentiel des rencontres présentes et futures par combinaison que la communauté peut encourager,*
- *comme l'image de notre société (paysage) qui nous révèle notre identité collective, à la manière d'un miroir.*

Outil 2: vivifier les relations que génère / supporte le territoire et gérer la propriété collective du sol

- *Entretenons notre relation au lieu comme notre enracinement personnel et communautaire.*
- *Tissons le territoire comme un réseau de relations communautaire.*
- *Remplaçons la propriété foncière par un droit de jouissance et une obligation d'entretien attribués par la collectivité à certaines familles ou groupes de personnes pour une durée limitée et pour un usage consenti par la communauté.*
- *Rétablissons l'usage des communaux qui regroupent tous les biens nécessaires à la vie de la communauté et que personne n'a le droit de s'approprier: terre, eau, air, espace, etc.*

Constat 5: l'espace, entre esprit et matière, est intervalle de vie

Entre l'esprit et la matière, il y a une relation fondamentale mais aussi une distance fondamentale, un espace et un intervalle:

- *Un espace physique qui relie l'esprit à la matière et qui nous permet de découvrir la richesse de cette relation entre esprit et matière.*
- *Un intervalle entre la matière et l'esprit, un intervalle qu'occupe la vie et qui est espace de création, espace de notre expression personnelle ou communautaire.*

2) La recherche spirituelle comme interrogation et perception

Outil 3: nous ouvrir à l'esprit et tout ce qu'il inclut

Ouvrons-nous à la vie en acceptant que la réalité du monde s'étend bien au-delà de ce qu'on peut voir, toucher, mesurer. Au-delà des apparences, cet univers est surtout un tissu d'esprit, de vérité, d'amour, de justice, de beauté, dont la matière est l'expression, la face visible.

Constat 6: la pauvreté de nos images du divin

- Nos représentations du divin sont des formes très réductrices de représentation simpliste (idoles).
- "Dieu n'est en rien semblable à l'idée qu'on s'en fait, absolument en rien."
- Nous devons nous risquer à une recherche beaucoup plus libre du divin, qui soit sans a priori et engage tout notre être à la découverte du sens profond de la vie.

Constat 7: la conscience qui distingue

- Notre conscience nous permet de voir au-delà des apparences, en nous-mêmes, en l'autre et en dehors.
- Cette démarche demande un esprit d'écoute et une grande concentration.

Constat 8: la chaîne des perceptions - chaîne de transformation en 4 paliers

La chaîne des perceptions (ou des transformations) transforme:

1) les faits, issus de notre contexte,

2) en perceptions par nos sens,

3) puis en interprétations en fonction de notre vécu personnel,

4) dont découlent certains choix.

Constat 9: la conscience et la clairvoyance

- Notre conscience doit cerner la véritable origine de ce qui se passe autour de nous et en nous.
- Discernement et clairvoyance nous permettent d'échapper aux pièges des solutions toutes faites.

Constat 10: l'esprit est la source de tout

C'est l'esprit qui anime la matière. La matière est son expression. Esprit et matière sont deux dimensions, certes très différentes, d'une seule et même réalité. Il faut donc rechercher le sens spirituel des choses, au-delà de leur signification matérielle. C'est ce sens spirituel qui est déterminant.

Outil 4: interpréter le sens spirituel des événements

Appliquons d'abord notre conscience à discerner les 4 étapes de la chaîne de transformation: faits, perceptions, interprétations et choix.

Puis apprenons à interpréter chaque événement selon deux approches complémentaires:

- 1) l'une matérielle (scientifique) qui ne considère que les relations physiques visibles ou mesurables,
- 2) l'autre spirituelle qui cherche à percevoir le sens profond des enchaînements.

La seconde englobe la première. Toutes deux sont vraies, mais à des niveaux différents.

Constat 11: l'esprit galvaudé et manipulé

L'esprit touche aux fibres les plus intimes de l'être. Beaucoup ont essayé de s'en emparer pour exercer leur pouvoir sur les autres. Beaucoup d'autres se sont brûlés au contact des églises. Notre rôle est de libérer ce domaine de l'esprit pour qu'il redevienne l'expression de la vie et de notre expérience intime partagée.

Constat 12: la spiritualité et la religion

Bien distinguer:

- *la spiritualité qui est expérience personnelle et couvre tout le champ de notre relation avec le divin,*
- *la religion qui est mise en forme (parfois maladroite) de l'enseignement tiré de cette expérience à travers les siècles,*
- *et les religions qui expriment la diversité de ces mises en forme selon des sensibilités et cultures respectives différentes.*

Constat 13: l'Eglise-corps et l'Eglise-institution

Bien distinguer:

- *l'Eglise-corps vivant (l'essentiel) constitué de la réelle communauté humaine des croyants et de ceux qui cherchent, dans toute sa diversité, dimension plus féminine par sa sensibilité d'ouverture à la différence (inclusive),*
- *et l'Eglise-institution (la structure temporelle), dimension plus masculine autoritaire, plus fermée (exclusive) car portée sur l'expression qui formule la différence.*

Constat 14: la contemplation et la morale

Bien distinguer:

- *la contemplation qui est expérience personnelle de notre relation au divin,*

- *et la morale qui est le code de conduite qui découle très naturellement de la compréhension de la vie enrichie par cette relation.*

Constat 15: un autre sens de ce qu'on appelle "péché"

Le péché n'est pas une transgression culpabilisante, mais un élan qui n'atteint pas son but, un enfermement dans une forme de vie stérile éloignée de sa source, et qui devient souffrance au quotidien, c'est-à-dire enfer.

Constat 16: pratiquer la recherche spirituelle

L'effort principal de cette recherche vise, entre autres, à:

- *voir au-delà des apparences ce qui est permanent,*
 - *à voir clairement ce qui nous arrive au-delà de nos désirs et frustrations, dans notre quotidien comme dans un cadre plus vaste,*
 - *à interpréter à la fois sur le plan matériel et sur le plan spirituel les faits et gestes de tous,*
 - *à guérir nos profondeurs et à libérer notre vraie nature,*
 - *à nous ouvrir et à nous vider de toute entrave pour pouvoir recevoir ce qui est donné,*
 - *et à découvrir ce dont nous n'avons pas conscience.*
- "Qui suis-je?" au-delà de ce corps, de ce mental, de ces émotions.*

Constat 17: l'enseignement, l'expérience, la foi et la pratique

Bien distinguer:

- *l'enseignement qui est un héritage marqué plus ou moins harmonieusement par ceux qui nous l'ont transmis,*
- *l'expérience propre qui se fonde sur notre propre vécu, compris à la lumière de cet enseignement et de notre propre regard, regard critique sur l'enseignement,*

Constats et outils

- la foi qui nous tire en avant vers ce qui n'est pas encore accompli mais qui se vérifie dans notre quotidien,
- la pratique qui façonne notre quotidien en fonction des trois précédents.

3) Perdre l'esprit: sept déséquilibres majeurs

Constat 18: les 7 déséquilibres majeurs de notre temps

D'abord un déséquilibre général:

- (1) entre humanité et nature,

Puis 3 déséquilibres concernant notre société humaine:

- (2) entre féminité et masculinité,
- (3) entre pauvreté et richesse,
- (4) entre Sud et Nord,

Et 3 déséquilibres concernant notre être:

- (5) entre idéaux et argent ou marché,
- (6) entre intellect et corps ou autres facultés,
- (7) entre apparences et Réalité.

4) La dimension communautaire

Constat 19: les 2 critères d'évaluation des besoins

A) Pour évaluer nos besoins, il ne suffit pas de définir nos désirs (1er terme de l'évaluation) mais il est impératif d'évaluer aussi les 3 aspects suivants (2e terme):

- la disponibilité des ressources nécessaires,
- la durée de leur cycle de reconstitution,

- et la capacité du milieu pour absorber des déchets supplémentaires.

Ces 3 mesures déterminent la limite supérieure acceptable de la quantité de besoins qui peuvent être encore satisfaits.

B) Veiller surtout, en considérant ces deux termes, au respect des 2 critères suivants (critères éthiques dont l'application ne dépend que de notre volonté collective):

- 1) le critère d'équilibre (cycle des ressources et des déchets),
- 2) et le critère d'équité (juste répartition sans créer ni privilèges ni dépendances).

Constat 20: les 2 règles de la fluctuation des cycles concernant ressources et déchets

- 1) L'alternance des saisons, la variation des conditions climatiques, l'alternance des années grasses et maigres et la fluctuation des quantités produites qu'elle entraîne, doivent nous inciter à faire varier nos besoins en fonction de ces variations naturelles imposées par le milieu.
- 2) La saturation de l'environnement qui ne peut plus absorber de nouveaux déchets impose aussi une limite à notre consommation même si les ressources restent disponibles.

Constat 21: la notion de déchet est le signe d'une aberration

Appliquer, dans la mesure du possible, les critères suivants à nos activités:

- Dans la nature, il n'y a pas de déchet, car tout est ressource y compris ce qui n'est pas directement consommé.
- La nature du cycle de reconstitution ou d'absorption détermine comment notre activité doit s'y intégrer.
- La vitesse du cycle détermine la "vitesse" de notre activité.

- *Concevoir toutes nos activités comme des cycles (ou des parties d'un cycle) qui doivent pouvoir se boucler, sinon l'évolution induite s'avère irréversible.*

Outil 5: mettre en oeuvre le facteur 8 comme changement qualitatif et non comme appauvrissement

- Pratiquons les critères d'équilibre (ressources, déchets) et les critères d'équité.
- Dans nos pays riches - les 10% qui consommons les 80% des richesses - réduisons notre consommation par le facteur 8, sans mettre en cause nos besoins de base, mais au contraire pour nous libérer.

Constat 22: la double loi du cumul

Considérer que:

- *c'est le cumul des nos activités respectives (pourtant individuellement peu nocives) qui engendre les grands déséquilibres,*
- *et que c'est le cumul de nos renoncements respectifs (avec le prix élevé qu'ils représentent pour chacun de nous) qui permet de rétablir ou de maintenir l'équilibre.*

Le rôle de la conscience communautaire est ici fondamental pour aider chacun à rester conscient de cet effet de cumul.

Outil 6: favoriser le service public sur le profit individuel - résistance communautaire au marché et loi des cumuls

- 1) Favorisons l'esprit de service (solidarité) sur la recherche de profit (compétition), car le premier assure plus de bonheur et d'harmonie à tous, tandis que le second (lois du marché) est un pari individuel risqué qui provoque les conflits et détruit le tissu communautaire.

- 2) Face à la puissance du marché, pratiquons la solidarité communautaire qui est seule en mesure de contrer les mécanismes du marché et d'assurer un équilibre selon des critères éthiques et spirituels.
- 3) Appliquons dans ce sens la double loi des cumuls (effets et renoncements).

Outil 7: les 2 prises de conscience nécessaires à la naissance de la communauté

Il n'y a pas d'appartenance communautaire sans la double prise de conscience suivante:

- 1) Notre avenir est notre affaire; c'est donc à nous de le prendre en mains et de le gérer; tous les domaines de notre vie que nous abandonnerons à l'initiative d'agents extérieurs seront exploités dans l'intérêt de ces agents et risquent donc bien de se retourner contre nous.
- 2) Cette prise en main de notre avenir commun implique une concertation collective minimale fondée sur la solidarité; elle ne pourra contrôler que les domaines où cette concertation sera effective; les autres domaines seront abandonnés au contrôle par des tiers.

Le corollaire de cette prise de conscience, c'est la mise en place de moyens de contrôle et, pour cela, le respect de certaines règles élémentaires de comportement qui découlent de la concertation aboutie. La solidarité communautaire repose sur la formulation d'un projet commun conscient et explicite.

Constat 23: le rôle du mythe comme image idéale d'une communauté

Le rôle du mythe progressif s'avère essentiel:

- *pour orienter les activités d'une communauté autour d'un projet commun reconnu par l'ensemble de la collectivité,*

Constats et outils

- *et pour imposer une limite mesurée et justifiée à la liberté individuelle.*

Constat 24: la participation par la démocratie et le marketing

La définition d'un projet communautaire au sein de la collectivité locale permet à ses membres d'investir les canaux de la démocratie et du marketing pour changer les rapports de pouvoir et de consommation.

Outil 8: remplir les 4 conditions de maturité pour l'élaboration du projet communautaire

Au sein de notre communauté locale, définissons un projet commun (rôle du mythe collectif), selon les 4 axes de maturité sociale suivants:

- 1) trouver une claire identification communautaire,
- 2) forger un consensus,
- 3) suivre un processus dynamique,
- 4) effectuer des bilans réguliers.

La réalisation de ce projet en 4 étapes permet d'investir les canaux de la démocratie et du marketing.

Constat 25: l'identification au groupe social - réseau de relations - et au lieu topographique - pôle

Identifier :

- *le réseau social de relations qui constitue la communauté, de manière inclusive,*
- *et le lieu de son ancrage (sous forme de pôles multiples) sans enfermement dans des limites exclusives.*

Constat 26: les 3 accents de la recherche d'un consensus

- 1) *Oser choisir et s'engager dans une direction définie selon des valeurs philosophiques.*
- 2) *Oser prendre les dispositions nécessaires à la réalisation du projet commun.*
- 3) *Oser assumer les conséquences en veillant à maintenir la solidarité.*

Ce n'est donc pas un projet dominateur mais c'est un réceptacle accueillant, un projet qui accueille les participants et les éléments du milieu pour les intégrer dans une forme d'harmonie.

Constat 27: le processus dynamique de maturation change les mentalités et les relations

Se concentrer sur les relations plus que sur les objets, sur la qualité du processus plus que sur ses résultats, de manière:

- *à bien résoudre les conflits internes,*
- *à offrir une forme d'expression aux minorités qui doivent trouver leur place,*
- *et à permettre aux antagonismes d'engendrer une forme d'équilibre salulaire.*

Constat 28: la nécessité de bilans réguliers et conscients

Pour aider à maîtriser l'évolution de son projet, la communauté doit procéder à des bilans réguliers, qui lui permettent d'adapter sa pratique à son expérience:

- *en se référant tout d'abord aux critères élaborés à la naissance du projet,*
- *en modifiant consciemment ces critères en vue du futur, sans tomber dans le discours opportuniste,*
- *et en redéfinissant la ligne future.*

Trop de bilans se voient déformés par les intérêts des parties en jeu au moment du bilan.

Outil 9: pratiquer les 7 règles pour la naissance du projet communautaire

- 1) La règle du moteur minimal (pour ne pas être les marionnettes des intérêts dominants),
- 2) la règle de l'initialisation (début difficiles),
- 3) la règle du niveau idéal de compétence (le plus local),
- 4) la règle du consensus (équilibre entre fermeté et concession),
- 5) la règle de la naissance marginale des projets (par les plus motivés),
- 6) la règle de l'alternative (option par tous),
- 7) la règle des changements ascendants (du local au global).

Constat 29: la loi des antagonismes et de la croissance organique

Par la combinaison subtile des effets des forces opposées qui les caractérisent, les antagonismes participent à maintenir une forme d'équilibre dynamique plus élaboré que ne saurait le faire une option visant à établir cet équilibre de manière uniforme et unilatérale, c'est-à-dire sans faire intervenir de forces contradictoires. Tout équilibre naturel naît de la résultante de forces multiples et croît donc de manière organique.

Constat 30: la notion de liberté

- *La liberté n'est pas le droit individualiste de faire ce qui plaît à chacun, mais c'est la faculté de voir la prépondérance des relations sur les objets et de veiller à l'harmonie des relations du groupe.*

- *La liberté est dans la coopération et non dans la compétition. L'harmonie et la solidarité du groupe offrent plus de possibilités à chacun de se développer que toute forme de compétition.*
- *Pour le bien de ta croissance, de deux chemins, choisis toujours le plus difficile!*

Constat 31: la nécessité et l'urgence d'une mise en mouvement

Le problème majeur de notre époque n'est pas de savoir ce qui doit être changé ni comment cela doit être changé, mais c'est de savoir comment provoquer la mise en mouvement nécessaire au changement.

Outil 10: franchir les 13 conditions (seuils) de la mise en mouvement

- 1) loi du gain qualitatif (mieux vivre),
- 2) loi des priorités (choisir les valeurs spirituelles),
- 3) loi de corruption (origine pervertie de nos privilèges),
- 4) loi du blanchiment (consommation anonyme),
- 5) loi d'(auto)destruction (de notre savoir-faire),
- 6) loi de compassion (partage de la souffrance)
- 7) loi de sevrage (sortir de l'obsession du bien-être),
- 8) loi de modernité (liberté de choisir la justice),
- 9) loi de la richesse de l'exclusivité de l'engagement (force du choix),
- 10) loi des cumuls (effets et renoncements),
- 11) loi de "un choix = un vote" (vie conforme aux convictions),
- 12) loi de la priorité du service sur le profit (intérêt commun),
- 13) loi de la maturité communautaire (force du nombre).

Constats et outils

Constat 32: loi du gain qualitatif - seuil 1 de mise en mouvement

Lorsque la supériorité d'un mode de vie autolimité (small is beautiful) paraît évidente, ce nouveau mode de vie devient attractif, par le gain qualitatif qu'il rend possible.

Constat 33: loi des priorités - seuil 2 de mise en mouvement

Lorsque les valeurs spirituelles prédominent, le changement devient un besoin ressenti dans les tripes.

Constat 34: loi de corruption - seuil 3 de mise en mouvement

Lorsque nous réalisons que notre mode de vie est fondé sur des privilèges issus de la corruption, nous sommes incités à reconsidérer ces privilèges et à envisager un mode de vie plus équitable.

Constat 35: loi de blanchiment - seuil 4 de mise en mouvement

Lorsque nous percevons que les produits de notre consommation ont été blanchis et ne révèlent plus, de ce fait, leur origine souvent corrompue, nous ne pouvons pas continuer à les consommer dans l'indifférence.

Constat 36: loi d'(auto)destruction - seuil 5 de mise en mouvement

Lorsque nous percevons que la consommation de produits blanchis participe à détruire notre savoir-faire, nos productions artisanale et industrielle locales, nos relations communautaires, notre sens moral et notre système de valeurs, comme elle détruit aussi l'autre, celui qui produit, nous sommes incités à revenir à des modes de consommation qui s'effectuent dans des conditions connues et maîtrisées de nous.

Constat 37: loi de compassion - seuil 6 de mise en mouvement

Lorsque nous percevons la souffrance qu'implique notre mode de vie pour autrui, nous sommes pris de compassion et désirons changer ce mode de vie.

Constat 38: loi de sevrage - seuil 7 de mise en mouvement

Lorsque nous percevons que le développement corrompu qui fait soi-disant notre bonheur est une drogue trompeuse, nous entamons une phase douloureuse de sevrage qui nous ouvre la porte d'une évolution harmonieuse, libérée d'une dépendance artificielle et criminelle.

Constat 39: loi de modernité - seuil 8 de mise en mouvement

Lorsque nous percevons que le choix d'une plus grande justice et d'une meilleure qualité de vie implique des renoncements qui relèvent de l'esprit même de la modernité, nous ressentons ce changement comme un progrès et non plus comme un retour en arrière.

Constat 40: loi de la richesse de l'exclusivité de l'engagement - seuil 9 de la mise en mouvement

Nos choix et nos engagements nous apportent une richesse de vie insondable parce qu'ils acceptent d'être renoncement à d'autres voies, faisant de la contrainte librement consentie une aide pour nous concentrer sur notre chemin et l'approfondir.

Constat 41: loi des cumuls - seuil 10 de mise en mouvement

Chacun est pleinement responsable de sa petite part en vertu du cumul des effets, malgré le fait que chaque part semble insignifiante et malgré le fait que chaque sacrifice personnel semble énorme.

Constat 42: loi de “un choix = un vote” - seuil 11 de mise en mouvement

Lorsque plusieurs personnes adaptent rigoureusement leur comportement à leurs convictions profondes (un choix = un vote), la pression sur les circuits de production ou commerciaux et sur le monde politique prend une forme significative.

Constat 43: loi de la priorité du service sur le profit - seuil 12 de mise en mouvement

Lorsque les membres d'un collectivité locale optent pour l'esprit de service plutôt que pour le profit personnel, ils créent les conditions nécessaires pour développer une qualité de vie locale qui ne peut l'être qu'au nom de cette conscience, les lois du marché étant complètement incapables de fonder une quelconque qualité de vie sociale.

Constat 44: loi de la maturité communautaire - seuil 13 de mise en mouvement

Lorsque la communauté prend sérieusement en mains son avenir, le changement prend forme.

Constat 45: les 3 formes de l'énergie humaine selon Teilhard de Chardin

Veiller à l'équilibre des 3 énergies selon Teilhard de Chardin:

- 1) énergie incorporée (corps humain).
- 2) énergie contrôlée (machines artificielles),
- 3) énergie spiritualisée (intellections, affections, volitions).

Constat 46: les 4 limites de notre être

Prendre conscience des limites de notre perception et de notre action:

- 1) limite cartographique (représentations simplifiées de notre monde, savoir lacunaire, dimensions manquantes, bords de carte),
- 2) limite technologique (maîtrise de nos moyens),
- 3) limite stratégique (perception égocentrique),
- 4) limite psychologique (esprit de façade).

Constat 47: les 2 attitudes qui viennent distordre notre relation au cosmos

Pratiquer la retenue:

- 1) face à notre illusion et à notre ignorance (attitudes passives ou actives),
- 2) et face à notre peur du vide et de la mort (attitude de retrait) ou face à notre avidité, à notre violence (attitudes réactives face à l'agressivité ressentie de notre milieu).

Outil 11: pratiquer l'autolimitation

Tout d'abord pratiquons les 2 natures de l'autolimitation, soit:

- 1) l'autolimitation négative pour limiter les dégâts d'attitudes néfastes,
- 2) l'autolimitation positive pour accéder à une qualité de vie supérieure fondée sur la simplicité.

Puis, conformément aux 4 limites de l'être, pratiquons positivement les 4 formes d'autolimitation qui sont:

- 1) l'autolimitation cartographique,
- 2) l'autolimitation technologique,
- 3) l'autolimitation stratégique,
- 4) l'autolimitation psychologique.

Constats et outils

Constat 48: l'autolimitation cartographique

L'autolimitation cartographique nous ouvre à l'autocritique et à une connaissance qui nous est inconnue. Chaque lacune de savoir se transforme en une fenêtre ouverte sur la découverte.

Constat 49: l'autolimitation technologique

L'autolimitation technologique nous ouvre à une relation de douceur avec notre milieu et nous enrichit, par expérience, d'une meilleure connaissance de la complexité de celui-ci, tout en permettant une adaptation en finesse.

Constat 50: l'autolimitation stratégique

L'autolimitation stratégique nous ouvre à la réciprocité avec les autres, qui vient changer et enrichir notre perception, et permet aux antagonismes de trouver leur juste expression, dans une forme pluraliste et complexe.

Constat 51: l'autolimitation psychologique

L'autolimitation psychologique nous permet de reconnaître lucidement nos limites; elle libère le spécialiste de son rôle autoritaire, nous ouvre à faire face à la complexité de la vie et responsabilise chacun selon sa position respective.

Constat 52: l'autolimitation est un frein à la mondialisation

L'autolimitation veille d'abord à l'autosuffisance locale, surtout à l'autosuffisance alimentaire ou liée aux produits vitaux: air, eau, nourriture, abri, vêtements.

Constat 53: l'autolimitation est une protection contre les lois du marché

L'autolimitation protège les compétences locales (artisanat, savoir-faire) contre l'invasion de produits anonymes de mauvaise qualité, produits souvent dans des conditions injustes, au détriment des droits humains élémentaires et des conditions minimales de prudence, de justice, de santé, d'écologie.

Constat 54: l'autolimitation réduit la complexité et l'anonymat

L'autolimitation personnalise chaque mesure et en rend les effets perceptibles. Elle n'est pas repli identitaire mais conscience de ce qui est réellement. Elle est contrôle de la communauté sur l'économie. Elle est ouverture consciemment choisie et non forcée.

Constat 55: l'autolimitation est un remède à la pauvreté

Cependant, elle n'est pas un remède miracle qui résout tous les problèmes. Elle s'accompagne de clauses de solidarité pour remédier aux disparités naturelles (aridité) ou artificielles (hautes concentrations de population). Elle repose essentiellement sur la maturité des collectivités.

Constat 56: c'est la maturité collective, et non l'institution, qui offre la vraie solution

- Les processus fondés sur la maturité collective contribuent à renforcer celle-ci, tandis que les processus de type institutionnel incitent les individus à entrer en compétition, à leur propre profit.
- Les instruments légaux gardent leur fonction mais revêtent un autre sens.
- La collaboration inter-régionale naît dans un mouvement ascendant, et non descendant comme issue d'un gouvernement mondial par exemple.

5) La force de la vérité

Outil 12: pratiquer la force de la vérité et les 7 courages

En choisissant de nous risquer sur le chemin qui s'ouvre à la dimension spirituelle et de nous ancrer dans notre vérité vécue au plus intime de nous-mêmes, nous faisons le choix de sept formes de courage:

- 1) Le courage du choix spirituel mise sur l'harmonie qui ordonne l'univers.
- 2) Le courage du choix de la lutte contre la souffrance travaille à notre propre transformation afin de libérer notre vraie nature.
- 3) Le courage du choix de l'idéal reconnaît celui-ci comme le guide pragmatique d'une réalité plus large centrée sur les valeurs de l'esprit (amour, paix, justice).
- 4) Le courage du choix de la solidarité comprend que notre bonheur personnel et celui de notre communauté se fondent réciproquement.
- 5) Le courage du choix de voir la réalité telle qu'elle est (sans oeillères ni filtres) démontre que notre lucidité, même si elle nous coûte, nous ouvre la voie d'une vie plus authentique.
- 6) Le courage du choix d'une pratique rigoureuse reconnaît que l'essentiel de notre influence réside dans l'esprit de notre pratique et dans la qualité du processus, plus que dans le résultat (la fin ne justifie pas les moyens).
- 7) Le courage du choix de nos choix affirme le rôle essentiel de la loi "*un choix = un vote*" dont les effets se voient cumulés par les forces de la démocratie et du marketing.

De cette pratique rigoureuse de nos convictions au quotidien naît la mystérieuse et puissante force de la vérité.

Outil 13: appliquer les 3 conditions pratiques de la force de la vérité

Dans notre pratique quotidienne des valeurs qui fondent notre propre vérité, réalisons les 3 conditions propres à la force de la vérité:

- 1) la non-violence (non-coopération),
- 2) la simplicité (autolimitation),
- 3) et la subsistance dans une autosuffisance relative (travailler de ses mains).

Outil 14: Gandhi nous montre le chemin de cette harmonie parfaite avec nous-mêmes.

Il nous montre un nouveau chemin:

- 1) celui de la non-violence qui connaît la réelle force de l'esprit,
- 2) celui de la simplicité qui opte pour éliminer tout ce qui n'est pas indispensable,
- 3) celui du détachement qui sait renoncer à tout comportement qui est destructeur,
- 4) celui de la soif de partage qui sait renoncer à tout comportement qui veut accaparer au détriment de l'autre
- 5) et celui de la détermination à rester fidèles à ces options, quitte à devoir en payer le prix.

RESUME DES VOLUMES SUIVANTS

1 - Confort et effort: une réconciliation entre nature et humanité

Je décrirai le premier de ces sept grands déséquilibres, celui de notre humanité face à la nature, qui détermine en fait tous les autres, en montrant la rupture qui s'établit entre nous et notre milieu, due à notre besoin de créer un monde artificiel de confort physique, à l'abri de l'effort, pour échapper, croyons-nous, à l'indifférence de la nature à notre égard, bien que cette rupture en fin de compte nous isole surtout de ses forces harmonisantes. J'évoquerai comment notre conception anthropocentrique du monde et la création de ce cocon artificiel, à l'opposé des traditions, donnent naissance à une machine qui s'entretient elle-même et dont nous devenons les victimes dans une course vers l'accumulation et la destruction, les grandes maladies de notre époque étant une expression tragique de cette dégénérescence. Je décrirai nos tendances à la domination, avec l'exemple du réchauffement climatique et des malentendus qui, à ce sujet, empêchent la mutation urgente nécessaire. J'illustrerai notre recours à la force et au virtuel par l'exemple de la voiture, de l'avion et de tous les mythes qui s'y rattachent. Je décrirai notre tendance au pillage, avec l'exemple du gaspillage de l'énergie et montrerai quelques orientations concernant les alternatives à mettre en place. J'examinerai les caractéristiques de l'outil, de la machine et de la technologie, pour montrer combien l'usage de ces moyens ne servent pas notre vocation et pour tenter de proposer quelques critères de transformation. Je soulignerai combien notre relation conflictuelle au temps, au déroulement des cycles naturels dans la succession des divers temps de notre quotidien ou de notre vie, et face à la mort elle-même, est fondamentalement l'obstacle à une mutation profonde, nécessaire pour dégager de nouveaux possibles que l'éloge de la

lenteur viendra célébrer. Le rapport au temps, c'est aussi celui à la mémoire et à la perspective du futur qui n'existent en fait que dans le présent; ce rapport ne repose pas sur une course contre la montre, car le battement du temps est le pouls de notre vie.

2 - Récessif et dominant: une réconciliation entre féminité et masculinité

Je décrirai le second déséquilibre qui concerne les composantes féminines et masculines que chacun a en soi, indépendamment de son genre, comme homme ou comme femme. Le pouvoir d'enfanter de la femme imprègne toute son expérience et sa mentalité plus introvertie, tandis que l'homme est marqué par son besoin d'agir, de structurer, de défendre les siens, dans une attitude plus mobile et extravertie. L'essentiel de la différence entre féminité et masculinité se perçoit surtout dans la différence de nos attitudes et non dans la différence de nos aptitudes, que la société persiste à évaluer selon une hiérarchie qui favorise les valeurs masculines. Je soulignerai combien notre société occidentale ne tient pas compte des acquis, de l'héritage et de l'écoute qui sont des dimensions féminines, et combien elle développe la virilité et l'action au point que la masculinité, toute orientée vers le but, perd toute compréhension de ce qu'elle entreprend et tout sens de la valeur du processus. Les institutions comme l'école et l'hôpital, à l'image de la masculinité, s'emparent d'un domaine de compétence sociale qu'elles se réservent et excluent ainsi toute participation plus affective de la communauté. Par analogie à la génétique, où les caractères récessifs s'esquivent devant les caractères dominants, on peut affirmer que les caractères féminins sont récessifs dans notre pratique sociale et ont donc plus de peine à s'exprimer. Or la société doit retrouver sa féminité et celle-ci ne peut éclore que si les domaines récessifs du silence, de l'écoute, de l'accueil sont protégés et si la perception du travail

change fondamentalement, en étant désormais dissociée de sa valeur marchande. Nous devons donc apprendre à favoriser l'expression de ces qualités récessives féminines qui, si elles ne sont pas consciemment protégées, ne peuvent s'épanouir pleinement car elles se font inexorablement écraser par les valeurs dominantes masculines. La complémentarité entre féminité (caractère récessif) et masculinité (caractère dominant) est fondamentale; grâce à elle recherche de sens et structuration de l'expression peuvent se combiner et s'enrichir mutuellement. Sans cette forme de complémentarité, il ne peut y avoir de vie.

3 - Simplicité et abondance: une réconciliation entre pauvretés et richesses

Je décrirai le troisième déséquilibre, celui entre pauvretés et richesses, en traitant d'abord des divers types de misères, de pauvretés et de richesses pour affirmer que la distinction entre pauvres et riches n'est pas aussi claire qu'on le croit au prime abord et pour montrer que nos sociétés dites riches sont pauvres sous maints aspects, comme, aussi, les sociétés dites pauvres offrent maintes richesses. Puis j'affirmerai que certains biens, contrairement à d'autres, se multiplient lorsqu'ils se partagent, définissant ainsi divers types de biens et les types d'échanges qui leur sont propres. Je montrerai comment le marché a imposé une falsification de la valeur des biens et des échanges. Puis je proposerai une autre compréhension de ces échanges, fondée d'une part sur la gratuité des ressources naturelles, culturelles et spirituelles, puisque celles-ci nous sont offertes librement en héritage, et d'autre part sur la valorisation du travail, à comprendre dans son sens large de contribution de la créativité de chacun. J'aborderai rapidement les notions de pénurie, de rareté et de gaspillage en insistant sur l'absolue nécessité de changer fondamentalement notre rapport avec

le temps qui ne doit plus être une mesure linéaire mais doit pouvoir retrouver son épaisseur d'instant vécu. Je finirai enfin par montrer combien nos hiérarchies occidentales entre riches et pauvres sont faussées par tant de paramètres et j'esquisserai comment la perception de la différence comme source de fascination peut permettre des relations dans la réciprocité et l'enrichissement mutuel, par valorisation du don comme base de l'échange.

4 - Circulaire et linéaire: une réconciliation entre Sud et Nord

Je décrirai ici le quatrième déséquilibre, celui entre Sud et Nord, qui montre combien nous avons imposé nos modèles occidentaux au Sud et réduit nos possibilités d'échanges avec les peuples des autres cultures, nous appauvrissant ainsi nous-mêmes. Je montrerai d'abord comment la mobilité est à l'origine des échanges et comment elle a favorisé la naissance du négoce qui constitue un type d'échange qui va au-delà de la satisfaction des besoins immédiats. Puis je décrirai comment les grandes découvertes, nées d'une mutation fondamentale, engendrent un nouveau type de relations, caractérisées d'une part par un rapport de force qui se traduit dès l'origine par une domination militaire qui s'exerce plus par une forme d'omniprésence dominante potentielle que par une présence réelle, et d'autre part plus récemment par un rapport culturel qui veut imposer nos modèles de développement que sont l'Etat-nation, l'entreprise, les droits de l'homme, la démocratie, qui ne sont en fait pas des modèles aussi universels que nous le croyons. Notre approche mercantile, fondée autant sur une opposition entre continent féodal et littoral marchand que sur le rapport dominant entre métropole et périphérie exclut tout rapport de réciprocité et impose une relation d'exploitation des terres lointaines, soutenue par la cartographie qui déforme les continents et qui propose une image faussée de notre importance. L'opposition qui est faite entre les concepts de culture et de civilisation vient renforcer

Résumé des volumes suivants

notre perception dominatrice. Les modèles urbains, par opposition aux modèles traditionnels, sont les moteurs de notre manière de penser et engendrent un fossé grandissant entre société matérialistes et sociétés traditionnelles auxquelles ils imposent de fausses images du bonheur qui créent en fait la pénurie. Forts de notre prétendue supériorité, nous apportons une aide au développement qui vient renforcer notre suffisance et notre attitude paternaliste, et accélère l'intégration des économies faibles au circuit commercial mondial, entraînant par là leur dépendance et leur appauvrissement accrus. J'esquisserai enfin une voie de libération fondée sur une recherche de la juste identité et sur un chemin de réconciliation, qui constitue un processus de psychothérapie de notre civilisation, condition nécessaire à l'émergence de rapports d'échanges nouveaux fondés sur la réciprocité et la complémentarité des différences. Cette forme d'échanges favorise l'échange entre personnes et communautés, plus que l'échange de biens. Je préfère aller vers l'autre plutôt que ses bananes viennent à moi.

5 - Vocation et subsistance: une réconciliation entre idéaux, argent et marché

Je décrirai ici le cinquième déséquilibre, celui entre la force de l'idéal et le pouvoir de l'argent, en montrant d'abord combien l'argent n'a de valeur que parce que nous le chargeons d'un pouvoir qu'il n'a pas à l'origine mais qui devient réalité et moyen d'oppression, paradoxalement en référence à une convention tacite fondée essentiellement sur la confiance. Je décrirai une trentaine de mécanismes du marché qui ont tous pour propriété d'inverser le sens de la vie. Puis je montrerai comment l'argent est une illusion et sert de substitut et de refuge dans notre quête du bonheur. Par opposition, je décrirai comment l'idéal n'est pas le contraire du réalisme mais tout simplement une vision très pragmatique de

l'existence comprise cependant dans son sens plus large. Je dirai pourquoi l'homme n'est pas un loup pour l'homme et combien nous subissons en réalité les influences positives ou néfastes de notre milieu social, qui nous incitent, ou non, à poursuivre les vrais idéaux qui font la richesse de la vie et dont je ferai une brève description. Puis je décrirai les quatre modèles d'échanges que nous pratiquons en parallèle au quotidien, bien que de manières distinctes: le marché, l'option sociale de la redistribution et de l'autolimitation, les échanges non monétaires, la pratique du don et de la réciprocité. Je soulignerai combien ces pratiques naturelles, qui déjà coexistent, sont la clé de notre émancipation et comment l'appropriation des communaux (surtout de la terre) et le contrôle de la communauté sur la pratique marchande sont des conditions essentielles de cette émancipation. L'anthropologie viendra nous procurer quelques exemples inspirants de réciprocité. Enfin, je décrirai le cheminement d'une population de montagne (Alpes suisses) qui, dans sa recherche de nouvelles ressources pour survivre, a pu réfléchir à l'élaboration des grandes lignes de son évolution future; je montrerai combien les choix auxquels elle a été confrontée sont en fait les étapes normales de notre chemin vers l'autonomie face aux puissances économiques qui nous contrôlent.

6 - Savoir et connaissance: une réconciliation entre intellect, corps et autres facultés

Je décrirai ici le sixième déséquilibre qui nous montre combien notre culture occidentale nous a incités à développer nos facultés intellectuelles au détriment de nos autres facultés intuitives et de l'écoute de notre corps qui pourtant nous enseignent des vérités très profondes. Je montrerai comment le savoir intellectuel ne prend forme qu'au prix d'une abstraction qui nous sépare du milieu naturel et social. Un rapide survol historique illustrera combien notre

évolution nous a fait perdre la vision complexe, propre à la perception médiévale et orientale, car elle a favorisé la spécialisation scientifique et rationnelle occidentale; les représentations propres à cette approche spécialisée nous enferment en construisant autour de nous une projection sur le monde qui nous empêche de percevoir toutes les dimensions cachées de notre réalité. Dans ce sens, le savoir s'oppose à la connaissance qui, plus inclusive en cherchant à percevoir le mystère de la vie, établit une relation intime entre nous et le cosmos. Je montrerai comment le savoir est aussi pouvoir dans la mesure où il est interprétation qui guide ou même force notre action. J'illustrerai comment nous sommes étroitement liés au grand Tout dont nous faisons en fait partie, la Terre étant comme un être vivant qui nous contient, nous nourrit et nous influence sans cesse. Je montrerai combien la médecine chinoise offre, plus que notre médecine mécaniste, une approche dynamique et intégrée de notre être, et je décrirai comment notre corps physique nous révèle nos dimensions cachées et met plus particulièrement en évidence les obstacles opposés à l'expression de notre vocation profonde. J'affirmerai ainsi que notre corps est comme un livre qui nous enseigne le chemin de la sagesse et que notre santé n'est pas un état physique mais un processus de recherche de la vérité et de notre équilibre spirituel. Paradoxalement, c'est notre ignorance qui, en révélant les lacunes de nos perceptions, nous offre la chance d'accéder à d'autres niveaux de conscience pour effectuer les choix nécessaires à notre transformation et pour trouver ainsi le chemin de notre source et de notre expression.

7 - Esprit et matière: une réconciliation entre apparences et Réalité

Je décrirai ici le septième et dernier déséquilibre, celui entre apparences, c'est-à-dire la perception de notre monde par nos sens, et Réalité, c'est-à-dire cette conscience de la dimension divine qui

nous échappe mais qui constitue pourtant le coeur et la source même de notre vie. Je commencerai par montrer combien nous expérimentons tous les jours cette dimension, mystérieuse mais toujours accessible, et comment nous nous sommes pourtant enfermés dans des représentations trompeuses et limitatrices, tant de Dieu que de nous-mêmes. Sept leçons d'architecture sur la relation entre esprit et matière nous montreront combien la Réalité se révèle à nous en une sorte de creux ou de vide mis en évidence par la matérialité de notre monde. Dans sa dimension d'incarnation, notre développement personnel fait étroitement partie de cette quête de la vérité et nous incite à confronter directement notre souffrance pour nous en libérer (déliier, évoluer et structurer). Une description de neuf stades de développement personnel nous aidera à mieux voir cette évolution et à mettre en évidence l'importance de la dimension de la profondeur, plus que celle de la performance spirituelle. La diversité des traditions qui nous servent de guides, malgré leurs maladroites historiques, sera présentée comme une sorte de gros cristal dont chacun de nous, en fonction de son point de vue, ne perçoit qu'un nombre d'aspects très limités mais complémentaires, et un petit périple parmi les principales religions me permettra de dire ce que j'ai personnellement appris de chacune d'elles (hindouisme, bouddhisme, judaïsme, islam, christianisme); à partir des sensibilités des diverses confessions chrétiennes (catholicisme, orthodoxie, protestantisme), je décrirai une autre perception de l'Eglise dont l'unité doit se fonder sur l'ouverture, la diversité et la complémentarité, comme forme vivante d'une communauté conciliaire, détachée des richesses et du pouvoir. Je finirai par décrire comment la quête spirituelle nous mène à un apprentissage de l'être, nous apprend à percevoir tout simplement ce qui est ici et maintenant, car Dieu n'est autre que "Je suis", mystère insondable, et pourtant expérience fondamentale de l'amour pour tous.